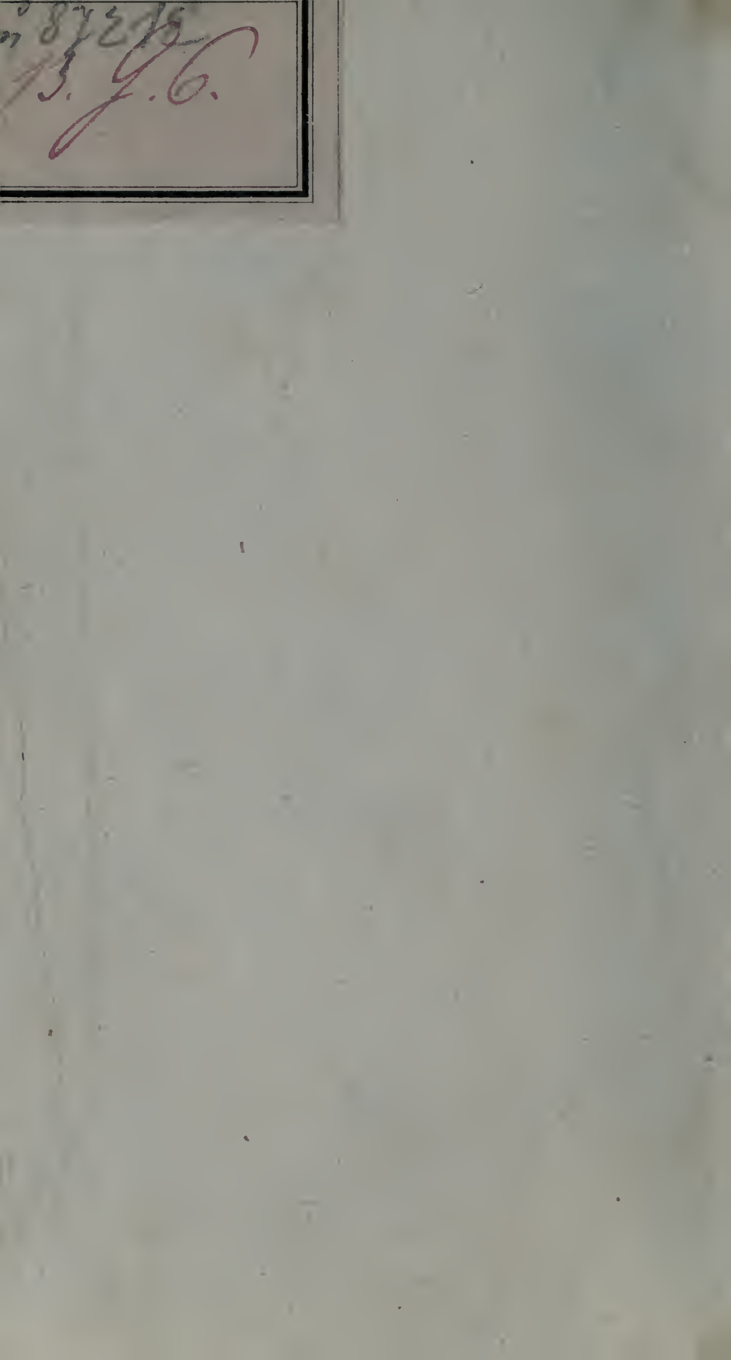

3 1761 03937 7700
UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY



ŒUVRES

DE PIRON.

ŒUVRES

COMPLETES

D'ALEXIS PIRON,

PUBLIÉES

Par M. RIGOLEY DE JUVIGNY, conſeiller honoraire au parlement de Metz, de l'académie des ſciences & belles-lettres de Dijon.

TOME III.



A NEUCHATEL,

De l'imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXVII.

ARLEQUIN

DEUCALION,

MONOLOGUE EN TROIS ACTES.

Donné à l'opéra-comique en 1722.

PERSONNAGES.

DEUCALION-ARLEQUIN, *le ſeul acteur qui parle.*

PYRRHA, *femme de Deucalion-Arlequin.*

UNE VOIX.

APOLLON, *celui de nos jours.*

MELPOMENE, *idem.*

THALIE.

MOMUS, *ſous la figure de Polichinelle, & parlant de même.*

PÉGAZE, *le moderne.*

LES ENFANS *nés des pierres que Deucalion-Arlequin & Pyrrha ſa femme ont jetées derriere eux.*

DIVERTISSEMENT.

SYLPHES.

L'AMOUR.

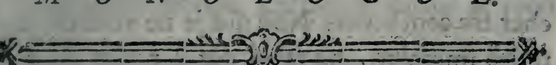
UNE GRACE, &c.

La ſcene eſt ſur le Parnaſſe, où la fable nous dit qu'aborda Deucalion après le déluge.



ARLEQUIN DEUCALION,

MONOLOGUE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente le double coupeau, sur les deux ailes, & le temple de Thémis, avec une mer immense qui occupe le fond. L'orchestre joue une tempête effroyable. Eclairs, tonnerre, grêle & pluie convenables à un déluge. On voit venir de loin sur les ondes, Arlequin, jambe de-çà, jambe de-là, sur un tonneau. Le fracas cesse.

DEUCALION-ARLEQUIN, *sur le haut ton de la tragédie.*

Quel horrible chaos, & quel affreux mélange !
O prodige inouï, qui joins le Tage au Gange !
Neptune, ton courroux ne peut aller plus loin !

Cesse, & de tes fureurs laisse vivre un témoin.
Je promets d'immoler, si d'ici tu m'arraches,
Cent bœufs....

[*Il fait un saut périlleux qui le présente sur ses pieds au-devant du théatre.*]

Mais me voici sur le plancher des vaches.

Passato il pericolo. (*se retournant du côté de la mer.*) Serviteur, seigneur Neptune! Vas chercher tes cent bœufs. Non que je ne voulusse bien te les immoler, ne m'en dût-il rester pour ma part qu'un aloyau: mais où diable les trouver, quand je suis sur terre le seul animal qui respire à présent?... Ma foi, le genre humain vient de boire une belle rasade! Il en a crevé. J'ai été le plus sobre: seul j'en échappe. Caron a fait là une belle journée! Il a débarqué tout ce monde-ci dans l'autre: je l'ai manqué belle! Et, franchement, ce n'est pas être malheureux d'attraper le bon billet à une si grosse loterie. Un peu de réflexion pourtant.... Où est donc ce si grand bonheur? Y a-t-il ici tant à rire pour moi?

Me voilà délaissé! Je suis seul en ce monde!
Il n'est plus à ma voix personne qui réponde (*a*)!

N'importe, parlons toujours; ne fût-ce que pour n'en pas perdre l'habitude.

(*a*) Allusion au peu de monde qu'il y eut d'abord, à cause de *Thimon* & de *Romulus*, qui étoient encore dans toute leur nouveauté.

Ah, que nous allons faire un beau ſoliloque ! Quel dommage de n'avoir point d'auditeurs ! Que de bons mots perdus ! Un fameux (*a*) miſantrope de ma connoiſſance, que tout le monde couroit voir par curioſité, auroit mieux été ici à ſa place que je n'y ſuis à la mienne. Son caractere étoit celui d'un ſauvage qui deſiroit & qui méritoit d'être ſeul au monde. Ce ne fut jamais là mon goût.

Soit naturel, ſoit habitude,
Je chéris les mortels, je meurs ſi je n'en vois;
Et la plus belle ſolitude
Eſt un déſert affreux pour moi.
Que vais-je devenir dans un tel abandon ?
Dieux cruels... Mais, non ! Forcés dans vos moyens ;
Vous ne faites les maux que pour de plus grands biens (*b*).

Il arrivera, fin de compte, que je n'en ſerai que mieux. Les dieux ſavent bien ce qu'ils font, & ce qu'ils défont. Les hommes ne valoient pas le diable. Ils étoient ſi noircis de crimes que, tenez, tel que me voilà, & peut-être un franc

(*a*) Tout ceci n'étoit alors qu'une heureuſe alluſion à *Thimon le miſantrope*, qui attiroit la foule aux Italiens ; & au peu de monde qu'il y avoit en effet ici, à la premiere repréſentation d'une piece muette, qui ne promettoit pas grand plaiſir.

(*b*) Les deux vers de *Romulus* de la Motte, les plus répétés & les plus applaudis.

vaurien, je me ſuis trouvé, au prix d'eux, blanc comme neige (*a*). Ma foi, il n'y falloit pas une moindre leſſive que ce déluge, pour laver la terre & blanchir l'eſpece humaine! Une choſe doit être bien nettoyée, quand la mer a paſſé pardeſſus. Voilà tous mes coquins noyés : ſi cela ne les corrige pas, je ne ſais plus ce qu'il y faut faire. Mais un peu de charité! Ménageons les abſens. Songeons à nos devoirs. Rermercions les dieux de leur bonté, & profitons-en. Faiſons-nous à notre état préſent, & ſachons en tirer parti. Qu'ai-je à me plaindre, après tout? Par exemple, je n'ai plus peur que la mauvaiſe compagnie me faſſe perdre. *Item*, toutes mes dettes ſont payées. Eh bien, je ne vois perſonne à qui parler : il n'y aura perſonne auſſi qui me faſſe taire. Et puis ne me voilà-t-il pas roi de toute la machine ronde! Jamais monarchie univerſelle fut-elle acquiſe à plus juſte titre, & fut-elle auſſi moins litigieuſe... A propos! voici bien un autre bonheur auquel je ne ſongeois pas. Allegria! Je ſuis veuf! Doucement : un peu de bienſéance. Pleurons une larme ou deux. Encore faut-il être bon mari, une fois en ſa vie. Pyrrha! ma pauvre Pyrrha! il y a une heure & plus que je t'ai perdue; &,

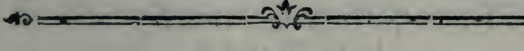
(*a*) Plate alluſion au maſque d'Arlequin.

comme tu vois, le tems ne t'a pas encore effacée de ma mémoire! O ma tendre moitié! (Ce mot là me fait faire une plaiſante réflexion: c'eſt que ce n'eſt qu'en perdant ces moitiés là, qu'on ſe retrouve tout entier.) Chere moitié donc, ſi tu as paſſé, comme tout le reſte, ici deſſous, quoique j'y aie quelque petite part, ne me l'impute pas tout-à-fait. Je t'ai donné le bras ſur terre, & la main ſur les eaux, le plus long-tems que j'ai pu; mais, en conſcience, ai-je pu voir voguer près de moi un gros tonneau, ſans te laiſſer aller pour lui? Pardonne la préférence: cela ne m'arrivera plus. Adieu Pyrrha! demeurons en paix, chacun de notre côté. Penſes-tu que nous recruterions l'eſpece, nous qui depuis long-tems nous diſions réguliérement deux ou trois fois par jour, que s'il n'y avoit que nous deux au monde, il finiroit bientôt. Tu devenois même d'un âge à nous faire tenir parole, malgré les raccommodemens. Si je te regrette donc, ce n'eſt que par pure & loyale amitié pour toi-même, & bien gratuitement. Je parlerai auſſi de bonne foi: tu ne m'entends pas pour t'en prévaloir. Conviens de la vérité, ou jamais. Ne nous flattons pas. N'étois-tu pas grande menteuſe, fort avare, très-bavarde, jalouſe à l'excès, même ſans te ſoucier de moi? Juſtice pour juſtice, je ne te

défavouerai pas qu'au demeurant, tu ne fuffes la meilleure femme du feu monde. Voilà ton oraifon funebre : es-tu contente ? Reçois de moi ces dernieres marques d'une tendreffe vraiment conjugale. Adieu. Ma foi, difons vrai : il n'eft que le veuvage, pour rapprocher les cœurs de deux époux. . . . Ça, ça, c'eft trop lamenté ! Il eft tems de fonger à nous : mangeons un peu. J'ai fauvé mon biffac, & j'ai affez fatigué pour avoir de l'appétit. [*Il ouvre fon biffac.*] Voici un gigot froid, un dindon de la bonne faifeufe, un jambon de vingt-huit livres, deux langues, & une petite bouteille de demi-fetier. C'eft encore là un dernier tour de ma chienne de femme, qui n'avoit d'autre injure que de m'appeller fac-à-vin. Eh bien, je ferai comme ont fait tous les autres ; mais avec modération : je boirai de l'eau ; voilà des fontaines à mon fervice. Dînons. [*Il mange goulument.*] *Pian piano gula mea !* N'allons pas fi vite. Il n'eft plus ici queftion de retourner au marché. Ceci avalé , où en ravoir ? Parbleu, où je pourrai ! Digérons : c'eft mon affaire ; & quand il n'y aura plus rien ,

C'eft au ciel à me fecourir :
Je lui laiffe le foin de conferver ma vie :
Il ne m'a pas fauvé , pour me laiffer périr. . .
Mais je crois que je verfifie.

Je m'en ſuis apperçu déjà une ou deux fois. J'ai pourtant toute ma vie été aſſez raiſonnable. Que diable ceci veut-il dire ! Sur quelle herbe eſt-ce que je marche donc ? Et quel air eſt-ce qu'on reſpire ici ? Tâchons de reconnoître ou nous ſommes. Cela eſt drôle ! [*Il regarde à droite & à gauche.*] Je m'oriènte... Ah, par la ventrebleu, me voilà bien tombé ! Miſéricorde ! Oui.... oui... j'y ſuis !... Voilà la double colline, voici le temple de Thémis ! Ah, ah ! je ne m'étonne plus ſi je rime ! Hoïmé, gare la famine ! Je ſuis ſur le Parnaſſe ! Je ſuis tout au ſommet ! Il y fait diablement ſec ! En récompenſe, il fera cette année bien crotté dans le vallon. Laiſſons cela : nous y regarderons tantôt de plus près. Au ſolide ! au ſolide ! Mon demi-ſetier. [*Il l'avale.*] En tout autre tems, j'aurois bien craint ici les écorniflєurs.



SCENE II.

DEUCALION-ARLEQUIN, une VOIX.

LA VOIX *d'un inviſible.*

COQUIN ! Coquin ! Maraud !

ARLEQUIN *ſurpris.*

Qui m'en veut ? Qui va là ?

LA VOIX.

A déjeuné! A déjeuné! Tôt! tôt! Apporte! apporte!

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas mes écornifleurs! Décampons. [*Il remet tout dans ſon biſſac ; & le jetant précipitamment ſur l'épaule gauche, s'en donne par-deſſus la droite un grand coup à travers le nez.*] Ouf! je me ſuis caſſé le nez. Quel chien de coup!

LA VOIX.

Apporte! apporte!

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte toi-même! Qui vive?

LA VOIX.

Vive le roi! vive le roi! [*plusieurs fois.*]

ARLEQUIN.

Grand'merci: car il n'y a plus d'autre roi que moi. Montre-toi donc! Qui es-tu?

LA VOIX.

Perroquet mignon.

ARLEQUIN.

Ah, c'eſt un perroquet qui a eu, comme moi, le bonheur d'échapper! Il n'a pas eu grand'peine: il étoit ſur ſon terrein. Il n'a eu qu'à monter de branche en branche. T'apporte à déjeuné qui voudra. Reprenons le nôtre. Baffrons. [*Il mange.*]

La soif me prend. Courage! buvons de l'eau. [*Il va aux fontaines, & boit.*] Ah, jarnibleu, quelle eau! qu'elle est forte! La tête m'en tourne: cela vaut du vin. [*Il en reboit.*] Ma foi, messieurs de Bourgogne, je vous défie d'être plus gais & plus ivres que je me le sens! Mais cela prend. Ne voilà-t-il pas le cœur qui me démange de faire des hommes! Hélas, où est le tems où l'on faisoit tout, seul! O Prométhée, mon pere, qui eûtes ce beau secret, & qui me donnâtes le jour, sans avoir eu jamais besoin de fille ni de femme pour cela! pendant que vous allumiez mon corps au feu du soleil, & que vous étiez si près des astres, il ne tint qu'à vous de tirer mon horoscope, & d'y lire mon aventure: vous m'auriez laissé la recette d'une si commode génération. J'aurois bientôt du monde avec qui jaser & me désennuyer ici... Ah! ah! gardez votre recette, mon pere; en voici une bien meilleure. Peste la belle dame! C'en est assez; j'ai mon affaire.



SCENE III.

ARLEQUIN-DEUCALION, MELPOMENE.

Melpomene entre à pas graves, & se promene comme quelqu'un qui rêve profondément. Elle est vêtue

en actrice à la romaine ; tient le poignard d'une main, attribut de la tragédie, & la trompette de l'autre (a), attribut du poëme épique. Elle serpente majestueusement sur la scene, sans prendre garde à Deucalion ; faisant des mines passionnées, poussant des ah ! des hélas ! des dieux ! des qu'entends-je ! & gesticulant à grand tour de bras.

ARLEQUIN *après avoir tourné long-tems autour d'elle, & l'avoir fixée comiquement.*

C'EST Melpomene ; c'est la muse de la tragédie. Je ne la connoissois pas d'abord, à cause de cette trompette qui me la faisoit confondre avec sa sœur Calliope. Je ne songeois pas qu'elles font depuis peu bourse commune, & que ce que nous appellions tragédie n'étoit plus qu'un amas de quinze ou dix-huit cents vers épidramatiques. Elle me fait peur & pitié. Oh, comme la voilà haut guindée ! Quels gestes ! Quels regards ! De pied en cap elle est toute convulsion. Cette figure là ne laisseroit pas que de me faire rire quelquefois, & de m'amuser. Abordons-la, & lui troussons un compliment qui la dispose à notre union. [*Il se présente comiquement.*] Madame, oserois-je inter-

(a) Ce mélange des deux attributs, est une allusion au défaut des tragédies du tems où l'épique étoit le ton dominant.

rompre un instant vos sublimes extravagances? Il ne s'agit que d'une bagatelle; c'est de m'épouser.

J'offre à vos yeux l'unique & précieux reste du feu genre humain, dont, si cela vous plaît, au lieu de notre épithalame, nous ferons l'épitaphe. Oui, madame, vous voyez le genre tout entier, tant mâle que femelle, dans mon seul individu. Mes freres & moi, il n'y a qu'un instant, nous étions rangés sur la surface de la terre, comme des pieces d'échecs sur un échiquier. Rois, reines, cavaliers, piétons, & fous de toutes couleurs, étoient à leurs places. Les dieux s'en jouoient: nous allions & venions à tort, à travers, à leur gré. Je ne sais quel mauvais joueur d'entr'eux eut un échec & mat qui lui fit perdre la partie. C'étoit sa faute: il voulut que ce fût celle des pieces; & comme ceux qui perdent aux cartes & qui les mordent de rage, dans la sienne il ramassa pêle-mêle, & jeta tout, cul sur tête, dans cette boîte que vous voyez [*en se montrant.*] Pions, cavaliers, reines, rois & fous, je suis la petite boîte qui renferme un si bon onguent. Que de moi ressortent canaille & potentats! Prenez la clef, & rouvrez à cette malheureuse multitude. Marions-nous. C'est sauter un peu légérement de la barriere au but: c'est un trait de mon métier. D'ailleurs, ne nous flattons point; nous n'avons

pas de tems à perdre, vous ni moi. Je ſuis d'un certain âge, auſſi bien que vous autres pucelles de céans. Reculer la queue du roman juſqu'à ſon douzieme volume, ce ſeroit riſquer la poſtérité ; & vous toutes, comme moi, êtes ici de moitié dans le profit. Car enfin, que je meure ſans lignée, adieu les hommes : plus d'hommes ; plus de fous ; donc plus de poëtes : & qui vous cultivera dès-lors ? Qui vous invoquera ? Que ferez-vous ? [*Melpomene le regarde dédaigneuſement, & s'en va : Arlequin l'arrête.*] Madame, êtes-vous muette ? [*Il crie de toutes ſes forces :*] êtes-vous ſourde ? [*à part.*] Attends, attends, voici qui te rendra l'ouie. [*Il tire un ſifflet, & lui en donne un grand coup dans le tuyau de l'oreille. Melpomene fait un ſaut & lui lance un regard de fureur.*] Hé, qui diable, madame, on ne ſauroit avoir raiſon de vous, ſans ce petit inſtrument là ! [*Il reprend le ton héroïque.*]

Hé bien, puis-je à préſent,
Puis-je eſpérer l'honneur où mon amour aſpire ?

[*Elle redouble d'indignation, & lui reprend le ton comique.*]

Ah, vous ne voulez pas ! Nous allons donc bien rire !

[*Sur le ton fier.*]

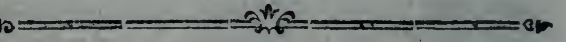
Venez, allons au temple, où je veux malgré vous,

Vous jurer à l'autel tout l'amour d'un époux (*a*).
Oh, pour le coup, vous avez raiſon de faire la mine; je ſuis en faute. Pardonnez-moi ce vilain mot d'époux: je voulois mieux dire. Ne vous promettre en effet que l'amour d'un époux, ce ne ſeroit pas vous promettre grand'choſe. . . . Vous me plantez là! Ah, c'eſt donc tout de bon! [*Il la retient encore par le bras, & perdant tout reſpect:*] Parlez donc, hé, madame la bégueule, c'eſt bien faire la renchérie! Sentez-vous bien ce que vous refuſez? Ne ſuis-je pas actuellement le plus grand parti de l'univers, le ciel même y compris? Apprenez qu'un homme tel que moi, devenu le ſeul de ſon eſpece, eſt plus rare qu'un dieu, & plus néceſſaire ici-bas que ne le feront jamais vos ſœurs, vous, & votre benêt d'Apollon! Laiſſez ſeulement repaſſer de l'eau quelque tems ſous les ponts, vous verrez ce que j'ai de bon bien au ſoleil, & ſi quelqu'un de ma richeſſe ne mérite pas bien les dieux pour alliés (*b*). Je ne vous apporte pas moins en mariage que les quatre parties du monde, dont je découvre la derniere du haut de ce mont prophétique. Je vous fixe pour

(*a*) Ces deux vers ſont de Romulus parlant à Herſilie.

(*b*) Romulus dit que les Romains ont les dieux pour alliés, & des rois pour ſujets.

votre douaire, des millions ſans nombre, aſſignés ſur ma galerie du Mogol, & mes mines de Golconde, en attendant celles du Pérou. . . . Cela ne la tente point. Elle me tourne le dos. . . Adieu donc ! J'aurai à choiſir entre ſes huit ſœurs. . . . Madame ! Madame ! . . . Attendez que je vous rende un ſervice. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce chiffon de papier qui traîne à la queue de votre robe? [*Il l'ôte & lit :*] Cinquieme acte de Romulus (*a*).



SCENE IV.

THALIE, ARLEQUIN.

Thalie entre en jouant des caſtagnettes, danſant, chantant, ſolfiant des airs légers, faiſant des entrechats, &c.

ARLEQUIN.

La mal-peſte ! Voici une gaillarde, celle-ci. M. le commiſſaire, alerte. (*b*) Je n'en réponds pas. Sauvez-nous l'amende ! La commere aura

(*a*) La piece finit au quatrieme acte.

(*b*) Apoſtrophe au commiſſaire qui aſſiſtoit là de la part des comédiens François, pour verbaliſer en cas dialogue. La riſée lui déplut beaucoup; mais il lui fallut avaler la pilule.

autant

autant de peine à ſe taire, que l'autre en avoit à parler. [*Elle approche d'Arlequin, la bouche ouverte : il met la main deſſus, crie au ſecours, & dit tout ce qui ſuit avec une volubilité qui lui coupe continuellement la parole.*] Te tairas-tu, ſerpente ! Je te reconnois ! Tu es, je gage, Thalie, la muſe de la comédie.... Te tairas-tu ! Il t'appartient bien de babiller, quand ton ainée a la gueule morte !... Tu ne l'ouvres que pour médire du tiers & du quart. Je ſuis ſûr que c'eſt ta langue qui vient d'allumer contre nous le courroux céleſte.... en publiant ſes fredaines... Petite ridicule, qui ne ſauroit ſouffrir qu'on le ſoit en repos !... Que dira-t-elle !... Que dira-t-elle !... Paix ! paix ! de par le diable, & les comédiens François ! Paix donc, bavarde ! Impertinente ! Etourdie ! Te tairas-tu ! Te tairas-tu ! Ta la la, ta la la. [*Elle s'enfuit de rage, en ſe bouchant les oreilles.*]

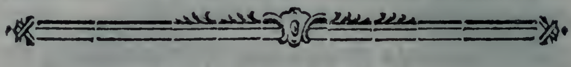


SCENE V.

ARLEQUIN.

OUF, je n'en puis plus ! J'ai perdu haleine. Quel travail de fermer la bouche à une femme en train de parler ! [*Il eſt interrompu par les ſauts*

périlleux de cinq ou six de ses camarades.] Tubleu! quelles gambades! Ce sont apparemment les sylphes, habitans de l'air, joyeux de le voir plus serein. Allons voir aux sept autres muses, à qui jeter le mouchoir. [*Exercices des sauteurs.*]



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PYRRHA.

Elle descend du haut du ceintre, assise sur Pégaze, qui s'envole & disparoît, dès qu'elle a sauté sur terre; & comme quelqu'un qui vient d'échapper du plus affreux danger par une voie extraordinaire autant qu'inespérée, elle va, vient, & s'agite avec les émotions d'une femme hors d'elle-même. Après s'être enfin remise un peu de cette altération, elle pleure & se lamente en malheureuse qui se croit seule au monde, & tombe accablée enfin de douleur & de lassitude, sur un gazon, où elle s'endort.

SCENE II.

PYRRHA, APOLLON.

Apollon, une flute allemande à la main, au lieu de lyre, entre en fredonnant des airs d'opéra; & tout-à-coup, appercevant Pyrrha endormie, tombe en admiration, la considere, se passionne pour elle, s'en approche à pas lents, de peur de l'éveiller, embouche sa flute, & joue le sommeil d'Issé.

SCENE III.

APOLLON, ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN *abymé dans ses pensées, ne voyant ni n'entendant rien.* [*à part.*]

QUEL chien de pays! maugrebleu des caillettes! Et ce sont là ce qu'on appelle les filles de mémoire! A la bonne heure, de mémoire tant qu'on voudra; ce ne sont pas assurément des filles de jugement: car il faut l'avoir entiérement perdu, pour refuser, comme elles font, une main telle que la mienne. J'emploie, depuis deux heures, toute ma rhétorique, pour faire accepter mon

auguſte perſonne & mes vaſtes états ; c'eſt comme ſi je parlois à des folles. L'une me répond en me raclant le boyau au nez : l'autre me paie d'une cabriole : celle-là d'une chanſon : celle-ci en me montrant les cornes avec deux pointes de compas, prêtes à me crever les yeux : celle-là tient les yeux fichés au ciel, pendant que je lui marche & remarche ſur les deux pieds, comme ſi je marchois ſur les pieds d'une ſtatue de bronze : les autres me donnent de leurs marottes par le nez. Ah, la ſotte académie ! 1, 2, 3, 4, 5, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, *ſi*, *ut* : voilà tout leur dictionnaire. Ces ſons là ne laiſſent pas pourtant que d'exprimer quelque petite choſe ; car lorſqu'une de ces carognes là m'a chanté je ne ſais quel air bruſque, j'ai fort bien entendu : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.* Quand un autre m'eſt venu corner aux oreilles un air terrible, j'ai entendu, comme ſi je l'entendois encore, qu'elle me diſoit :

Non, ne t'oppoſe point au penchant qui m'entraîne !
Je ſuis accoutumée à reſſentir la haine,
Je ne veux inſpirer que l'horreur & l'effroi.

Ainſi du reſte. D'abord ne voyant que chanteuſes & danſeuſes, j'ai cru qu'il n'y avoit qu'à rire, que c'étoit du vin en perce, & que j'étois à même ; & me voici tout auſſi avancé qu'aupa-

ravant. D'où viendroit ce prodige? C'eſt qu'apparemment celles-ci ont peur des dieux; & qu'à cauſe des petites tracaſſeries qu'il vient d'y avoir entre eux & les hommes, elles craindroient de ſe brouiller en cour, ſi elles faiſoient bon viſage à un diſgracié. Elles n'oſent en réparer l'eſpece. Le ſcrupule eſt rare & nouveau parmi des filles de magaſin. Eh bien, ſoit; point de ménage, ce n'eſt plus ma faute; j'en prends acte. Madame la poſtérité, tirez-vous du néant comme vous pourrez. J'y ai regret; car voici le ſeul tems, l'heureux tems où le pere ſeroit auſſi certain que la mere. Qui pourroit rendre ma race problématique? Il n'y a de mâle ici que moi. Apollon n'eſt qu'un efféminé. Depuis des ſiecles qu'il eſt avec neuf filles, ne ſont-elles pas encore pucelles? ... [*Il entend ici la flute d'Apollon, ſe tourne, & le voit.*] Qui parle du loup.... j'entends ſon patois: il parle à une belle dormeuſe: voyons-la. [*Il s'avance, regarde par-deſſus l'épaule d'Apollon, & reconnoît Pyrrha. Il revient épouvanté.*] Comment! c'eſt bien le diable! Ma femme!

Ah! je n'en doute plus, au tranſport qui m'anime.
Ma main, tu n'as commis que la moitié du crime (*a*)!

Malheureux! Je me croyois le plus innocent

(*a*) Deux vers de Rhadamiſte, en reconnoiſſant Zénobie.

des humains, parce que les dieux m'avoient ſauvé des eaux ! J'étois le plus coupable, puiſqu'ils me conſervoient à ma femme !... Elle s'eſt bientôt laſſée d'ètre morte ! Mais à quelle intention le drôle eſt-il ſi près d'elle ! Ecoutons un peu. [*Apollon en eſt à l'endroit de l'air fait ſur ces paroles :* Coulez ſi lentement, &c.] Je ſuis au fait : j'entends tout cela mot à mot. Il parle aux ruiſſeaux, au zéphyr, à l'écho ; il leur ordonne de couler lentement, de murmurer tout bas, de ſouffler légérement, & même à l'écho de ſe taire : cela eſt mignon & galant. [*La flute paſſe à l'air de ces paroles du ſommeil d'Iſſé :* Que d'attraits ! que d'appas ! Contentez-vous, mes yeux ! parcourez tous ſes charmes !] Eſt-il fou ? Le voilà qui parle à ſes yeux, comme ſi ſes yeux avoient des oreilles : il leur dit de parcourir les charmes de ma femme ! Ah, par ma foi, ils n'auront pas bien du chemin à faire ! ... Ahi ! ahi ! [*Payez-vous, s'il ſe peut....*] Doucement, ſeigneur Apollon ! Vous vous paſſionnez par trop. [*Apollon ſe courbe ſur ſa belle dormeuſe.*] Je vais vous payer, moi, en monnoie courante du pays. Comme diable vous y allez ! Il n'y auroit qu'à vous laiſſer faire, vraiment ! [*Il fait tomber une grèle de coups ſur le dos d'Apollon qui s'enfuit.*]

SCENE IV.

ARLEQUIN, PYRRHA.

Pyrrha éveillée aux cris d'Apollon, ſe leve bruſquement, & voit ſon mari. Le mari regarde ſa femme comme un homme en extaſe. L'étonnement de la femme n'eſt pas moindre. La ſurpriſe réciproque donne lieu à une ſcene muette & comique. Arlequin rompt enfin le ſilence & déclame :

Victime d'un époux contre vous conjuré (*a*),
Victime d'un amour gourmand, déſeſpéré,
Que mon ventre a pouſſé juſqu'à la barbarie,
Comment diable as-tu fait pour échapper, m'amie ?

Pyrrha met le doigt ſur ſa bouche, & fait ſigne qu'elle eſt muette.

ARLEQUIN.

Elle a perdu la parole ! Ah, je vois ce que c'eſt ! Le ſaiſiſſement lui aura gelé le bec. Gare le dégel ! Ce ſera une belle débacle. Ecoute, ma femme, je vois trop ce que tu me veux dire. Je t'ai un peu laiſſée là dans le beſoin : mais quand je t'aurai tout dit, tu entreras dans mes raiſons, & tu m'excuſeras.

(*a*) Parodie de la reconnoiſſance de Rhadamiſte & de Zénobie.

Quand j'eus dévidé tout le peloton de ficelle attachée au cerf-volant ſur lequel je t'avois poſée, en m'abandonnant ſur les eaux, & qu'alors je t'avois perdue de vue dans les airs, je pris le parti, ne pouvant mieux faire, de me nouer vîte le reſte autour du col, & de continuer à nager de mon côté, pendant que du tien tu continuois à voler au gré du grand vent qu'il faiſoit. Tu me ſervois de voile; & la biſe qui te ſouffloit en pouppe, me faiſoit fendre les flots avec une rapidité de tous les diables. Après avoir voyagé de cette étrange façon tous les deux pendant la matinée, nous ſervant l'un l'autre, toi de force mouvante, & moi de point d'appui, j'entendis ſonner midi ſous mon ventre à un clocher ſur le coq duquel je me trouvois. J'étois à jeûn, & paſſablement fatigué; ne voilà-t-il pas que j'apperçois peu loin de moi, un tonneau roulant ſur les ondes! A la vue d'un objet ſi intéreſſant, je fais les cinq ſens de nature pour en approcher. Le courant l'entraînoit à gauche: le maudit vent qu'il faiſoit, te faiſoit voler à droite: l'inſtinct me tiroit vers le tonneau. Je voyois l'inſtant où tu t'allois ſouiller du meurtre de ton cher époux: tu m'étranglois. Pour t'épargner ce parricide, j'ai tiré des ciſeaux de ma poche, & crac, je me ſuis mis à l'aiſe, en te recommandant aux dieux. J'ai

agrippé le tonneau, l'ai enjambé; & ne te voyant pas tomber, je m'étois flatté jusqu'ici, t'ayant laissée plus près du ciel que de la terre, que tu aurois pris le plus court chemin, en achevant la montée, au lieu de tenter la descente. Tu as pensé autrement: tu ne m'as pas voulu quitter, que tu ne me fusses noyé. Grace au ciel, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre: nous voici encore ensemble; & je n'ai été veuf qu'une heure ou deux. Mais, dis-moi, par quelle diable de voiture as-tu pu débarquer du haut des airs ici-bas?

[*Pyrrha désigne encore ici plus fort que la premiere fois, qu'elle ne sauroit parler.*]

ARLEQUIN.

Ce n'est, ma foi, pas pour rire: voilà une femme devenue absolument muette. Cela lui vient de la peur. Parbleu, la peur, convenons-en, est une divinité bien puissante. J'ai lu dans une vieille histoire, qu'elle délia la langue à un enfant de trois mois, qui voyoit qu'on alloit tuer son pere: le prodige étoit grand, puisqu'il frappa les assassins, & les désarma. En voici bien un autre! Arrèter la langue d'une femme! d'une femme comme la mienne, cela passe le prodige. Il faut le voir, pour le croire. Il se faut résigner à tout; & même tout prendre, tant qu'on

peut, du bon côté. Hé bien, j'avois le bonheur d'être veuf; je ne le suis plus : patience! Elle est muette; du moins, il n'y a que demi-mal. [*à Pyrrha.*] Apprends-nous au moins par quelque signe, comment, après t'avoir laissée au haut des nues, je te retrouve ici, sans que tu te sois cassé bras ni jambes.

Pyrrha fait les démonstrations qu'elle imagine, faisant claquer sa langue contre le palais, & remunat ses bras comme deux ailes pour faire entendre qu'elle est venue, montée sur le cheval Pégaze.

ARLEQUIN.

J'y suis. Je t'entends. Tenez, ce sera ce maudit Pégaze qu'elle eura trouvé en l'air sous sa main, au moment précis où je tranchois le fil de ses jours. [*à part.*] Ce cheval là est né pour se charger de bien mauvaise marchandise. [*haut.*] Je te félicite d'une si belle rencontre. Et où est-il? Ne pourrois-tu pas me montrer où tu l'as laissé?

Pyrrha lui montre l'endroit où il a disparu, en la posant à terre. Il y court; & Pyrrha, restée seule, fait un monologue pantomime, qui tend à exprimer sa joie & son étonnement.

Arlequin rentre, monté sur Pégaze qui a des oreilles d'âne & des ailes de dindon. Il est caparaçonné d'affiches des pieces nouvelles jouées cette année.

Romulus *eſt ſur le poitrail*, & la mort d'Annibal *au cul* (*a*); le cavalier, *dans ſon ſtyle poliſſon, plaiſante ſur cette* mort, *au cul.*

Puis, reprenant ſon ſtyle de théatre,

Enfin le voilà donc, ce cheval admirable,
Si fameux, ſi vanté dans l'hiſtoire & la fable !

Le tems lui a bien accourci les ailes, mais lui a diablement alongé les oreilles en récompenſe. Pendant que nous ſommes deſſus, caracollons un peu, & faiſons le manege ! [*Il pique des deux: la maſette rue.*] Ma femme, gare ! gare ! mets-toi de côté : tu vas voir beau jeu, encore que la corde ſoit rompue. Choiſiſſons : ſur quel ton le prendrai-je ? Faiſons du tragique. Cela eſt beau, long, & facile. Allons, gai ! Un impromptu de deux mille vers. [*Il pique, repique ; Pégaze fait des haut-le-corps, des voltes, &c. Arlequin ſe tient aux crins, & s'écrie :*]

Oui, tous ces conquérans raſſemblés ſur ce bord,
Soldats ſous Alexandre, & rois après ſa mort... (*a*)

[*Là il culbute ſur le dos, ſe releve peſamment, la main ſur le bas de l'échine, qu'il ſe frotte douloureuſement, répétant :*] Après ſa mort, après ſa

(*a*) Piece de M. Marivaux.

(*b*) Les deux premiers vers d'Artémire, ſeconde tragédie de M. de V***, qui n'eut qu'à peine une repréſentation.

mort...] Me voilà tout éclopé. Jarnibleu, c'eſt bien dommage! J'allois beau train! Regagnons l'étrier. [*Il ſe rapproche de Pégaze qui continue ſes courbettes ; il le flatte, & fait ſi bien qu'il ſe remet en ſelle.*] Où en étois-je? Là, là, là, bellement, mon ami! Allons, bride en main! Pian, piano; pian, piano. Un peu d'épidramatique. Cela repoſe les poumons. Partons! [*Il rentre en enthouſiaſme, & prononce avec emphaſe:*]

Je chante Romulus... Pégaze, attends, demeures!
Je chante Romulus qui, pendant vingt-quatre heures,
Vit tramer contre lui quatre ou cinq attentats,
Et ſut les eſquiver par quatre ou cinq combats...

Oh, ma foi, voilà trop de beſogne pour le moment: remettons cela à une autre fois; & pelotons en attendant partie. [*à Pégaze.*] Ça, mon drôle, je veux ne faire qu'une petite fable; là, quelque choſe de gai, de riant, de léger, d'enfantin. mettons nous au pas, comme quand tu vas à la fontaine. Fort bien. [*Il récite.*]

Dom Jugement, dame Mémoire,
Et demoiſelle Imagination....

Et demoiſelle Imagination! Voilà un vers heureux! Qu'on diſe encore qu'on s'y perd en épithetes ſuperflues! Et demoiſelle Imagination! La meſure y eſt: il n'y a plus qu'une rime à trouver.

Et demoiſelle Imagination ! Les cinq pieds y ſont. Parle donc, cheval ; où ſont les tiens ? Es-tu de bronze ? Il s'appeſantit de plus en plus. Et demoiſelle Imagination ! Le voilà fourbu ! Il s'arrète : il plie le jarret. Et demoiſelle Imagination ! Il donne de la croupe à terre : nous voici bien ! Peſte ſoit de la lourde Imagination, qui rompt bras & jambes à ma roſſe ! Et demoiſelle Imagination ! Bon ! nous voilà embourbés. Je veux pourtant aller juſqu'à la rime : je n'en ſuis pas loin. Iras-tu, criquette, chienne de haridelle ! Imagination... Imagination... Il faut un coup de feu pour rimer là-deſſus. Je m'y rends. Ma femme, par charité, vas m'emplir le cul de mon chapeau, de l'eau de l'une de ces fontaines. [*Elle prend le chapeau, en creuſe la forme, & va puiſer.*] Tenez, voilà mon bidet ſur ſes quatre jambes, comme ſur quatre piliers ! Quand branlerons-nous d'ici ? [*Pyrrha revient, le chapeau plein : Arlequin le vuide, ſe le renfonce dans la tête, broche ſon détrier, lâche la bride, & s'envole en criant :*]

Quelle fureur trouble mes ſens ! (*a*)
Quel feu d'enfer en moi s'allume !

(*a*) Parodie des quatre premiers vers des fameux couplets de Rouſſeau.

Démon des flons, flons, je te ſens !
Vite, qu'on m'apporte une plume....

[*Les deux derniers vers ſe perdent dans les nues, où l'emporte Pégaſe.*]

Pyrrha, qui le croit perdu, fait tous les geſtes d'une femme au déſeſpoir, & qui penſe de nouveau être ſeule au monde.

Arlequin, à la faveur d'un beau ſaut périlleux, dont Franciſque ſe tiroit en maître de l'art, retomboit des nues ſur le théatre.

Ouf ! c'eſt pour l'amour de toi, que je reviens à terre : je ſerois dans l'olympe à cette heure, ſi je ne m'étois heureuſement accroché après l'arc-en-ciel, d'où j'ai fait le joli ſaut que tu viens de voir : heureux de l'avoir perdu, comme toi de l'avoir trouvé. Où en ſerois-tu ? Quel chien de cheval eſt-ce là ? S'il n'eſt aux cieux, il eſt à tous les diables. Il va toujours trop haut, ou trop bas. Bien fou qui s'y frottera déſormais : fuſſent (*a*) les pages des grandes & petites écuries... Or ça, ma chere moitié, parlons d'autres choſes. Rentrons dans le domeſtique, & voyons aux affaires du ménage. Nous voilà face à face pour le coup, &

(*a*) Les pages avoient l'entrée *gratis* aux théatres de la foire ; & tout en étoit plein dans celui-ci : auſſi eurent-ils bonne part à la riſée.

bien au large. Il n'y a plus que nous d'homme & de femme ſur la terre. Le beau lit de grandeur! Qu'en dis-tu? Il eſt tems, depuis je ne ſais quand, de nous rapprocher une bonne fois, & de nous faire quelque petite compagnie : ou bien, ſeul à ſeul, nous allons furieuſement nous ennuyer. Hélas! où eſt le tems que nous peuplions plus que nous ne voulions, & ſans qu'il en fût beſoin! Nous avions un enfant tous les ans : c'étoit une rente infaillible; &, malheureuſement, nous n'avions alors que celle-là. Comme tout vient mal-à-propos! En ce tems-là, nous n'avions rien à laiſſer : aujourd'hui que nous regorgeons de biens, nous nous trouvons ſans héritiers. Je ne ſais; le cœur me dit pourtant qu'il m'en viendra de façon ou d'autre. Entrons dans le temple de Thémis que voilà. Graiſſons le marteau, pour que la porte s'ouvre. Avec des offrandes, on a des oracles... Mais quoi, on nous prévient! Une inviſible main ouvre les deux battans! L'Amour, & la plus jeune des Graces nous font ſigne d'avancer! Ce ſont deux jolies divinités qui s'intéreſſent à la population : nous ne pouvons agir ſous de meilleurs auſpices. [*L'Amour & une jeune Grace exécuterent un pas de deux, qui fut fort applaudi : c'étoit le début de mademoiſelle Sallé, & de ſon frere, devenus depuis ſi célebres.*]



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN, *à Pyrrha.*

Y entends-tu quelque chose ?

[*Pyrrha fait signe que non.*]

ARLEQUIN.

Ma foi, ni moi non plus : il vaudroit autant ne nous avoir rien dit. Que nous prenions les os de notre grand'mere ; & qu'après nous être voilés, nous les jetions derriere nous ! c'est là de l'algebre. Notre grand'mere ! Est-ce de la mienne, ou de la tienne, ou des deux, que l'oracle veut parler ? Ce ne sauroit être de la mienne : je suis petit-fils de Prométhée : il n'eut jamais de femme. Tout le monde sait qu'il fabriqua mon pere de ses propres mains, & qu'il l'anima avec un verre ardent. Pour ta grand'mere à toi, tu n'ignores pas que nous la mîmes, il y a plus de vingt ans, sur un bûcher bien allumé ; & que le vent emporta les cendrers à tous les diables : cours après. Je m'y perds. O déesse Thémis, qu'on vous reconnoît bien à ce maudit jargon là ! Je courois à

vous,

voüs, comme on fait pour trouver des lumieres ; & me voici plus emberlicoqué & plus incornifistibulé que jamais ! Le piquant, c'est qu'elle m'a dit que, moyennant cela, elle & moi, nous aurons plus de monde que nous ne voudrons ; & je voudrois déjà, aussi-bien que toi, voir autour de nous une famille de quinze ou vingt enfans tout formés, comme elle nous promet qu'ils seront tout en naissant. Mais nous renvoyer aussi, pour cela, aux os de nos grand'meres, c'est ne plus rien nous dire. Quand même nous les aurions, le beau passe-tems de les jeter, d'engendrer en les jetant derriere soi ! Le pré ne vaut pas encore si fort la fauchure, que du moins la fauchure ne dût avoir les agrémens de l'ancienne façon ! [*Il rêve profondément.*] Patience ! Je crois entrevoir d'où vient l'obscurité dont on nous a régalés. Nous avions les mains vuides. Ce n'est pas là le compte de la divinité du lieu. Je lui ai bien, à la vérité, beaucoup promis ; mais elle veut du comptant : comme s'il y avoit à cette heure quelque chose à risquer avec moi, le monarque universel ! Voilà pourtant l'enclouure, ou je suis bien trompé ! ... Paix ! paix ! Je vois venir un autre oracle, qui pourra nous expliquer celui-là.



SCENE II.

APOLLON, ARLEQUIN, PYRRHA.

APOLLON *voyant Arlequin, veut fuir.*

ARLEQUIN *l'arrête.*

FAISONS la paix, brave Apollon ; j'ai besoin de vous. Touchez là : point de rancune. Vous en contiez à ma femme : je vous en ai un peu voulu d'abord ; mais tout cela ce n'étoit que pour rire. Expliquez-nous, de grace, ce que veut dire Thémis. Nous lui demandons comment nous ferons pour repeupler la terre ; elle nous dit de jeter derriere nous les os de notre grand'mere : c'est comme si elle nous avoit dit de prendre la lune avec les dents. O vous, recteur de l'université de l'olympe, expliquez-nous cet hébreu là ! Je ne vous demande qu'un monosyllabe. Cela ne commettra pas votre divinité comique.

APOLLON *chante l'air qui a pour refrain :* Ne m'entendez-vous pas? *& finit par prononcer le refrain :* Ne m'entendez-vous pas?

ARLEQUIN.

Non. Je suis pris sans verd cette fois-ci. Vous chanterez demain ; parlez à cette heure, & vous expliquez mieux, si vous voulez que je vous entende.

APOLLON *gesticule agréablement, en chantant l'air de* Vous m'entendez bien, *jusqu'aux trois premiers vers.*

ARLEQUIN.

Hé bien?

APOLLON *continue l'air, & finit par dire le refrain :* Vous m'entendez bien?

ARLEQUIN.

Comme auparavant : comme si vous n'aviez rien dit. Tirez-nous-en d'un autre.

APOLLON *entonne lugubrement l'air des Pendus :* Or écoutez, petits & grands...

ARLEQUIN.

Au diable la chienne de musique! Je vois bien qu'il en faut encore ici venir à battre la mesure. [*Il tire sa batte, Apollon s'enfuit.*]

SCENE III.

ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN.

JE suis bien las de tout ceci, & du sot rôle d'avoir à parler seul. Depuis que je suis ici, je n'ai entendu jaspiller que le perroquet & Thémis, qui ne savoient ni l'un ni l'autre ce qu'ils disoient : N'y a-t-il donc céans que les pierres & les bètes qui

parlent ? Car pour me faire au langage des neuf femelles, & de leur ſot préſident, j'aimerois autant paſſer ma vie à l'opéra : c'eſt-à-dire, en deux mots, ô mon grand papa, que j'aimerois mieux être côte-à-côte avec vous ſur le mont Caucaſe, qu'en pareille compagnie ſur le mont Parnaſſe. Que ce gros tonneau qui m'a ſauvé la vie, n'étoit-il plein de vin, comme je l'ai cru d'abord ! A peine l'avois-je enjambé que je m'en enquis par un petit trou que je fis, & qui me détrompa. La peſte! ſi c'eût été du vin, je ne conſulterois pas d'autre oracle. Voyons du moins ce qu'il a dans le ventre. [*Il le met ſur cul & le défonce.*] Ah, ah ! cela m'a tout l'air d'avoir été le tréſor de quelque Houbereau, qui n'a pas été auſſi heureux que ſon bagage. [*Il tire un gros volume & lit :* Nobiliaire de la Theſſalie.] Ha, ha, ha, ha ! jolie piece de cabinet, le lendemain d'un déluge ! Voilà une lecture bien de ſaiſon, bien curieuſe, & bien amuſante pour ma femme & pour moi ! Laiſſons-la toutefois à nos neveux : ſi les dieux nous en donnent, & qu'ils ſoient auſſi ſages que leurs prédéceſſeurs le furent peu, que penſeront-ils d'une génération de la même eſpece qui ſe ſera coupée, & dont le demi-quart d'une aura dit au reſte : Retirez-vous, inſectes ; vous ne nous reſſemblez point : vous & nous, ſommes

deux. Cela les fera rire. Ils béniront le brouillement des cartes. Ma ſuprématie aura ſoin de les égaliſer : les cadets ſeront freres de leurs aînés ; & l'inégalité détruite, je réponds du bon ordre & de la félicité univerſelle. Je ne ſuis pas bête, je remarquois cela long-tems avant que la pluie tombât : elle eſt tombée ; la maudite génération a diſparu. Je reſte : renouvellons la police, & que tout aille comme il faut. [*Il met le Nobiliaire à côté, & tire un ſac de procès.*] Oh, oh, voici un procès qui a duré plus que le monde !

ETIQUETTE

POUR le ſieur MATHANAZE, admirateur des anciens ;

CONTRE *dame* PHILANTIE, *admiratrice des modernes.*

Ce procès ne pouvoit mieux tomber. Il eſt ici chez le juge compétant. Je remettrai tantôt les pieces ſur le bureau d'Apollon : il feroit bien d'être pour l'admirateur des anciens ; mais les neuf pucelles feront à coup ſûr pour les modernes. On ſe tignonnera, & cela me donnera du paſſe-tems. [*Il aveind une paire de piſtolets.*] Tubleu ! voici une autre drogue, celle-ci ! [*Il les examine, les bande, les tourne & les vire.*] Il faut dire la vérité, ces coquins d'hommes

étoient bien adroits. Si je ne ſuis le plus fort, a dit l'un, je ſerai le plus traître. On inventa cela pour tuer, & tuer à coup ſûr, à l'aiſe, en remuant un doigt. Avec cela, le plus lâche tuoit le plus brave. Eh fi ! Dans les premiers tems on s'aſſommoit avec des pierres & des maſſues : quelle groſſiéreté ! Vivent les nations policées ! Puiſque nous ne pouvons nous paſſer de nous tuer, tuons-nous ; ſoit : mais tuons-nous proprement, facilement, & comme on ne ſe tuoit pas dans les tems de barbarie. Une pincée de poudre, du plomb gros comme rien là-dedans, paf! je mets un Céſar à terre. [*En diſant cela, il lâche le piſtolet, qui part ; il le laiſſe cheoir, & lui-même tombe à terre de frayeur. Pyrrha, qui eſt tombée auſſi, ſe releve la premiere, & lui prend la main pour le relever à ſon tour.*]

ARLEQUIN *d'une voix foible.*

Qui eſt-ce qui me tire? Eſt-ce Alecton, Mégere, ou Tyſiphone? [*Il ſe leve.*] Ah, c'eſt toi, Pyrrha ! Je ne ſuis donc pas encore mort? Continuons de vivre, en attendant mieux. [*Il ramaſſe les piſtolets.*] Voilà une arme bien brutale ! J'en fus auſſi toujours l'ennemi capital. Il ne ſera pas dit que j'aurai tranſmis cette machine ſcandaleuſe à la poſtérité, s'il y en a jamais une. [*Il les jette le plus loin qu'il peut dans la mer, l'un après l'autre.*] Allez-vous-en à tous les diables, d'où

vous venez; & que d'ici à la fin des tems on n'entende plus parler de piſtolets, de fuſils, ni de Fuzilier (*a*). [*Il tire du tonneau un nouveau ſac de procès.*] Autre procès ; voyons l'étiquette.

POUR le ſieur LYCAON, demandeur;

CONTRE ſa mere, ſes freres, ſes ſœurs, ſes enfans, ſes neveux, & autres, défendeurs.

BROCHET, pr.

Jetons auſſi cette pierre de ſcandale au fond de la mer, après les armes à feu. Avouons que, quand les dieux ſe déterminerent à la ruine de cette méchante race, il y avoit long-tems qu'elle y travailloit de ſon mieux. Mais voilà des guenilles bien ſérieuſes : n'en trouverai-je pas qui me donnent un peu à rire ! [*Il tire un ſac d'argent.*] Bon ! voici qui me fait encore plus prendre mon ſérieux. On peut appeller ce ſac-ci, le ſac aux forfaits, & la vraie boîte de Pandore. Que d'horreurs en ſont ſorties ! Quels crimes n'a pas fait commettre l'amour de ces fanfreluches là ! Combien cette rage n'a-t-elle pas fait de juges iniques, de femmes infidelles, d'enfans dénaturés, d'aſſaſſins, d'empoiſonneurs, de fous, de ſots, de méchans ! Finiſſons. Jetons la cauſe après

(*a*) Auteur, avec M. le Sage, qui triomphoit alors aux marionnettes.

l'effet. Venez, venez, meſſieurs les écus, que je vous envoie où vous avez envoyé tant d'hommes! O combien il en a péri, en vous allant chercher! Vous aurez du moins l'avantage ſur eux, de n'ètre pas la pature des poiſſons, & de reſter entiers au fond des eaux, tels que vous ètes, juſqu'à l'arrivée du nouveau chaos plus parfait que celui-ci. [*Il fait un pas vers la mer, & s'arrète, en prenant une poignée d'écus.*] Ce que c'eſt que la raiſon contre les préjugés & l'habitude! Je me faiſois un régal, en homme ſenſé, de traiter cela, comme au fond cela le mérite, & à cette heure ſur-tout plus que jamais. Point du tout : je ne ſais quoi me retient la main. Je ne ſais quelle magie acoquine à ce maudit métal. Je trouve que le jeter là, tout peu qu'il vaut, c'eſt dommage. Pourquoi le haïr? Thémis, qui eſt la juſtice mème, le chérit. Je m'attendris ſur ſa perte. J'y aurois du regret. Le tact, la vue, l'oreille s'en réjouiſſent machinalement. Montrons-le à Thémis : faiſons-le ſonner devant elle : offrons-le lui : cela la fera jaſer; & cependant viſitons le tonneau juſqu'au fond. [*Il tire un Polichinelle, qui ſur-le-champ parle ſon baragouin. Il le laiſſe retomber de frayeur au fond du tonneau, poſé ſur une trape, d'où le compere a ſes aiſes pour faire parler Polichinelle, dont l'organe n'étoit pas compris parmi les voix proſ-*

crites par l'arrêt du parlement; ce que n'avoient pas prévu les comédiens dans leur requête, & que le commiſſaire n'eut pas droit d'empêcher.]

SCENE IV.

ARLEQUIN, POLICHINELLE-MOMUS, PYRRHA.

ARLEQUIN.

EN voici bien d'un autre! [*Après s'être raſſuré, il repêche la figure, & la releve de façon que le buſte & les bras entiers paroiſſent & reſtent en dehors.*] C'eſt apparemment le dieu Pénate de notre gentilhomme noyé. Sa figure eſt bouffonne.

POLICHINELLE, *en ſon baragouin.*

Ma foi, l'ami, écoute donc, la tienne ne l'eſt guere moins.

ARLEQUIN.

Oh, oh; *vivat!* Voici quelque choſe qui parle! Et qui es-tu?

POLICHINELLE.

Parle avec plus de reſpect à un dieu. Je ne ſuis pas moins que Momus, le dieu des fous, & le fou des dieux.

ARLEQUIN *s'agenouillant.*

Grand dieu des petites-maiſons,
Qu'il vous plaiſe ici nous inſtruire !

POLICHINELLE.

Je ſuis tout prêt : tu n'as qu'à dire.
Sur quoi veux-tu de mes leçons ?

ARLEQUIN.

Mon épouſe & moi nous ſongeons
Au moyen de pouvoir repeupler votre empire.

Nous avons là-deſſus conſulté Thémis. Prenez, nous-a-t-elle dit, les os de votre grand'mere, & les jetez derriere vous. O vous, qui avez ſi ſavamment inſpiré tant de commentateurs, ne pourriez-vous pas nous donner la clef de cet oracle ?

POLICHINELLE.

Rien n'eſt plus facile à faire :
Vous le ſaurez en deux mots :
La terre eſt votre grand'mere,
Et les pierres ſont ſes os.

Ramaſſez ici des pierres : jetez-les par-deſſus votre tête. Tournez-la : toi, tu auras fait des garçons, que tu verras auſſi ſots que toi : elle, des filles qui lui reſſembleront.

ARLEQUIN.

Voilà parler, cela ! Rien n'eſt plus ſimple. J'enrage de ne l'avoir pas deviné. Morbleu, je

t'admire, d'avoir ſi bien dit, maître fou comme tu l'es.

POLICHINELLE.

Il eſt bon là! Et qui eſt-ce qui ne ſe dément pas quelquefois? Pourquoi le fou, de tems en tems, ne diroit-il pas de bonnes choſes, puiſque le Sage (*a*), de tems en tems, en dit de ſi mauvaiſes?

ARLEQUIN.

Il a raiſon: & je commence à mieux penſer d'Apollon & des muſes, que je ne faiſois. Ils ſont bien d'être muets; il vaut mieux ſe taire que de mal parler. Et que me demandez-vous, ſeigneur Momus, pour votre droit d'avis?

POLICHINELLE.

Une petite grace, qui ne te coûtera guere.

ARLEQUIN.

Et quelle?

POLICHINELLE.

Fais-moi l'amitié de me jeter au fond de la mer.

ARLEQUIN.

Et pourquoi cette vapeur de miſantropie?

POLICHINELLE.

Je deviens honteux & las de mon baragouin.

(*a*) M. le Sage, dont on jouoit alors les pieces dans la loge voiſine, aux marionnettes.

ARLEQUIN.

Hé bien, demeure ici ! Tu ne pouvois être mieux tombé. Te voilà chez Apollon. C'eſt le grand maître de langue ; il t'en enſeignera une, propre à mieux prononcer tes oracles.

POLICHINELLE.

Lui & les ſiens, ne m'apprendront qu'à dire des ſottiſes : jette-moi dans la mer, encore une fois, par charité !

ARLEQUIN.

Volontiers : auſſi-bien n'ai-je plus beſoin de toi. [*Il jette à la mer la marionnette qui baragouine un cri de joie en l'air* (*a*).]

SCENE V.

ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN.

ÇA, ça, ma femme, ayons du monde : voici des pierres. Si l'on ne nous trompe, toutes communes qu'elles ſont, elles vaudront mieux que la pierre philoſophale, & que ſon grand-œuvre. Voilons-nous. L'oracle a bien dit : Il ne faut voir goutte, pour ne ſavoir ce qu'on fait. Ravoir ſon monde à coups de pierres ! cela eſt drôle ! Allons, ma femme, allons, accouchons : pouſſe

(*a*) C'étoit y jeter le Sage & Fuzelier.

comme je fais! [*Ils ſe mettent à l'oppoſite l'un de l'autre, chacun en-devant d'une couliſſe, dans laquelle ils jettent leurs pierres. Il ſort des garçons du côté d'Arlequin, & des filles du côté de Pyrrha. Les hommes ſe batent dès qu'ils ſe voient: Arlequin les ſépare, & range ceux-ci à ſa droite, & celles-là à ſa gauche.*]

SCENE VI.

ARLEQUIN, PYRRHA, *cinq hommes, un laboureur, un artiſan, un homme d'épée, un robin, & quatre femmes.*

ARLEQUIN *ſéparant encore les hommes prêts à ſe rebattre.*

Le joli préſage pour l'amitié fraternelle! Vous ne vous tiendrez pas, canaille humaine! Ma foi, les dieux, avec leur déluge, n'auront fait que de l'eau toute claire, ou je me trompe fort. Ça, qu'on ſe range! Bonjour les belles. [*Les cinq hommes veulent courir à elles.*] Tout beau, meſſieurs! Cela ne va pas comme vos têtes. Il faut auparavant quelque petite cérémonie que je vous dirai, qui vous joindra de ſi près que vous voudrez, & qui rabattra bien de cette fougue. Eh bien, mes enfans, que vous dit le cœur? N'êtes-vous pas bien aiſes d'être? N'eſt-ce pas que le jour eſt une belle choſe? Ils me regardent, & ne diſent mot. Tout

eſt muet ! Quoi, mes filles, & vous auſſi ? Ah parbleu, j'ai fait là de belle beſogne ! J'aimerois autant avoir fait des marionnettes. Après tout, on ne parle pas tout en venant au monde : ils paroiſſent du moins entendre ce qu'on leur dit : que ſais-je même, s'ils ne parleront pas par-tout ailleurs qu'ici, où la parole n'eſt permiſe apparemment qu'à des génies ſupérieurs comme le mien. Avant qu'ils en ſortent, donnons-leur du moins quelques leçons.

[*Au laboureur.*]

Tu es mon ainé, toi, & le premier de tous ces drôles là, comme le plus néceſſaire à leur vie. Laboure ; en profitant de ta peine, ils te mépriſeront : moque-toi d'eux : ſue, vis, vis en paix : vis & meurs dans l'innocence. Tu auras toujours cette innocence & cette tranquillité plus qu'eux. Peſte, comme je moraliſe ! Ma foi, il n'y a que d'avoir de la famille, qu'elle vienne d'où l'on voudra, pour rendre ſérieux.

[*A l'artiſan.*]

Serviteur à M. l'artiſan. Marche après ton ainé, toi, comme le ſiecle d'argent ſuivit le ſiecle d'or. Il ſera néceſſaire : tu ne ſeras qu'utile. Vivant dans les villes, tu ſeras plus près de la corruption : ne t'y laiſſe pas aller : travaille en conſcience, & vends de même ; tu ſeras heureux.

[*A l'homme d'épée qui tranche du capitan, en lui jetant bas, d'un revers de main, ſon chapeau à plumet, qu'il a inſolemment ſur la tête.*]

Chapeau bas devant ton pere, quand tes deux ainés ſont dans leur devoir. Ne croît-il pas avoir été formé d'une pierre plus précieuſe que les autres? Mon gentilhomme, un peu de modeſtie! Tout ton talent ſera de ſavoir tuer, pour tuer ceux qui voudront tuer tes freres, & les troubler dans leurs reſpectables profeſſions.

[*Au robin.*]

Le vilain garçon! Celui-là me déplaît. Il a dans ſa phyſionomie, je ne ſais quoi de malin, de flaſque & de ſuffiſant, qui dégoûte & qui révolte. Mon drôle, ſonge à ce que tu feras. Mets bas cette phyſionomie, & ce vilain maſque. Paroîs ſage, humble, & tranquille, comme un garçon de boutique qui tient la balance de Thémis, pour vendre ſa marchandiſe au poids de ſon ſanctuaire. Je te vois là des yeux fripons, un nez tourné à la friandiſe, & des mains crochues, bien à craindre pour ceux qui auront recours à toi, contre des riches & des belles--. Je voudrois, quand j'ai jeté la maudite pierre dont il eſt formé, l'avoir pouſſée à cent lieues en mer, ou bien avoir eu la crampe.

[*Au cinquieme garçon, qui a une large calotte ſur*

la tête, une perruque à la cavaliere en bourſe, une longue barbe de capucin, un petit collet, un habit de couleur, une épée au côté, un paquet de plumes à la main, un bas blanc, un bas noir, une culotte rouge d'un côté, noire de l'autre, &c, &c, &c.]

Quelle étrange eſpece eſt celle-ci ? Je remarque même qu'il n'y a que quatre femelles, & que celui-là n'a pas ſon vis-à-vis. Ah, j'y ſuis ! Il n'en a que faire pour ſe multiplier. La race n'en ſera que trop nombreuſe, ſans que le mariage s'en mêle. Ainſi que Prométhée, mon grand-pere, ils ſe perpétueront ſans avoir jamais chez eux de femme en couches. J'ai connu de ces gens-là à milliers avant le déluge. Les uns nous en menaçoient de la part des dieux offenſés : les autres nous chantoient les mœurs innocentes des premiers tems ; & tous accumuloient les crimes, & groſſiſſoient l'orage. Ils y ſont enveloppés auſſi comme les autres.

[*Aux filles & aux garçons.*]

Or çà, donnez-vous la main. [*Le coucou chante.*] Tu prends bien ton tems : tu devois bien attendre au moins à la ſeconde génération.

DIVERTISSEMENT.

Les Amours, les Sylphes & une Grace, forment une danſe & terminent la piece.

L'ANTRE

L'ANTRE

DE

TROPHONIUS,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

1722.



AVERTISSEMENT.

CETTE piece fut représentée la derniere semaine de carême, sur le théatre du sieur Francisque, après *Deucalion*. Alors, tous les théatres étant fermés, & le privilege des comédiens n'ayant plus lieu, tous les acteurs parloient.

Après mon premier essai théatral dans un monologue, je voulus voir ce que je saurois faire en dialogue, dans une piece d'intrigue telle quelle. Cet essai, comme il y paroît bien, ne me dut coûter & ne me coûta pas en effet plus de tems que ne m'en avoit coûté *Deucalion*.

Le succès, bon-gré mal-gré le public, ne pouvoit qu'être heureux d'une certaine façon. Il n'y avoit plus de spectacles que celui-là; & il ne devoit durer que huit jours.

Je brillois seul en ces retraites.

La derniere scene, qui est celle du *Mercure galant*, fit beaucoup rire. Tous les auteurs de cette compilation, depuis ce tems jusqu'à celui-ci, ne me l'ont point pardonné. Qui m'eût dit en 1722, que le roi en 1755 me gratifieroit, sur cet honorable ouvrage, d'une pension de 2000 livres, dont je jouis depuis sept ou huit ans?

PERSONNAGES.

AGRIPPAIN, *financier.*

ARLEQUIN, *caiſſier d'Agrippain.*

MARINETTE, *aimée d'Agrippain, amante d'Arlequin.*

PIERROT, *valet de M. Agrippain.*

OLIVETTE, *amie de Marinette.*

SCARAMOUCHE, *ami d'Arlequin.*

Deux VOLEURS, *miniſtres de Trophonius.*

MERCURE GALANT.

La ſcene eſt dans un bois, auprès de l'antre de Trophonius.



L'ANTRE DE TROPHONIUS.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE *jetant bas de dessus ses épaules une malle fort lourde.*

MA foi, je l'ai portée aussi long-tems que toi, pour le moins! C'est à ton tour à la remettre sur tes épaules, si tu veux. Ah, le maudit métier que celui de cheval, mon ami! J'aimerois autant être auteur toute ma vie, ou rester comédien.

ARLEQUIN.

O che nazzo brutto!

SCAARMOUCHE.

Nazzo brutto, tant qu'il te plaira. Acheve de la transporter comme tu voudras. Pour moi, je n'en peux plus.

ARLEQUIN.

Tu renoncerois à ta part de ces cinq mille pistoles? Lâche! encore un peu de courage; rends-

toi le digne ami du caiſſier de M. Agrippain, le receveur général. Il n'aura pas manqué, me voyant diſparu avec cet argent, de mettre des braves en bandouliere à mes trouſſes. Ayons du cœur. Diſputons l'honneur du pas à ces meſſieurs.

SCARAMOUCHE.

Tu as bonne grace de me dire, ayons du cœur, à moi qui ſuis tout cœur de pied en cap! quand tu n'es qu'un poltron qui as peur de ton ombre, ici même où nous n'en faiſons point, & où l'épaiſſeur de la forêt nous rend inviſibles.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon; prenons ici un peu le frais, & pondons un moment ſur nos œufs. [*Ils s'aſſeyent tous deux ſur la malle.*] Le bel endroit! Ah, ma chere Marinette! Si je te tenois ici! La belle ſolitude! Elle inſpire l'envie de faire des vers; j'y compoſerois une élégie.

SCARAMOUCHE.

Es-tu fou, avec ton élégie? Fais plutôt notre épitaphe, pour l'avoir toute prête ſur nous, au cas qu'on nous attrape.

ARLEQUIN.

Tu vas être ſervi. Oh, je ſuis heureux en impromptus, moi!

Ici gît Arlequin, ici gît Scaramouche.

[*Il rêve un peu de tems.*]

Fais le ſecond vers. Je ne fais jamais bien que le premier.

SCARAMOUCHE.

Oui-dà. Auſſi-bien j'y rectifierai les termes, & réglerai mieux le rangs.

Ici pend Scaramouche, ici pend Arlequin.

A toi la balle. Fais le troiſieme; je ne ſais pas rimer.

ARLEQUIN.

Le premier un grand fourbe,

SCARAMOUCHE.

Et l'autre un grand coquin.

ARLEQUIN.

Et tu dis que tu ne ſais pas rimer?

SCARAMOUCHE.

Non. Mais cela eſt venu tout ſeul. Acheve; il reſte la rime à Scaramouche.

ARLEQUIN.

La rime eſt toute trouvée ſur l'affiche de la comédie (*a*) du jour: je l'aurai bientôt fait venir.

SCARAMOUCHE.

Laiſſe là tes vers, & ſonge plutôt à ceux que ton receveur général, à cette heure, chante à ta louange.

(*a*) On jouoit alors aux comédiens François *Cartouche.*

ARLEQUIN.

Je conçois aiſément qu'il a quelque peine à me pardonner, & de voir qu'en moi

Ses pareils à deux fois ne ſe font pas connoître,
Et pour leur coup d'eſſai, veulent des coups de maître.

Son intention n'étoit pas ſans doute, que, ſur ſon exemple, je fiſſe de ſi grands progrès dans ſa profeſſion. Cela lui fait honneur en quelque ſorte; mais les gens de la ſienne aiment un peu moins l'honneur que le profit: & le profit ici pour lui, n'eſt pas grand.

SCARAMOUCHE.

Non, certes: & pour le bien qu'on leur veut, on ſouhaiteroit qu'ils n'en fiſſent jamais d'autres.

ARLEQUIN.

Après tout, il faut bien faire une fin. Je perdois, depuis quelques mois, ma jolie jeuneſſe à travailler pour le compte d'autrui: j'ai cru qu'il étoit tems de commencer à travailler pour le mien; & comme une ancienne connoiſſance, j'ai bien voulu te mettre de moitié dans l'entrepriſe.

SCARAMOUCHE.

Rin gratio a voſtra ſignoria. Auſſi je te jure de t'être attaché du jour de notre aſſociation, juſqu'à celui qu'il faudra mettre l'épitaphe en place.

ARLEQUIN.

Te le dirai-je? il eſt entré un peu de foibleſſe dans mon ambition. J'aime Marinette, & j'en ſuis adoré. Ce vieux ladre d'Agrippain ne me l'avoit-il pas soufflée? La friponne n'eſt guere mieux en ſentimens qu'en argent. Elle faiſoit avec moi la coquette : elle a fait la prude avec lui. Il s'eſt piqué au jeu, au point de lui parler de mariage. L'effrontée fait encore un peu la difficile, & tranche avec moi de l'amante infortunée, que la miſere peut forcer bientôt à devenir grande dame. Bref. Voyant que j'allois perdre ma maîtreſſe; dans ma rage, j'ai tiré du moins cette épingle du jeu. Tu en aurois fait autant.

SCARAMOUCHE.

Et moi, & bien d'autres. Autant de pris ſur l'ennemi. Je te donne mes lettres d'abſolution.

ARLEQUIN.

Grand'merci. Je les montrerai à la maréchauſſée, ſi le cas y échet.

SCARAMOUCHE.

Fais-en un meilleur uſage. Dès aujourd'hui commence à jouir à gogo de la bonne fortune.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas attendu tes avis pour cela : j'en jouis ſi bien déjà, que je me ſens tout autre que je n'étois. Oui, me voilà grand ſeigneur. Cin-

quante mille livres en poche ! Vas fouiller tous nos aigrefins à talons rouges, qui courent de joailliers en joailliers, pour les voler en les affrontant, & leur trouve ſeulement quelques piſtoles dans la leur ; je t'en défie. Ce ne ſeroit, dans nos troupes, que des officiers réformés à la queue de mon régiment ; duſſent-ils un jour devenir maréchaux de France à cotillon.

SCARAMOUCHE.

Comme les richeſſes corrompent les mœurs ! comme te voilà, de modeſte que tu étois, devenu inſolent !

ARLEQUIN.

Je n'étois point modeſte ; quelqu'un l'eſt-il ? J'étois honteux & timide, comme un pauvre diable qui n'avoit pas de quoi être orgueilleux. Mais qu'on s'y frotte à préſent. Je me ſens crû d'un pied ; je marcherai des hanches & des épaules : j'aurai le front haut, le regard fier ; je déprimerai tout ce qu'on admirera ; je ſerai affirmatif, dur, capricieux ; ſûr, avec ces mauvaiſes qualités, d'être auſſi recherché que j'étois fui dans mon indigence.

SCARAMOUCHE.

Tu parles comme ſi tu avois en rente ce que tu as en fonds.

ARLEQUIN.

L'un viendra bientôt après l'autre. En un mot, je ne fus jusqu'ici qu'un faquin perdu dans la foule des gens de ton espece ; il me falloit ce tour de passe-passe pour entrer dans le monde & pouvoir figurer parmi les honnêtes gens du jour.

SCARAMOUCHE.

Marinette demeure donc pour les gages à monsieur Agrippain ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas trop mon intention. Nous verrons si elle est honnête fille. Il est vrai que je l'aime encore mieux qu'une autre, tout nouveau riche que je sois : il est encore vrai, & je m'en fie à ma jolie figure, que tout misérable que j'étois, elle m'aimoit plus qu'un homme de soixante-quinze ans. Mais enfin, comme je te l'ai dit, elle m'a fait entendre qu'elle étoit prête à l'épouser, espérant s'en défaire en quinze ou vingt nuits de caresses, & m'honorer après de sa main. Ma délicatesse ne goûte pas un pareil arrangement. A la premiere poste, je lui mande notre heureux état, & de me venir trouver en tel ou tel endroit, où je continuerai ma nouvelle profession. Si elle a de l'ame, & qu'elle aime la gloire, elle viendra & sera la bien-venue : sinon, qu'elle devienne veuve quand elle voudra, j'aurai pris mon parti en grand

capitaine, & nous ne nous ferons plus rien. Qu'as-tu à dire à cela?

SCARAMOUCHE *bâille.*

Que c'eſt là parler & penſer en vrai philoſophe. Mais ce que j'ai de plus preſſé à te dire, c'eſt que je me ſens accablé de ſommeil. Laiſſe-moi dormir un ſomme.

ARLEQUIN.

Tu choiſis bien ton tems & la place! Sommes-nous donc ici, à ton avis, bien en ſûreté? Il me ſemble, ſi j'étois un voleur, que ce ſeroit ici mon vrai repaire. Crois-moi, décampons-en. Il faut éviter, tant qu'on peut, mauvaiſe compagnie.

SCARAMOUCHE.

Songes-tu que tu es en la mienne? On n'auroit qu'à y venir. [*Il tire ſon épée, ſe met en garde, bretaille d'eſtoc & de taille.*] Fuſſent-ils dix, vingt, cent!

ARLEQUIN.

Il n'en faut que trois ou quatre, & qu'en ce moment viennent à paſſer des gens de juſtice, qui aient la bonté de vouloir mettre le holà, & de nous envoyer aux arrêts: tu m'entends bien?

SCARAMOUCHE.

En ce cas, l'intérêt commun réuniroit nos forces, &.....

ARLEQUIN.

Tiens, voici déjà deux drôles, le piſtolet à la main. [*Scaramouche s'enfuit.*]



SCENE II.

DEUX VOLEURS, ARLEQUIN *ſans ſe lever de deſſus la malle, qu'il tâche de cacher avec ſes habits.*

Premier VOLEUR.

LA bourſe.

ARLEQUIN.

Êtes-vous procureur ?

Second VOLEUR.

Ou la vie.

ARLEQUIN.

Êtes-vous médecin, vous ?

Premier VOLEUR.

Ah, vous aimez à rire ! Tant mieux. Et nous auſſi. Or, il y a plus à rire ici pour nous que pour vous. Sérieuſement parlant, & une bonne fois pour toutes, la bourſe ou la vie.

ARLEQUIN.

Meſſieurs, prenez que je n'aie rien dit. Tout le monde s'y feroit trompé comme moi. Je vous crois à cette heure de fort honnêtes gens.

Ayez, avant toute familiarité, la courtoisie de vous désigner.

Second VOLEUR.

Il y va de notre honneur. Nous sommes des notables d'une république ambulante, comme vous diriez celle des Arabes, existante à travers champs, sous les loix de l'âge d'or. Nous campons actuellement dans cette forêt, où, pour quelques besoins pressans de l'état, on a mis un impôt sur les passans; & l'on nous a fait, mon camarade & moi, collecteurs des tailles.

ARLEQUIN.

Messieurs, comme gentilhomme, je ne suis pas taillable: sachez votre métier.

Premier VOLEUR.

Mon gentil & très-gentilhomme, sachez vous-même à qui vous parlez. N'oubliez pas si-tôt que nous sommes, comme je viens de vous le dire, des especes d'Arabes, vivans sous la loi d'innocence. Noblesse & roture chez nous sont synonymes. Le dictionnaire de notre académie vous instruira de cela en tems & lieu. L'inégalité n'introduiroit parmi nous que la corruption des mœurs. Il n'y a qu'un bon mot qui serve : noble ou vilain, [*tendant le pistolet*] payez.

ARLEQUIN.

Mais encore; voyons votre rôle : à quoi suis-je taxé?

Second VOLEUR.

A tout ce que vous portez.

ARLEQUIN.

Ah, meſſieurs! bien à votre ſervice : fouillez-moi.

Premier VOLEUR, *après l'avoir fouillé.*

Vous n'avez pas le ſou.

ARLEQUIN.

Adieu vos droits. Vous voilà auſſi avancés que le roi.

Premier VOLEUR.

Tout n'eſt pas encore perdu pour nous. Nous ſavons aſſez notre métier, pour ne pas ignorer que, faute d'argent, nous devons emporter les meubles. Ainſi nous l'ont ordonné nos ſeigneurs les fermiers-généraux. Nous vous avions taxé à tout ce que vous portiez, vous êtes maintenant taxé à tout ce qui vous porte. Prenez la peine de vous lever, notre brave gentilhomme. [*Ils le ſoulevent & emportent la malle.*]

ARLEQUIN *crie.*

Sca. . . . Sca. . . .

Second VOLEUR *le couchant en joue.*

Cher ami, criez plus bas, ou je vous tire.

ARLEQUIN *baiſſant de ton de plus en plus.*

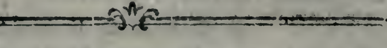
Sca. . . Scar. . . Scara. . . Scaram. . . Scaramouche ! Ajuto ?

SCENE III.

ARLEQUIN *seul.*

Me voilà joli garçon! J'ai fait une belle journée! En cinq ou six heures de tems, j'ai été une fois riche & deux fois gueux : par-dessus le marché, j'ai mérité la corde; & je l'ai au cou, si M. le prévôt & moi, comme cela se peut fort bien, nous nous rencontrons ici avant la nuit. Je crois déjà me voir en l'air, brandiller au gré des vents, à une de ces branches d'arbres. Que ne donnerois-je pas (s'il me restoit quelque chose à donner) pour être encore assis tranquillement à mon bureau d'apprenti? Faites-vous sages, messieurs les commis, mes confreres; & ne vous pressez pas, comme j'ai fait, de faire des coups-d'essai, qui valent des coups de maître! Avec un peu de patience, vous aurez carrosse, où je n'aurai tout au plus qu'une charrette. Chien de voleur que je suis! [*Se retournant vers la cantonade.*] Doubles chiens de voleurs que vous êtes.... Ah! que vous me faites bien voir la vérité du proverbe qui dit, qu'on ne gagne rien à changer de maître. Mais j'espere que vous trouverez un jour les vôtres, coquins! La justice, la justice, un

un jour vous montrera à qui parler. Je ferai consolé d'être pendu, pourvu que ce soit avec vous.



SCÈNE IV.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE, *l'épée à la main.*

Où sont-ils, les sorciers? Où sont-ils? A moi, canaille! A moi!

ARLEQUIN, *lui donnant des coups de batte.*

Me voilà! me voilà! Patience: ne crie pas si fort, de peur qu'ils ne t'entendent. Ils ne sont pas encore loin.

SCARAMOUCHE.

Tu devois bien les amuser un peu, & les retenir un moment.

ARLEQUIN.

J'ai fait ce que j'ai pu; chacun a ses affaires. Quand ils ont eu la malle, ils ne se sont plus souciés de m'écouter.

SCARAMOUCHE.

Ils emportent la malle?

ARLEQUIN.

Ils n'étoient venus que pour cela.

SCARAMOUCHE.

Les pendards, fuſſent-ils dedans, & que ce fût le diable qui les emportât!

ARLEQUIN.

Ah, le brave champion! [*Il répete ce que lui a dit l'autre.*] " Songes-tu que tu es en ma compagnie? On n'auroit qu'à y venir. Fuſſent-ils „ dix, vingt, cent! „ Ils ne ſont que deux, & tu t'enfuis!

SCARAMOUCHE.

Je m'enfuis! Ménagez les termes, monſieur Arlequin; je ne m'enfuyois point : mon épée tenoit comme tous les diables au fourreau; & je me tirois à l'écart, pour l'en arracher.

ARLEQUIN.

Et tu venois, il n'y avoit qu'un moment, de la dégainer ſi bien contre les arbres!

SCARAMOUCHE.

N'ai-je pas dit auſſi tout-à-l'heure en reparoiſſant : où ſont-ils les ſorciers? Ils l'avoient charmée. Ces drôles là, vois-tu, ont des ſecrets du diable. J'en ai vu un, ſur qui une brigade d'archers, le fuſil bien chargé, ne put jamais faire feu.

ARLEQUIN.

Laiſſe là tes contes, & ne ſongeons qu'à notre infortune. Nous n'avons plus rien à perdre, à la

vérité ; mais nous avons tout à craindre.

SCARAMOUCHE.

Tout ? Oh que non ! Nous n'avons plus à craindre les voleurs, par exemple.

ARLEQUIN.

Encore une mauvaiſe plaiſanterie, à un ventre à jeûn ? Trouve-nous donc au fond de cette forêt, comme on en trouve à la ville, quelque gros butor de voleur titré, qui, pour cette monnoie, veuille bien être notre aubergiſte, & nous donner place à ſa table.

SCARAMOUCHE.

Tu me fais prendre à la fin mon ſérieux. Il n'eſt que trop vrai ; je ſens, comme toi, la ſoif & la faim qui m'ôtent l'envie de rire.

ARLEQUIN.

Je meurs de l'une & de l'autre !

SCARAMOUCHE.

Et moi, de toutes les deux.

ARLEQUIN.

Eh bien, mon ami ; rions donc à cette heure ! Où boire & manger ? Voici la nuit. La peur me talonne ; mes entrailles crient : je ne vois ici pain ni pinte ; & je crois voir autour de nous autant d'archers que de feuilles d'arbres qui remuent. [*Tous deux ſe mettent à ſe lamenter comiquement.*]

SCENE V.

DEUX PRÊTRES DE TROPHONIUS, *avec de hauts bonnets pointus, des robes & de longues barbes;* ARLEQUIN & SCARAMOUCHE.

Premier PRÊTRE.

QU'EST-CE donc, enfans? Qu'y a-t-il? Que vous a-t-on fait? D'où vient cette désolation?

ARLEQUIN.

Hélas, mes vénérables messieurs, secourez-nous! Vous voyez deux honnêtes voyageurs, que des fripons de votre voisinage viennent de réduire à la mendicité, & qui ne savent où donner de la tête.

Second PRÊTRE au premier.

Vous verrez que c'est ce camp volant de Bohémiens, qui depuis un tems rode ici autour.

SCARAMOUCHE.

Vous y êtes, mon pere! Oui, un camp volant, & très-volant.

Premier PRÊTRE.

Venez, mes amis. Vous ne pouviez tomber en de meilleures mains. Nous sommes les deux

prêtres du divin Trophonius, dont l'antre fameux est à deux pas d'ici.

ARLEQUIN.

Cet antre, dont on m'a fait peur si souvent?

Second PRÊTRE.

Oui, mon fils; d'où l'on dit qu'un homme est sorti, quand il est toujours triste & mélancolique. Parce qu'en effet, il s'y voit de si effroyables prodiges, que quiconque y est une fois entré, ne rit plus de sa vie, après qu'il en est sorti.

ARLEQUIN.

Ma foi, j'en suis sorti avant que d'y entrer; car je ne crois pas avoir envie de rire de si-tôt.

Premier PRÊTRE.

Patience, pauvre homme! Conte-nous ton aventure. Dis-nous comment étoient faits ceux qui t'ont volé. Les reconnoîtrois-tu, si on te les montroit? Que t'ont-ils dit?

SCARAMOUCHE.

Qu'ils étoient collecteurs d'une taille....

ARLEQUIN.

Veux-tu te taire? Il t'appartient bien de conter cela, toi qui étois alors à dégaîner à cent pas de là. Qu'ils étoient collecteurs d'une taille imposée sur les passans par une république errante. J'ai demandé à voir le rôle, & la somme à laquelle j'étois taxé. Ils m'ont dit que c'étoient à

cent piſtoles, & m'en ont emporté cinq mille. J'ai crié à la vexation : ils m'ont promis quittance pour quarante ans.

SCARAMOUCHE.

Tu as menti. Je n'ai pas entendu un mot de tout cela ; & j'entendois tout : car tenez, meſſieurs, je n'étois qu'à cinq ou ſix pas de lui, derriere ce gros chêne là.

[*Les deux prêtres éclatent de rire.*]

Second PRÊTRE *à Scaramouche.*

A qui le dites-vous ? Comme ſi nous ne vous y avions pas vu tout le tems qu'a duré la ſcene.

ARLEQUIN *les ayant conſidérés de près.*

Mais, meſſieurs les prêtres du divin Trophonius, ſi ce n'étoit que de ſi longues barbes ne ſauroient être crûes en un demi-quart-d'heure, je croirois que vous êtes les deux collecteurs dont nous vous parlons.

Premier PRÊTRE.

On a de ces longues barbes, en auſſi peu de tems qu'on eſt raſé ; & tiens, pour le prouver. [*Il ôte ſa barbe, & la lui met.*] Tu l'as, & je n'en ai plus.

ARLEQUIN *ſe carrant, & ſe paſſant gravement la main ſur la barbe.*

Ah, monſieur, vous me faites trop d'honneur !

Second PRÊTRE.

Tu l'as dit ; c'eſt nous-mêmes qui t'avons dévaliſé. Nous venions d'entendre l'entretien moral que vous aviez enſemble, & qui nous avoit mis au fait ſur la ſolidité de votre malle & de vos talens. Nous nous ſommes fait un point d'honneur d'exercer notre ſavoir-faire ſur de ſi grands maîtres ; & vous avez vu comme la choſe s'eſt bien paſſée.

ARLEQUIN.

Oh oui, des mieux vu ; j'avois la bonne place au ſpectacle : j'occupois la premiere loge.

Premier PRÊTRE.

Nous nous ſommes d'abord emparés du premier magot ; & nous venons pour tâcher de gagner les deux autres, & voir s'ils voudroient entrer au ſervice du divin Trophonius.

ARLEQUIN.

Oui-dà ! Je me ſens de la vocation pour le miniſtere.

Premier PRÊTRE.

Sortant de chez un financier, tu ſors de bonne école.

SCARAMOUCHE.

Voilà qui eſt bien, pour officier comme nous vous avons vu faire ; mais ces oracles ſi célebres que vous rendez, c'eſt une autre manœuvre que

nous ignorons : dites-nous donc votre ſecret.

Second PRÊTRE.

Vous en allez ſavoir autant que nous. L'habit ici fait le miniſtre. Voyons d'abord comme ceux-ci vous iront. [*Ils mettent leurs bonnets & leurs barbes à Scaramouche & à Arlequin.*] Alongez vos mines ; ſoyez graves, & tenez les yeux baiſſés. Fort bien.

ARLEQUIN.

Après, qu'eſt-ce qu'on fait ? Qu'arrive-t-il ?

Premier PRÊTRE.

Voici la farce. L'antre eſt à fond de cuve & très-profond. Tu vas le voir. Nous appercevons de loin venir nos dupes ; nous deſcendons. La perſonne y jette une riche offrande ; on s'en ſaiſit. Enſuite le pélerin fait ſa requête à haute voix. Selon ce qu'il demande, on tapiſſe la caverne de figures analogiques, & toujours de mauvais préſage. Ces vilains groteſques ſont éclairés d'une lampe encore plus lugubre ; & la caverne eſt enfumée d'herbes ſoporatives. Tout cela eſt prêt en un moment. Le ſuppliant s'aſſied ſur le bord, les ambes pendantes. On vous le tire imperceptiblement, & ſi doucement, qu'outre qu'il croit avoir affaire à l'eſprit du divin Trophonius, il a le tems de ſe frapper l'imagination des horribles images qui s'offrent à ſes yeux. Parvenu au fond de l'antre

où nous ne ſommes plus, la fumigation opere : il s'endort, fait des rêves conſéquens à ce qu'il vient de voir, s'éveille effrayé, crie au ſecours : nous nous préſentons charitablement, le pouſſons dehors, & diſparóiſſons avant qu'il ait eu le tems de ſe reconnoître. Il s'en retourne ſi troublé, qu'en nous laiſſant un fou rire, il emporte un ſérieux morne qui dure autant que ſa vie. Les offrandes ſont notre revenu fixe : les contributions ſur les paſſans, c'eſt notre caſuel. Voilà tout le myſtere.

ARLEQUIN.

Et nous voilà initiés. Laiſſez-nous faire.

Premier PRÊTRE.

Savez-vous faire des mines, des grimaces ?

SCARAMOUCHE.

Pourquoi cela ?

Second PRÊTRE.

C'eſt que pendant que nos bonnes gens commencent à s'aſſoupir, nous paſſons la tête par des trous, & leur en faiſons des plus bizarres, dont l'impreſſion, durant leur ſommeil, les acheve de peindre.

ARLEQUIN.

Ah ! pour cet article là, vous avez trouvé vos gens ; vous ne pouviez mieux vous adreſſer. Tenez. [*Arlequin & Scaramouche font toutes les mines & les contorſions dont ils s'aviſent, & à choiſir.*]

Premier PRÊTRE.

A miracle! Vous ſerez deux de nos gros bonnets.

SCARAMOUCHE.

Et des oracles donc! ne ſommes-nous pas faits pour nous mêler d'en dire comme les autres? Je m'en réjouiſſois.

Second PRÊTRE.

Il ne tiendra qu'à vous, ſelon que vous vous ſentirez en verve, & que le cœur vous en dira. Du reſte, on s'en paſſe ſouvent, & la cérémonie finit ſans cela. Les perſonnes, à leur réveil, reçoivent pour telles les inductions fantaſtiques qu'ils ne manquent pas de tirer des objets étranges qui les ont frappés, & des ſonges triſtes qu'ils ont eus en conſéquence. Rentrons; je vois un oiſon qui vient ſe faire brider. Allons, débutez.

ARLEQUIN.

Eh, morbleu! il eſt bon là. Mon étrenne, meſſieurs, vous portera bonheur. [*à Scaramouche.*] Ami, c'eſt notre cher M. Agrippain, qui ſans doute vient conſulter l'oracle, ou ſur ſon mariage, ou ſur nos cinquante mille livres. Retire-toi; laiſſe-moi profiter de ma maſcarade. Je ſuis ravi de lui faire la révérence, & de recevoir ſes reſpects. [*Scaramouche ſort.*]

SCENE VI.

M. AGRIPPAIN, PIERROT, ARLEQUIN.

[*Il ſe paſſe une ſcene muette & comique entre ces trois perſonnages. Agrippain & Pierrot, pleins de vénération, ſont preſque proſternés devant le faux prêtre, qui leur donne majeſtueuſement des coups de batte, fait une culbute, & diſparoît.*]

PIERROT, *ſe frottant les épaules.*

QUELLES chiennes de cérémonies ſont-ce là?

AGRIPPAIN.

Parle ſagement. Tout eſt myſtérieux ici. Je m'attendois bien à quelque choſe d'extraordinaire; mais il faut, avant que de comprendre...

PIERROT.

Je comprends que pour dix coups de bâton qu'on vous a donnés, j'en ai reçu vingt, moi, qui ne ſuis ici pour rien. Parbleu, monſieur, deſcendez ſeul dans le trou. Le diable emporte ſi j'y vais.

AGRIPPAIN.

Auſſi-bien ton irrévérence gâteroit tout le myſtere.

PIERROT.

Ma foi, monſieur, m'en croirez-vous? Laiſ-

ſez là votre oracle de Tropho... de Troupho... Comment dites-vous?

AGRIPPAIN.

Trophonius.

PIERROT.

Oui, oui; je m'en ſouviendrai, Fotronius. Laiſſez, dis-je, là ſes oracles, & tenez-vous-en aux miens ſur votre mariage. Marinette eſt une égrillarde qui n'eſt plus un enfant. Elle eſt majeure, uſante & jouiſſante très-bien de ſes droits. Tâtez-vous le pouls. En conſcience, eſt-ce là le fait d'un galant qui a cinquante ans de plus qu'elle? Je me ſuis marié à trente ans: je n'avois qu'un an plus que ma femme qui étoit prude; & ſi pourtant....

AGRIPPAIN.

Ne parlons pas d'âge. Suffit que je me porte bien.

PIERROT.

Elle eſt encore mieux: & puis c'eſt une Gaſconne qui a de l'eſprit comme un petit démon; vous êtes borné comme un Beaunois: elle eſt dépenſiere; vous êtes un peu ladre....

AGRIPPAIN.

Oh! je ne le ſerai pas pour elle. Bijoux, feſtins, habits, argent, elle aura ce qu'elle voudra.

PIERROT.

Air : *Nanon dormoit.*

Et vous penſez
Que cela, pour lui plaire,
Puiſſe être aſſez ?
Outre la bonne chere,
Les habits, les écus,
Il faut, il faut.....

AGRIPPAIN.

Je ſais ce qu'il faut.

PIERROT.

Il faut ce que vous n'avez plus.

Et ce que nos blondins oiſifs n'auront que trop par-deſſus vous.

AGRIPPAIN.

Ah, je voudrois bien voir qu'ils y vinſſent !

PIERROT.

Elle ne le voudra pas moins que vous.

AGRIPPAIN.

Si ruſée qu'elle ſoit, elle aura trouvé chauſſure à ſon pied.

PIERROT.

Et vous, coëffure à votre tête.

AGRIPPAIN.

C'eſt ce que je vais ſavoir de l'oracle.

PIERROT.

Et s'il parle comme moi, en aura-t-il le démenti ?

AGRIPPAIN.

Oui, de par tous les diables, il l'aura! J'y mettrai bon ordre.

PIERROT.

C'eſt donc pour vous dire : autant vaudroit ne vous pas fourrer là. . . .

AGRIPPAIN.

Je ſuis las de tes raiſonnemens. Il ne parlera pas comme toi. Vas-t-en; laiſſe-moi ſeul ici. J'ai donné mes ordres pour la noce : marche à la maiſon; & qu'à mon retour, j'y trouve tout prêt.

SCENE VII.

AGRIPPAIN *ſeul.*

JE ne viens pas non plus pour ſavoir ſeulement ce qu'il en ſera de mon mariage; je ferai d'une pierre deux coups. Il ne m'en coûtera qu'un voyage pour apprendre mon ſort, & ce que ſont devenus mon argent & mon fripon d'Arlequin. [*Il s'avance vers l'antre, y jette une bourſe, s'aſſied ſur le bord, les jambes dedans, & chante ſur l'air* des trois couſines :

Air : *La bonne aventure, ô gué!*

Oracle, de qui j'attends
La vérité pure :

Daigne m'entendre, & m'apprends,
Sur deux points très-importans,
Ma bonne aventure, ô gué, ma bonne aventure.

Air : *L'avez-vous vu passer, Marguerite m'amie ?*

N'as-tu pas vu passer *bis.*
Un drôle qui me vole,
Olire, olire,
Cinq milliers de pistoles,
Olire, ola ?

Air : *Vous en venez, vous en venez.*

Aujourd'hui j'épouse une belle :
J'ai quelques cinquante ans plus qu'elle ;
Or, dis-moi ce qu'il en sera :
On l'aimera ;
Elle rira :
Or, dis-moi ce quil en sera. . . . ce qu'il en sera ?

[*On le tire tout doucement dans l'antre.*]

Le prodige commence ; je descends. . . . Mais j'appercois Marinette. Ne tirez pas si fort, divin Trophonius ! de grace ! . . . [*On le tire toujours ; & sa voix se perd.*]



SCENE VIII.

MARINETTE, OLIVETTE.

MARINETTE *chante.*

Fin de l'air précédent.

NON, non, je ne veux plus rire !
Non, non, je ne veux plus rire ; non, non !
Non, non, je ne veux plus rire !

OLIVETTE.

Attends du moins au lendemain de tes noces.

MARINETTE.

Je crois, ma chere Olivette, que nous nous ſommes égarées dans la forêt.

OLIVETTE.

Point du tout. Voilà l'antre de Trophonius à trois pas de nous. Mais ſi tes pas ne ſont pas égarés, ton eſprit l'eſt étrangement, d'avoir la rage d'entrer dans ce maudit trou là, ſimplement pour en ſortir, & ne plus rire de ta vie.

MARINETTE.

Je vais devenir groſſe dame, & en paſſe d'être peut-être un jour belle-mere d'un duc.

OLIVETTE.

C'eſt une raiſon pour te mettre encore de plus belle humeur que jamais.

MARINETTE

MARINETTE.

Fort bien; mais, malgré cela, je ne dois plus rire. Il me faut de la gravité, dès que je vais repréſenter : un beau ſérieux donne de la conſidération.

OLIVETTE.

Quelle folie! Oui, parmi les prudes & les pédans, comme la ſeule reſſource qui reſte au manque de jeuneſſe & d'eſprit. Crois-moi, la gaîté n'a jamais fait que du bien à la phyſionomie; & le ſérieux fut toujours un maſque à faire peur aux enfans. C'eſt, en partie, ta gaîté qui a fait tourner la tête à M. Agrippain. C'eſt la gaîté d'Arlequin, qui te le faiſoit aimer, & qui te le fera regretter peut-être.

SCENE IX.

ARLEQUIN, MARINETTE, OLIVETTE.

ARLEQUIN *dans ſon habit ordinaire, & caché derriere un arbre.*

On parle de nous; écoutons.

MARINETTE.

Ah! ne prononce jamais devant moi le nom de ce coquin là.

OLIVETTE.

Quoi! ta bonne fortune te le fait déjà mépriſer?

MARINETTE.

Hier je m'expliquai avec lui d'une façon qui lui prouvoit bien le contraire; & ce matin le bruit court qu'il eſt parti, pour ne revenir jamais. Ne m'avoir pas daigné ſeulement dire adieu !

OLIVETTE.

Il ne l'a pas dit non plus à M. Agrippain.

MARINETTE.

Qu'eſt-ce qui le preſſoit donc tant ?

OLIVETTE.

Un poids de cinquante mille livres qu'il avoit ſur le dos, & dont M. Agrippain ne l'avoit pas chargé.

MARINETTE.

Il auroit volé cinquante mille francs à ſon maître !

OLIVETTE.

Vous êtes la ſeule au monde qui l'ignoriez.

MARINETTE.

Le bon-homme apparemment a cru me ſauver une mauvaiſe nouvelle, comme à quelqu'un qui partageoit déjà ſes pertes. Venons au fripon d'Arlequin, que ma bonne fortune, diſois-tu tout-à-l'heure, me faiſoit déjà mépriſer, tandis que c'eſt plutôt la ſienne qui fait qu'il ne ſe ſoucie plus de moi. Etions-nous à nous être plaint mille fois de

la double misere qui empêchoit notre union ? Il venoit de lever l'obstacle (assez vilainement, à la vérité) ; mais si j'en avois été l'objet, m'eût-il craint comme son juge ? Dira-t-il que, faute d'oser m'en faire confidence, il ne m'a pas osé dire adieu ? Ne le justifie point ; ce n'est pas seulement un voleur, comme son maître ; c'est un vrai scélérat ! Je serois la premiere à donner son signalement à la maréchaussée, & à le voir pendre, si on le tenoit ! Qu'il se cache bien, s'il m'en croit ; car je serois fille à l'étrangler de mes propres mains.

ARLEQUIN *sortant de derriere l'arbre, sa sangle au col, & présentant les deux bouts à Marinette.*

(*a*) Eh bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Soulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre !

MARINETTE.

Ma chere, où sommes-nous ? Et qu'est-ce que je voi ?
Arlequin dans ces lieux ! Arlequin devant moi !

ARLEQUIN.

Etranglez-moi. Serrez. Goûtez, sans résistance,
Le plaisir de ma perte, & de votre vengeance.

(*a*) *Parodie du Cid.* On doit ici se rappeller l'irrégularite d'un théatre forain, où l'acteur & le spectateur à tout moment se confondoient dans l'action, & se supposoient réciproquement instruits de la bonne ou mauvaise plaisanterie du moment.

MARINETTE.

Hélas!

ARLEQUIN.

Ecoute-moi!

MARINETTE.

Malheureux!

ARLEQUIN.

Un moment!

MARINETTE.

Le prévôt peut paſſer.

ARLEQUIN.

Quatre mots ſeulement.

Après, ne me réponds qu'avecque cette ſangle.

MARINETTE.

Moi, qui t'aimois hier, qu'aujourd'hui je t'étrangle!

ARLEQUIN.

Etrangle, ſerre. Heureux, mourant d'un coup ſi beau!

MARINETTE.

Vas! je ſuis ta partie, & non pas ton bourreau.

ARLEQUIN.

Que tu dis bien!

MARINETTE.

Fuis donc!

ARLEQUIN.

Cruelle! Que je fuie,

Et traîne loin de toi, mon licol & ma vie.

Adieu donc, Marinette!

MARINETTE.

Adieu, pauvre Arlequin!

ARLEQUIN.

Adieu, riche moitié du richard Agrippain !
Arlequin t'auroit fait une dame Arlequine ;
Agrippain va te faire une dame Agrippine.

MARINETTE.

Il m'est odieux. . . Mais. . .

ARLEQUIN.

A tes yeux, je le suis.

MARINETTE.

Non, je ne te hais point.

ARLEQUIN.

Tu le dois.

MARINETTE.

Je ne puis.

ARLEQUIN.

Tant mieux ! En voilà assez. Apprends qu'il n'y a rien de gâté. Tout va bien. Vas, tu ne seras pas madame Agrippine ; on y met bon ordre dans ce trou là, aussi bien que dans nos affaires. Cet antre n'est autre chose qu'une caverne à larrons, lesquels après m'avoir détroussé, m'ont reçu parmi eux, & m'ont mis au fait de leurs tours de passe-passe. J'ai pris l'habit. De profondes révérences, toutes deux, devant un prêtre de Trophonius ! Et vous, mademoiselle Olivette, vous allez voir aussi votre galant Scaramouche dans ses habits de cérémonie, s'honorer à vos yeux du même titre.

OLIVETTE.

Scaramouche! Il eſt ici?

ARLEQUIN.

Oui, te dis-je; & ayant ſervi avec la même diſtinction que moi, il eſt de la même promotion. A peine étions-nous inſtallés, que, pour mon étrenne, & pour premiere dupe à balotter, j'ai eu M. Agrippain.

MARINETTE.

Comment! il eſt ici comme nous?

ARLEQUIN.

Oui. On diroit que tous les fripons & les friponnes du canton s'y ſont aujourd'hui donné rendez-vous. Il eſt là-dedans bien enfoncé & bien aſſoupi, à faire de mauvais rêves, qui vont nous le renvoyer bien guéri de la folie du mariage. L'ayant vu venir de loin, nous avons eu le tems de tapiſſer l'antre de cornes de bœuf, de bouc, de bois de cerf, de fourches, & d'autres choſes d'auſſi bon augure. Enſuite, comme nous le tenions déjà par les pieds, il t'a appellée, & m'a fait par-là ſavoir ton arrivée. J'ai pris mes habits décens, pour aller te recvoir. Voici le bon ami d'Olivette, qui nous contera le reſte.



SCENE X.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN, MARINETTE, OLIVETTE.

SCARAMOUCHE.

AH, te voilà, ma chere Olivette ! Eh, que venois-tu faire ici ?

OLIVETTE.

J'y venois avec Marinette.

SCARAMOUCHE.

Et qu'y venoit-elle faire, elle ?

ARLEQUIN.

Tu es bien hardi. Je n'avois moi-même osé le lui demander.

OLIVETTE.

Elle y venoit pour ne plus rire.

ARLEQUIN *à Marinette.*

Comment l'entends-tu ? Eſt-ce que ma perte ne ſuffiſoit pas pour cela ?

MARINETTE.

Pleurois-tu, ce matin, quand tu t'en allois ſans me dire adieu ?

ARLEQUIN.

Prenons que tu aies raiſon, & laiſſons cela. Quitte-à-quitte. [*à Scaramouche.*] Où en ſont nos affaires ?

SCARAMOUCHE.

Au point que nous ſouhaitions. Dès que tu as été ſorti, & que nous l'avons vu tomber dans l'aſſoupiſſement, cauſé par ces diables d'herbes que tu ſais, nous avons contrefait le cri des coucous; puis j'ai prononcé cet oracle, en réponſe à ce qu'il nous avoit chanté à ſon arrivée:

En ſortant de l'antre divin,
Tu retrouveras Arlequin.
Abandonne-lui ta caſſette.
Et ſur peine d'être plumé,
Crois-moi, renonce à Marinette,
Qu'il aime, & dont il eſt aimé.

Nous avons fait notre devoir; ſes rêves, à cette heure, font le leur.

OLIVETTE.

Ma foi, meſſieurs les fripons, vous avez fait de bonne beſogne; & vous devez une belle chandelle au joli dieu Mercure, votre honnête patron.

ARLEQUIN.

Quand on parle du loup, on en voit la queue. Tenez, ne le voilà-t-il pas qui paſſe là-haut ſur nous?

Pourquoi vous enfuyez-vous,
Divin Mercure?
Pourquoi vous enfuyez vous?
Ho ho! ha ha! ha ha! hé hé hé!

O puiſſant dieux des filoux!
Venez droit, venez droit, venez droit à nous!

SCENE XI.

MERCURE, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, MARINETTE, OLIVETTE.

MERCURE.

MESSIEURS, meſdames, vous me faites trop d'honneur. Je ne ſuis qu'un pauvre diable de dieu réformé, indigne d'une ſi noble invocation.

SCARAMOUCHE.

Effectivement, je ne vous vois plus vos attributs. Où eſt votre caducée, cette verge fatale, avec laquelle vous conduiſiez les vivans chez les morts?

MERCURE.

On me l'a ôté, pour en faire le ſceptre d'Eſculape.

ARLEQUIN.

C'eſt l'avoir mis à ſa vraie place; le fouet à la main du voiturier. Mais vous n'en êtes pas moins reſté le protecteur & le dieu des filous?

MERCURE.

C'eſt ce qui vous abuſe encore. Je ſuis entiérement abandonné, depuis qu'Hercule, ayant

nettoyé les campagnes de brigands, ils ſe ſont retirés dans les villes, pour y figurer ſous différens titres plus ou moins honorables. Les uns ſe nomment marchands, les autres artiſans, les autres financiers. Plutus m'enleve toutes ces pratiques là. Thémis, la juſtice même, ne s'eſt point fait une affaire de me débaucher & d'enrôler ſous ſes étendards l'élite de mes adorateurs; &, ce qui me pique le plus contre ces déſerteurs, c'eſt que, non contens d'avoir paſſé au ſervice de mon ennemie déclarée, ces ingrats, en remerciement des bons tours qu'ils tiennent de moi, ne font, par pure envie de métier, que perſécuter le peu de pauvres ſujets fideles qui me reſtent par-ci par-là, ſur les grands chemins, en ſe faiſant grace les uns aux autres, moyennant leur part au gâteau.

ARLEQUIN.

Ne faites-vous pas toujours les commiſſions amoureuſes de Jupiter?

MERCURE.

Depuis que tous les dieux & les demi-dieux de l'Olympe ſe les arrachent des mains, il n'y a pas là-haut de l'eau à boire dans ce métier-là. J'ai été obligé de venir chercher ici-bas de l'emploi; & de dieu que j'étois, de me faire un miſérable colporteur, dont il n'eſt pas que vous n'ayez entendu parler ſous le nom de *Mercure galant*.

SCARAMOUCHE.

Ah, quel déchet! C'eſt comme ſi de Scaramouche je devenois meûnier. C'eſt donc vous qui courez après les pieces fugitives, qui nous annoncez les morts, les mariages, les naiſſances, les promotions?

MERCURE.

Et les généalogies.

SCARAMOUCHE.

Toutes choſes bien intéreſſantes pour les lecteurs!

MERCURE.

Aſſurément. Et un air tendre, une chanſon à boire, un commencement de roman ſans queue, une énigme ou deux, deux ou trois jolis logogriphes, pour laiſſer des os à ronger aux beaux-eſprits de la cour, de la ville, & des provinces, & les amuſer juſqu'à mon retour lunaire; n'eſt-ce donc rien?

ARLEQUIN.

Peſte! Nous ne diſons pas cela. Che guſto! Continuez. Et dans quel heureux pays faites-vous ces belles récoltes?

MERCURE.

Sur les bords de la riviere de Seine.

ARLEQUIN.

Oh, oh! Vous avez bon nez. Tubleu, vous

parlez là de l'Arabie heureuse! C'est le pays des curieux. Et des spectacles, n'en dites-vous rien?

MERCURE.

Si-fait, vraiment, j'en parle. Derniérement on t'afficha toi-même, sous le nom de Deucalion.

ARLEQUIN.

J'étois Arlequin-Deucalion ; & Deucalion-Arlequin étoit moi ; & moi lui?

MERCURE.

Si signor. Il vous représentoit, & vous le représentiez.

ARLEQUIN.

A-t-il réussi? Ai-je réussi? Avons-nous réussi?

MERCURE.

Réussi, coussi, coussi. Vous parliez trop morale, & disiez trop de vérités. Cela n'a pas plu également à tout le monde.

ARLEQUIN.

Je faisois bien. On n'en sauroit trop dire : je m'en applaudis.

MERCURE.

Cela est commode ; mais ce n'est pas le goût de nos gens. Autre sottise de l'auteur qui vous faisoit parler. Vous parliez fusils & pistolets, dans le tems du déluge. On siffloit l'anachronisme.

ARLEQUIN.

On siffloit l'ana... chro... nisme! l'anachro-

nifma! Quel diable d'oifeau eft-ce là qu'on fiffloit ?

MERCURE.

Que parlez-vous d'oifeau ? L'anachronifme eft une faute de chronologie.

ARLEQUIN.

Chro chro chronologie! Autre bête que je connois encore moins.

MERCURE.

On n'a jamais fini avec les ignorans. Chronologie eft l'ordre des tems. L'auteur vous faifoit renverfer cet ordre, en vous faifant parler d'une chofe qui n'exifta que bien long-tems après le déluge.

ARLEQUIN.

Voilà de nos puriftes, qui ont vu, fans y trouver à redire, les faifceaux portés devant Romulus, deux ou trois cents ans avant qu'il fût à Rome queftion de faifceaux. Eft-ce là tout ce qu'ils ont remarqué ?

MERCURE.

Ils reprochent encore à la piece une autre impertinence du même genre. C'eft qu'Apollon y paroiffoit avec une couronne de laurier, quand la mythologie ne fait naître Daphné, qui fut le premier des lauriers, que bien du tems après qu'Apollon eut tué le ferpent Python, né de la

ſange du déluge, qui dure encore quand la piece commence.

ARLEQUIN.

Voilà des aigles bien déſœuvrés, de s'amuſer ainſi à chaſſer aux mouches. N'avez-vous rien de mieux à nous dire ſur les ſpectacles?

MERCURE.

Je ne me ſuis donné, ce voyage ici, que le tems d'arracher, en volant, quelques affiches. En voici une des marionnettes.

SCARAMOUCHE.

Au diable de pareilles balivernes!

MERCURE.

Pas tant balivernes. Je penſois d'abord comme vous. Mais entendant crier: *entrez, meſſieurs, mesdames; c'eſt ici l'aſſemblée de toute la nobleſſe;* & voyant en effet cent carroſſes plantés à la porte de l'hôtel du ſeigneur Polichinel, j'y ſuis entré, & je n'ai pas vu ſans ſurpriſe, que le crieur n'en impoſoit pas.

ARLEQUIN.

Toute la nobleſſe aux marionnettes! Voyons donc ce qu'on y repréſentoit. [*Il lit:*] PIERROT-ROMULUS. Que veulent dire ces deux mots étonnés l'un de l'autre?

MERCURE.

Oui, Romulus y figuroit en Pierrot; le grand

pontife de Rome, en Polichinel; & Tatius, le roi des Sabins, en bon-homme Jambroche.

ARLEQUIN.

Quel maudit genre de farce eſt-ce là? Comment l'appelle-t-on?

MERCURE.

Parodie; laboratoire ouvert aux petits eſprits malins qui n'ont d'autres talens que celui de ſavoir gâter & défigurer les belles choſes.

OLIVETTE.

C'eſt comme la petite vérole parmi nous.

MARINETTE.

J'y entendrois quelque fineſſe. Ne ſeroit-ce pas une ſatyre contre les grands, dont la vanité ſemble être tympaniſée dans ces folles métamorphoſes?

SCARAMOUCHE.

Mais quel étrange jargon parlons-nous tous ici? Les rêves que fait à cette heure M. Agrippain, ne ſont pas plus creux ni plus biſcornus.

OLIVETTE.

Paſſons le tems comme nous pourrons d'ici à ſon réveil.

MARINETTE.

Je goûte fort ces parodies, & le ſecret de changer les larmes en éclats de rire.

MERCURE.

(*a*) Oedipe, en robe de Quinze-Vingt, derniérement a plus fait rire de monde, que jamais celui de Sophocle n'en a fait pleurer. Aussi

C'est le tic, tic, tic (*b*), c'est le tic du public.

OLIVETTE *à Mercure.*

N'y a-t-il pas encore quelque chose dans votre répertoire pour nous faire rire?

MERCURE.

Voici l'affiche du théatre italien.

MARINETTE.

Ah, bon! Nous allons rire: ceci sera bouffon.

MERCURE.

Thimon le Misantrope, en attendant les Sept Sages de la Grece.

OLIVETTE.

Le diable les emporte avec leur Misantrope, & leurs Sept Sages. Voyons l'affiche des comédiens du lieu.

MERCURE.

Iphigénie & Cartouche.

ARLEQUIN.

Voilà la fille du roi d'Argos joliment mariée! Après?

(*a*) L'*Oedipe* de M. de Voltaire, parodié par les Italiens.

(*b*) Refrain des couplets à la fin de *Pierrot-Romulus.*

MERCURE.

MERCURE.

Oh, parbleu, chacun a ſes affaires ! Je ne ſais qui vous attendez ici ; mais tout le monde m'attend ailleurs : ſans compter la pourſuite d'un grand procès que j'ai contre les ſuppôts d'Eſculape, tant principaux que ſubalternes.

SCARAMOUCHE.

Et que pouvez-vous avoir à démêler avec de telles gens ?

MERCURE.

Ils veulent me faire défendre mes drogues, diſant que, depuis les miennes, ils ne vendent plus ni opium ni pavots blancs.

SCENE XII.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN, MARINETTE, OLIVETTE.

MARINETTE.

VÉRITABLEMENT, il m'a fait bâiller plus d'une fois.

OLIVETTE.

Il en a fait, je crois, & en fera bien bâiller d'autres. Pour moi je bâille encore ; & ſi M. Agrippain ne ſe dépêche de s'éveiller, je vais me jeter ſur l'herbe & dormir.

ARLEQUIN.

Un peu de patience! Voilà qu'on le pouſſe dehors. Parbleu, il fait une belle moue! Je vais finir la comédie. [*Il ſe jette, les mains jointes, aux pieds d'Agrippain.*] Miſéricorde, monſieur, je vois bien ce que vous m'allez dire! Je vous ai dérobé cinquante mille livres: cela eſt vrai. Mais je vous prie de croire que cela ne m'eſt arrivé encore qu'une fois. Hélas! j'en ſuis déjà bien puni: car un moment après, on me les a dérobées comme à vous. Ma faute n'eſt plus ſur moi: je n'ai pas le ſou.

AGRIPPAIN.

Leve-toi. [*à Marinette.*] Qui t'amenoit ici, ma pauvre Marinette?

MARINETTE.

Pouvez-vous le demander? Je venois conſulter l'oracle, pour ſavoir ce que vous étiez devenu.

AGRIPPAIN.

Laiſſons là toute explication. L'oracle m'en a dit plus que je ne lui en demandois. J'ignorois, par exemple, que vous vous aimiez l'un & l'autre; auquel cas j'ôtois plus à Arlequin qu'il ne me prenoit. Je m'exécute. Je lui pardonne ce qu'il a fait, & je vais lui rendre ce qu'il a perdu. Vous voyez d'où je ſors; c'eſt vous dire aſſez que je

vous rends l'un à l'autre, & que toute envie de rire est passée pour moi. Suivez-moi au logis : il ne tiendra qu'à vous d'y profiter des préparatifs d'une noce qui ne peut plus être la mienne. Adieu. [*Il s'en va.*]

SCARAMOUCHE *donnant la main à Olivette, & Arlequin à Marinette.*

Allons, mes enfans, courons après; la nappe est mise pour nous : partie quarrée.

MARINETTE.

J'ai plus envie de rire que jamais. Me voilà revenue de mon pélerinage.

ARLEQUIN.

Et moi, du gibet.

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

Musique de M. l'Abbé.

UNE fille dans son printems,
N'aime qu'à rire,
Et qu'à voir mille & mille amans
Sous son empire.

Si vous voulez, bientôt elle ne rira plus.
Mariez-moi la belle ;
Le lit nuptial eſt pour elle
L'antre de Trophonius.

L'auteur chauſſé du brodequin
N'aime qu'à rire ,
Et dans la bouche d'Arlequin
Met la ſatyre ;
Mais ſi des auditeurs ſes traits ſont mal reçus ,
Adieu l'humeur folâtre :
Il a trouvé ſur le théatre
L'antre de Trophonius.

FRANCISQUE.

La troupe , en arrivant ici ,
N'aimoit qu'à rire ;
Eſpérant de remplir auſſi
Sa tirelire.
Elle a fait des efforts & des vœux ſuperflus ;
Cruelle deſtinée !
La foire eſt pour nous , cette année ,
L'antre de Trophonius.



L'ENDRIAGUE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Mèlé de danſes, de divertiſſemens, de grands airs de muſique du célebre Rameau;

Repréſenté par la troupe de Dolet, à la foire Saint-Germain, en 1723.

PERSONNAGES.

L'ENDRIAGUE, *monſtre ailé, dont la longueur & la groſſeur occupoient tout le théatre, & qui ne vivoit que de pucelles.*

CAUDAGULIVENTER, *grand-prêtre du temple où l'on les lui offroit.*

ELFRIDERIGELPOT, *fils du grand-prêtre, perſonnage niais.*

ESPADAVANTAVELLADOS, *chevalier errant.*

GRAZINDE, *dame des penſées d'Eſpadavantavellados, & victime du jour.*

ARLEQUIN, *écuyer du chevalier errant.*

SCARAMOUCHE, *ami d'Arlequin.*

LE DOCTEUR, } *mari & femme, gardes du*
MARINETTE, } *temple, paſſant pour muets.*

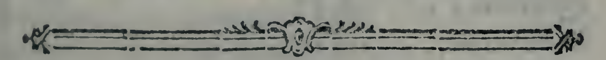
PEUPLE *pétrifié.*

UNE FEMME, }
UN PROCUREUR, } *perſonnages épiſodiques.*
UNE FILLE, }
TERPSICORE, }

La ſcene eſt à Cocqſigrüopolis, capitale de Vazivéder.



L'ENDRIAGUE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE DOCTEUR, MARINETTE.

MARINETTE.

CHER petit mari mignon, pour un vieux docteur, vous fûtes fort mal avisé....

LE DOCTEUR.

Chut !

MARINETTE.

Quand la derniere planche du vaisseau nous jeta sur ce rivage....

LE DOCTEUR *regardant de toutes parts avec inquiétude.*

Chut ! chut !....

MARINETTE.

D'imaginer qu'il nous falloit faire les muets avec les premiers habitans de l'isle qui viendroient.

LE DOCTEUR, *de la voix étouffée d'un homme qui a peur.*

Paix !

MARINETTE.

Vas te promener, avec tes paix & tes chuts ! Que nous a valu cela ? De nous y faire geoliers d'une priſon, où ces vilaines gens là tiennent une fille enfermée, pour la faire dévorer à je ne ſais quel diable, qu'ils nomment Endriague, & à qui il en faut une tous les ſix mois.

LE DOCTEUR *lui met la main ſur la bouche.*

MARINETTE *ſe débarraſſant de lui.*

Oh, cela eſt bon pour toi, qui ne dis qu'un mot par mois, de faire aiſément le muet ; mais pour une femme, c'eſt une autre paire de manches : une groſſeſſe de dix ou onze mois nous peſe moins qu'un jour de ſilence.

LE DOCTEUR *fait tous les geſtes & toutes les poſtures d'un homme au déſeſpoir de l'entendre parler.*

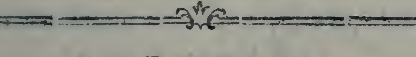
MARINETTE.

Enrage tout ton ſoul ! Ma rage l'emportera ſur la tienne. [*Elle dit le reſte avec la plus grande volubilité.*] Je veux parler, coûte qui coûte. L'Endriague ne me mangera pas : il ne lui faut que des filles dans leur premiere innocence. En voilà une qu'on va lui ſervir. Cela me fend le

cœur. Elle nous prie ſi tendrement de la ſauver! Elle dit des choſes ſi touchantes! Et me taire! je je n'y tiens plus. Si j'étois muette, véritablement muette, je ferois ce que je pourrois pour ne point parler : mais avoir à la contrefaire en toute occaſion, cela me paſſe. Evadons-nous au plus tôt; ſinon je trahis ces vilains habits d'homme que je porte; & je me déclare ou femme ou fille, à peu de choſe près. Enfin, duſſé-je être jetée au monſtre, mangée, croquée, avalée, digérée, je veux parler : je parlerai, je parle, & j'ai parlé. Parle à ton tour, ou tais-toi, ſi tu veux : j'ai pris mon parti.

LE DOCTEUR, *bas à l'oreille de Marinette.*

Paix encore, pour un moment : voici le grand-prêtre Caudaguliventer.



SCENE II.

CAUDAGULIVENTER, *grand ſacrificateur du dieu Popocambéchatabalipa* ; LE DOCTEUR, MARINETTE.

CAUDAGULIVENTER.

MUETS, amenez ici la jeune étrangere que la tempête a jetée hier ſur nos côtes, & que j'ai confiée à votre garde. Les miniſtres de Popocam-

béchatabalipa ſont prêts : le ſemeſtre eſt arrivé, & le cruel Endriague demande ſa pâture. Allez, & revenez ; je vous attends. [*Ils ſortent.*]

Illuſtre génie, qui jadis protégiez nos contrées, & pour qui ce temple fumoit de ſacrifices innocens, ô puiſſant Popocambéchatabalipa ! pardonne à ce peuple imbécille qui, au lieu de ſe fier à ta protection, quand l'exécrable Endriague arriva, aima mieux ſe ſoumettre à ſes ordres, & lui dévouer les tendres victimes qu'il exige ! Tels ſont les mortels inſenſés ! ils encenſent plus volontiers la divinité qu'ils craignent, que celle qui les aime. [*Les muets rentrent avec Grazinde* (*a*)] Mais voici la jeune victime. Quelle pitié ! [*Aux muets.*] Gardez-la bien à la porte du temple : il va s'ouvrir, & vous la remettrez alors entre les mains de nos ſacrificateurs.

[*Il ſort.*]

(*a*) C'eſt la premiere fois que le public vit la *Petitpas*, depuis devenue ſi fameuſe ſur le théatre de l'opéra, par ſa jolie voix & ſes mauvaiſes mœurs. Elle avoit alors à peine quatorze ans & deux ſouliers. L'opulent B*** en devint amoureux, l'enleva au public, & la vit mourir à ſon ſervice, encore jeune, & riche de cent mille écus.



SCENE III.

GRAZINDE, les deux MUETS.

GRAZINDE (*a*).

Malheureuse ! je touche à mon dernier inſtant.
Grands dieux ! de quoi me jugez-vous coupable ?
Hélas, quelle mort effroyable !
Quel ſupplice horrible m'attend !

[*Aux muets qui pleurent.*]

Vous pleurez ! Je vous vois touchés de mes alarmes :
Ah, daignez donc me ſecourir !
Votre juſte pitié n'a-t-elle que des larmes ?
Eh ! pouvez-vous me plaindre & me laiſſer périr ?
Pour me ſauver la vie, oſez tout entreprendre.
Un chevalier errant me cherche ſur ces bords :
Sa valeur, contre tous, eſt prête à nous défendre.
Au roi mon pere enfin, ſi vous pouvez me rendre,
Je vous promets tous ſes tréſors.

(*a*) Ceux & celles qui gouvernoient la *Petitpas*, dans la noble intention d'en faire à leur profit ce qu'elle devint par la ſuite, me vanterent ſa voix, & me prierent de lui compoſer un morceau qui, mis en haute muſique, lui méritât l'honneur d'être appellée au grand opéra. Rameau, alors très-ignoré, compoſa, pour l'amour de moi, la muſique de ce morceau.

[*Marinette fait connoître à Grazinde, par des ſignes, que cela dépend moins d'elle que de l'autre muet; & Grazinde s'adreſſe à lui.*]

Ah, vous ne voudrez pas être ſeul inflexible!
Ma jeuneſſe & mes pleurs ſauront vous attendrir.
Vous ſoupirez, votre cœur eſt ſenſible:
Le temple ſanglant va s'ouvrir.
Fuyons: qui vous retient? Ce ſeul inſtant nous reſte.
Des plus vives frayeurs tous mes ſens ſont troublés!
Ouvrez, ouvrez cette porte funeſte!

LE DOCTEUR.

C'eſt bien dit, ſi j'avois les clés.



SCENE IV.

ELFRIDERIGFLPOT, *fils de Caudaguliventer*, GRAZINDE, & les deux MUETS.

ELFRIDÉRIGELPOT (*a*) *aux muets.*

ENFANS, faites-moi un plaiſir: prenez-moi cette bourſe là, [*Marinette ne ſe le fait pas dire deux fois: Elfridérigelpot leur ouvre une porte.*]

(*a*) Celui qui faiſoit ce rôle, étoit l'entrepreneur même, nommé Dolet, qui étoit ſur ce vilain théatre, ce qu'étoit le vieux Dangeville ſur le théatre françois. Il venoit de faire Télémaque, dans la parodie de le Sage, avec un ſuccès prodigieux. Il jouoit le ſot de pure nature.

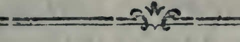
& gagnez les champs. Allez : qu'on ne vous revoie plus. [*Il retient de force Grazinde, qui veut les ſuivre.*] Non pas, non pas, la belle ! J'ai à faire à vous. [*aux muets.*] Et ſur-tout ne dites mot de ceci à perſonne.

MARINETTE.

Ne craignez rien. Vous ne ſongez donc pas que nous ſommes des muets ?

ELFRIDERIGELPOT, *fermant la porte après eux.*

Eh, oui, à propos. Parbleu, je ſuis bien bête !



SCENE V.

ELFRIDERIGELPOT, GRAZINDE.

ELFRIDERIGELPOT.

Or ça, pouponne, il y a bien des nouvelles. Il faut d'abord que vous ſachiez qui je ſuis. Je me nomme Elfriderigelpot, pas moins que le fils unique de Caudaguliventer. Je vous trouve à mon gré : je veux vous eſcamoter à l'Endriague. Il ne tâtera de vous que d'une dent, ou j'y perdrai mon latin. J'ai ſur moi toutes les pierreries du temple : nous allons monter ſur un vaiſſeau tout prêt ; & puis, fouette cocher, nous voilà partis, pour aller tant loin que la terre nous pourra porter. Il

étoit tems de m'y prendre du moins ; car actuellement on tire là derriere le monstre de sa caverne. Dites la vérité, mon infante, vous aviez belle peur entre vos deux muets. [*Elle court à la porte & témoigne une furieuse impatience de sortir.*] Patience ! Je les laisse un peu s'éloigner, de peur qu'ils ne nous voient embarquer, & qu'ils ne jasent. Vous m'aimerez bien, n'est-ce pas ? [*Elle redouble d'impatience, & fait signe que oui.*] Je le crois bien ; car sans moi vous seriez bientôt dans le ventre de l'Endriague. [*Il entr'ouvre enfin ; mais il retire à lui la porte sur-le-champ.*] Attendez ; il pleut à verse : je vais chercher un parapluie. Je suis de retour dans le moment.



SCENE VI.

GRAZINDE.

(*a*) LA barbarie est contre moi,
Et l'impuissance me protege :
Jusques à quand flotterai-je
Entre l'espoir & l'effroi ?

(*a*) Musique de Rameau, ainsi que dans la scene suivante.

SCENE VII.

Les portes du temple s'ouvrent, l'Endriague en occupe le fond.

GRAZINDE, CAUDAGULIVENTER *& sa suite.*

CAUDAGULIVENTER.

Ouvra la bocca,
Signor Endriaga!
Ouvra la bocca.

LE CHOEUR.

Ouvra la bocca, ſignor Endriaga! ouvra la bocca.

CAUDAGULIVENTER.

Mandouca, gorgibus avala!
Devora, devora, devora!

LE CHOEUR.

Mandouca, gorgibus avala!
Devora, devora, devora!
Ouvra la bocca, ſignor Endriaga! ouvra la bocca.

CAUDAGULIVENTER.

Gorgibus avala, devora barbara!

LE CHOEUR.

Devora gorgibus, avala barbara!

[*Le monſtre avoit le corps d'un crocodile, dont la largeur rempliſſoit preſque toute la largeur*

du théatre. Il avoit quatre jambes une fois plus grosses que celles d'un éléphant. Quatre hommes enfermés dedans le faisoient marcher. L'un d'eux, avec une corde, lui haussoit la mâchoire supérieure; on posoit Grazinde sur l'inférieure; & le temple se fermoit.]



SCENE VIII.

ELFRIDERIGELPOT *arrivant avec son parapluie.*

Air : *Allons gai, toujours gai ;* ou *Vogue la galere.*

SERVITEUR l'Endriague !
Il pleut à grand randon.
Mais, parbleu, je t'incague !
Mon parapluie est bon.
Allons gai, toujours gai, d'un air gai !
Ta la la ritou, ta ta re, &c
[*Il change d'air.*]
Grazinde,
Grazinde !
Venez, que sur mon vaisseau
Je vous monte & vous guinde,
Grazinde, Grazinde !

Elle n'y est plus ! Ils me l'auront prise pendant que j'étois à lui chercher un parapluie. J'arrive trop

trop tard. Le vilain glouton n'en aura fait qu'un morceau. [*Il s'arrache les cheveux, se désespere, met en pieces le parapluie.*]

SCENE IX.

UN INVISIBLE, ELFRIDERIGELPOT.

UNE VOIX.

ELFRIDERIGELPOT ! Elfriderigelpot !

ELFRIDERIGELPOT.

Qui m'appelle ? Hélas ! c'est peut-être l'ame de la pauvre Grazinde, qui vient me reprocher ma sottise. N'aurois-je pas mieux fait véritablement de la laisser mouiller jusqu'à la chemise, que de la laisser manger jusqu'aux os ?

LA VOIX.

Elfriderigelpot, Elfriderigelpot !

ELFRIDERIGELPOT.

Voilà une voix bien grosse, pour celle de l'ame d'une fille de quinze ans ! Est-ce vous, Grazinde ?

LA VOIX.

Grazinde est perdue pour toi, & trouvera mieux. J'en prends soin dans le ventre de l'Endriague.

ELFRIDERIGELPOT.

Il eût mieux valu en prendre soin avant qu'elle

y entrât. Et qui es-tu, toi qui prends ſoin des uns quand ils ſont dans le ventre des autres ?

LA VOIX.

A genoux ! écoute, & tremble.

ELFRIDERIGELPOT.

Je tremble en effet. Eh bien, qui êtes-vous ?

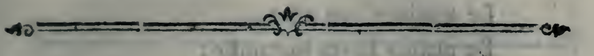
LA VOIX.

Je ne ſuis pas moins que le génie Popocambéchatabalipa, dont ton pere Caudaguliventer eſt le premier miniſtre, & qu'il offenſe par le culte ſacrilege & cruel que les habitans de cette isle & lui, rendent à l'Endriague. Fuis, ſi tu ne veux avoir ta part de la terrible vengeance que je vais faire éclater ici !

ELFRIDERIGELPOT.

Grand'merci. Faites ce que vous voudrez. Un homme averti en vaut deux. Sauve qui peut. [*Voyant venir de jeunes filles qui chantent & qui danſent.*] Bon, bon ; courage ! Vive la joie ! Vous allez voir beau jeu ! Pour moi je m'enfuis.





SCENE X.

TROUPE DE JEUNES FILLES.

Branle, sur l'air de la Tétard.

UNE FILLE.

L'ENDRIAGUE, de six mois,
Ne troublera nos familles :
Avant ce tems, faisons choix
Toutes de quelques bons drilles.
Marions, marions, marions-nous ;
Ce monstre n'en veut qu'aux filles.
Marions, marions, marions-nous,
Et choisissons un époux.

De pucelles seulement,
S'il vient dépeupler nos villes,
C'est peut-être un châtiment
D'avoir fait les difficiles.
Marions, &c.
Gardons-nous de mourir filles.

S'il faut que, malgré nos soins,
Tôt ou tard il nous croustille,
Avant qu'il nous croque, au moins,
Qu'un jeune amant nous mordille.
Marions, &c.

Le mariage, en effet,
De plaiſirs libres fourmille;
Au lieu qu'à nous, on nous fait
Des crimes d'une vétille.
Marions, &c.

Une femme a le bonheur,
Sans craindre qu'on en babille,
Dans le chemin de l'honneur,
D'aller droit comme faucille.
Marions, &c.

Souvent le folâtre amour
Dans nos petits cœurs frétille:
Qu'il faut le tenir de court,
Enfermé dans la coquille!
Marions, &c.

Si de quelque jouvenceau
Le mérite à nos yeux brille,
Tandis qu'honneur dit, tout beau,
Amour tout bas nous dit, pille!
Marions, marions, marions-nous,
Le monſtre n'en veut qu'aux filles;
Marions, marions, marions-nous,
Et choiſiſſons un époux.





ACTE II.

Le théatre change, & repréſente la place d'une ville où les habitans de différentes profeſſions vont & viennent.

SCENE PREMIERE.

POPOCAMBECHATABALIPA, *génie inviſible*, & le PEUPLE.

POPOCAMBECHATABALIPA.

(*a*) PEUPLE coupable, écoutez-moi!
Contre un monſtre cruel qui ſeme ici l'effroi,
Vous pouviez recourir à ma toute-puiſſance:
Je vous aurois prêté mon heureuſe aſſiſtance.
Au lieu de m'implorer, puiſque ſur les autels
Vous faites, par un culte impie,
Des ſacrifices criminels:
Peuple, je vous punis, & je vous pétrifie!

[*Tous les paſſans qui ſont ſur la ſcene, demeurent immobiles & pétrifiés.*]

Démons, à mes ordres ſoumis,
Accourez tous en diligence!
Vous vîtes le courroux dont j'eus le cœur épris;
Venez célébrer ma vengeance.

(*a*) Muſique de Rameau.

ENTRÉE DES GÉNIES.

[*Ils danſent.*]

PREMIER GÉNIE.

Air : *Et frou, frou, frou, & gué, gué, gué.*

Vive notre grand papa,
Le brave Atabalipa :
Popo, popo, caca, caca,
Popocambêche !
Le monſtre ne ſentira
Plus ici de chair fraîche.

SECOND GÉNIE.

Une pucelle à diné !
Eh, vraiment, c'eſt pour ton nez !
O fes, fes, fes, ô tin, tin, tin,
Feſtin barbare !
Encore un plaiſant mâtin,
Pour un morceau ſi rare !

TROISIEME GÉNIE.

De quinze ans il les vouloit,
Telles il les lui falloit ;
O fes, fes, fes, ô tins, tins, tins,
Feſtins barbares !
Et comme il ſe régaloit
D'un morceau des plus rares !

QUATRIEME GÉNIE.

Il vient ſous les yeux des gens,
D'en prendre une à belles dents ;

O fes, fes, fes, ô tin, tin, tin,
Feſtin barbare!
Mais il n'aura de long-tems
Une viande ſi rare.

CINQUIEME GÉNIE.

Il verra bien des pays,
Où les tendrons mieux appris,
Font glou, glou, glou, font frou, frou, frou,
Comme leur mere;
Par exemple, dans Paris,
Il feroit maigre chere.

LE CHOEUR.

Ferma la bocca, ſignor Endriaga! ferma la bocca!

UNE VOIX.

Air: *Adieu paniers, vendanges ſont faites.*

D'ici délogez ſans trompettes:
Cherchez franche-lipée ailleurs.
Car ici, pour vous, ſerviteurs;
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

LE CHOEUR.

Ferma la bocca, ſignor Endriaga! ferma la bocca!

UNE AUTRE.

Air: *Des pélerins de Saint-Jacques.*

Cherchez quelques terres nouvelles,
Courez les champs;
Trouvez, s'il ſe peut, des pucelles,
Paſſé quinze ans.

Puisque vous fondez sur cela
Votre cuisine,
Allez, volez deçà, delà,
Mais gare la famine!

LE CHOEUR.

Ferma la bocca, signor Endriaga! ferma la bocca!

UNE VOIX.

Air : *Joconde.*

Fille jamais eut-elle aussi
Quinze ans de pucelage?
Vous n'en pouvez, qu'en ces lieux-ci,
Rencontrer de cet âge.
Parmi ces nouveaux habitans,
Comme par toute terre,
Pour être pucelle à quinze ans,
Il faut être de pierre.

LE CHOEUR.

Popocambeche Atabalipa
A la vittoria
Soupra vostra signoria.
Ferma la bocca, signor Endriaga! ferma la bocca!



SCENE II.

UN CABARETIER, *avec un panier rempli de bouteilles*; un PATISSIER, *avec un grand plat de petits pâtés*; SCARAMOUCHE; une jolie FILLE, &c. *tous pétrifiés*, & ARLEQUIN *qui ne s'apperçoit pas du prodige.*

ARLEQUIN.

PARBLEU, voilà encore de plaiſantes gens! Nous eſſuyons une tempête enragée; la mer nous fait danſer, durant plus d'un mois, des ſauteuſes aux violons des quatre vents; enfin nous ancrons près de cette isle, morts de faim & de ſoif; je me jette à l'eau pour aller à la découverte; je retourne leur dire qu'ici tout eſt à bauge: & les voilà tous endormis, qui ronflent! Dormez, meſſieurs, dormez: qui dort dîne, dit-on. Voyons, à votre réveil, qui ſera le plus ſoul de vous ou de moi. Mais qu'eſt devenu Scaramouche, qui s'étoit jeté à l'eau comme moi, & que j'avois laiſſé dans l'isle. Ah, le voilà! L'ami, nous voici en bonne auberge, pour nous ravoir de la diete paſſée. Entrons dans le premier cabaret, nous dirons le reſte. D'abord au ſolide. Viens, viens!... Viens

donc ! Te voilà planté comme un terme. Marcheras-tu ? Réponds-moi donc !... Oh parbleu, je te ferai bien remuer & parler. [*Il lui donne vingt coups de batte.*] Es-tu, depuis un moment, devenu ſourd, aveugle, muet & ladre ? Scaramouche !... Oh, par ma ſoi, c'eſt aſſez faire & dire. Si tu te trouves bien comme cela, demeures-y : je boirai & je mangerai bien ſans toi. [*Il prend un petit pâté & le lui préſente.*] Tu n'en veux point ? Tu es bien dégoûté. [*Il le mange, prend une bouteille de vin du cabaretier, & lui en préſente un verre.*] Tu n'en veux point non plus ? A ta ſanté. [*Il redouble ; & s'adreſſant à la fille pétrifiée :*] Mademoiſelle, à la vôtre. [*Revenant à Scaramouche.*] Il me prend envie d'appliquer un revers de main ſur ce vilain muſle là, pour le faire parler. [*Il lui donne un grand ſoufflet.*] Ouf ! ouais ! J'ai la main rompue. Le ciel me pardonne ! tout ce monde là eſt de pierre. Aurois-je la tête de Méduſe ſur les épaules ? En ce cas garons-nous d'un miroir : ſérieuſement, la peur me prend. Il n'y a pas un quart-d'heure que Scaramouche étoit de chair & d'os ainſi que moi ; & le voilà de pierre ! A quoi tient-il que je n'en ſois auſſi ?... Peut-être vais-je en être.... Peut-être en ſuis-je... [*Il ſe tâte.*] Je ſens, à l'aſpect de cette jolie fille là, que mon ſein n'enferme pas encore un cœur

de pierre. Mais pourtant il n'y a pas de jeu ici. Le diable emporte ſi je ne me crois déjà de plâtre, de moellon. Ahi! ahi! ahi! Ne ſuis-je pas déjà de pierre, de marbre, de porphire?

SCENE III.

POPOCAMBECHATABALIPA, ARLEQUIN.

LE GÉNIE *inviſible, d'une voix tonnante.*

ARLEQUIN, Arlequin!

ARLEQUIN.

Ah, tenons-nous ferme! Sûrement je vais être ſtatue. Qui m'appelle? Qui vive?

LA VOIX.

Ouvre les yeux, regarde! que vois-tu?

ARLEQUIN.

Les meilleures gens du monde. S'il ne fait pas bon converſer avec eux, du moins y bois-je & mange volontiers. On ne me diſpute pas les morceaux.

LA VOIX.

Laiſſe-les là, & m'écoute attentivement.

ARLEQUIN.

De grace, monſieur, madame, ou monſeigneur, montrez-vous donc: car j'ai peur des

esprits. Parler aux gens ainsi, c'est parler en traitre. Dans quel pays suis-je donc? Ceux qui paroissent ne parlent pas, & ceux qui parlent ne paroissent point. Je me souviens d'avoir vu la même chose arriver quelquefois (*a*) sur nos théatres, entre le souffleur & les acteurs. Comment vous nommez-vous?

LA VOIX.

J'ai nom Popocambechatabalipa.

ARLEQUIN.

Seigneur Popotalipalechacaca, dites-moi, en conscience, dois-je avoir peur?

LA VOIX.

Non, mon cher ami, ne crains rien.

ARLEQUIN.

En ce cas là, je me moque de vous. Parlez; j'écoute.

LA VOIX.

N'as-tu pas retrouvé tout-à-l'heure, en rentrant dans l'isle, ton ancien maître, le chevalier Espadavantavellados, errant sur ce rivage?

ARLEQUIN.

Oh, oui, errant, & très-errant; car depuis que je ne savois ce qu'il étoit devenu, il ne savoit

(*a*) Le vieux Baron, qui jouoit alors, manquoit absolument de mémoire; & le souffleur se faisoit plus entendre que l'acteur.

où il avoit été lui-même, non plus qu'où il eſt encore.

LA VOIX.

Vas le rejoindre : conte-lui le prodige que tu vois & qui vient d'arriver ; & lui dis de ma part, qu'il s'arme, & qu'il vienne la lance au poing.

ARLEQUIN.

Il n'en fera rien.

LA VOIX.

Je voudrois bien ſavoir pourquoi, quand je l'ordonne.

ARLEQUIN.

C'eſt que, depuis qu'il a perdu la dame de ſes penſées, l'émerveillable Grazinde, il a une dent contre toute la terre ſa protégée, & contre tous vous autres enchanteurs; enſorte qu'il a juré par Urgande & Merlin, de ne chauſſer heaume, ni lacer éperons, qu'il n'ait retrouvé s'amie.

LA VOIX.

Auſſi va-t-il la retrouver ici. Elle y eſt en captivité. Il aura l'honneur de l'en tirer ; & de ce moment, tout le peuple de pierre que tu vois, ſe ranimera, excepté l'endroit du corps où l'on touchoit au moment de la pétrification. Il achevera la cure, en y mettant la main, & terminera la plus grande aventure qui fut miſe onc à fin par les Perceforêt, les Perceval, & tous les grands perceurs de l'univers.

ARLEQUIN.

A miracle ! Mais, qui dit enchanteur, dit engeoleur. Je ne croirai pas un mot de tout cela que je n'aie vu Grazinde de mes propres yeux.

LA VOIX.

Hé bien, tu la verras ; mais auparavant, pour te châtier de ton peu de confiance en mes paroles, je te pétrifie le nez.

ARLEQUIN *ſe tâtant le nez.*

Heim ! mon nez de pierre!

LA VOIX.

Tu ne te le caſſeras pas ſi-tôt que ſi je te l'euſſe fait de terre.

ARLEQUIN.

Malheureuſement je venois de prendre du tabac : je meurs d'envie d'éternuer, & cela ne ſait par où paſſer.

LA VOIX.

Que cela t'apprenne à me croire une autre fois, & comme tant d'autres, moins ſots que toi, à ne douter de rien.

ARLEQUIN.

Je vous croirai une fois pour deux, avec mon premier nez. Rendez-le moi, de grace, ſeigneur Cambechabalipopopapa ! Hélas, je l'avois ſi bien tourné à la friandiſe !

LA VOIX.

Ne pleure pas. Je te pardonne. Vas, le charme cessera, dès que tu auras vu Grazinde.

ARLEQUIN.

Montrez-la moi donc vîte : car il gele à pierre fendre. Encore un souffle de bise, & voilà mon nez confisqué.

LA VOIX.

Retourne-toi, tu vas la voir.

SCENE V.

LE GÉNIE invisible, ARLEQUIN, L'ENDRIAGUE *s'avançant vers Arlequin, la gueule ouverte de neuf ou dix pieds de haut.*

ARLEQUIN.

MISÉCORDE ! cela la belle Grazinde ? Ah, maudit enchanteur ! A l'aide ! Je suis mort ! Ho, ho, ho ; ha, ha, ha ; tai, tai, tai ! Eh quoi, belle dame, vous ne me reconnoissez pas, quand je vous reconnois bien ? Vous êtes pourtant plus changée que moi. [*Le monstre avance toujours sur lui, la gueule béante.*] Mais, mais, mademoiselle Grazinde ! madame la bête ! monsieur le monstre ! monseigneur le diable d'enfer, que ferez-vous de moi ? Je n'ai que la peau & les

os; & une peau des plus coriaces. Tâtez à mon nez. Mais vous me voulez avaler tout entier! Soit. Il n'y a plus moyen de reculer. Sautons le bâton. [*Franciſque étoit un excellent ſauteur, qui d'un ſaut périlleux, s'élançoit dans la gueule du monſtre. Elle ſe refermoit auſſi-tôt, l'Endriague s'en alloit. Mais à peine avoit-il le dos tourné, qu'au moyen d'une culbute, Arlequin, ſortant par-derriere, ſe préſentoit en face du ſpectateur.*] Ne voilà-t-il pas un glouton bien régalé? Il a fait là un gueuleton qui ne lui donnera pas d'indigeſtion.

SCENE VI.

ARLEQUIN, le GÉNIE inviſible, la VOIX.

LA VOIX.

EH bien, te voilà content? Tu viens de voir Grazinde, & tu as recouvré ton nez.

ARLEQUIN.

Eh, oui; mais un peu trop tôt, pour le mauvais air que je reſpirois à la ſortie.

LA VOIX.

Remplis donc ta commiſſion maintenant: vas retrouver ton maître ici près, & ſouviens-toi de lui dire ce que je t'ai dit.

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Puissant Popobeche Alicampataba, avant de nous séparer, une petite courtoisie! Rendez le mouvement à cette vilaine figure de pierre noire.

LA VOIX.

Je le veux bien. Tiens, la voilà qui danse.

SCENE VII.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE, *après des cabrioles, comme pour se dégourdir, saute au cou d'Arlequin.*

Ah, bonjour, mon cher ami! J'avois depuis je ne sais quand, une crampe de pied en cap. Qu'es-tu devenu depuis ce tems-là?

ARLEQUIN.

Il m'est arrivé d'étranges choses, que je te conterai. D'abord j'ai trouvé un ancien maître, que j'avois laissé, il y a plus d'un an, dans une bagarre du diable, où, contre mon avis, il se fourra, sans que personne l'en priât.

SCARAMOUCHE.

Tu fis en homme sage: j'en aurois fait autant. Et qui est ce fou là?

ARLEQUIN *gravement*,

Respect aux puissances!

SCARAMOUCHE.

C'étoit un roi?

ARLEQUIN.

Oh, c'eſt bien autre choſe, ma foi!

SCARAMOUCHE.

Un empereur, un moufti, le daire du Japon?

ARLEQUIN.

Plaiſans marmouſets, au prix de lui!

SCARAMOUCHE.

Dis-moi donc ſes titres. Un poëte?

ARLEQUIN.

A peu près. Il n'y a de différence que celle de la plume à l'épée, pour le caractere: c'eſt un chevalier errant; ôte ton bonnet. C'eſt le brave Spadavantavellados: n'en as-tu pas oui parler par-tout?

SCARAMOUCHE.

Nulle part, non plus que de ſon métier. Et qu'eſt-ce qu'un chevalier errant?

ARLEQUIN.

La peſte! c'eſt quelque choſe qui eſt tout. C'eſt quelqu'un qui, ſans le ſou, pain, ni linge, ſe fait ouvrir les châteaux & les palais, y dîne, y ſoupe, y fait l'amour, y couche & s'en va. Un chevalier errant, c'eſt comme qui diroit un grand-prévôt de l'univers; un lieutenant-général de police univerſel, qui veille à la ſûreté de tous

lès grands chemins du monde ; ſoutenant les torts, redreſſant les orphelins & lès veuves, pourfendant les nains : tu vas voir ce que celui-ci ſait faire. Avant de le rejoindre, & qu'il remette la vie à tous ces corps-ci, viſitons un peu la ville, & maraudons tout à notre aiſe : il y fait beau. Il faut d'abord débarraſſer ces meſſieurs de leur charge. [*Ils mangent petits pâtés & boivent d'autant.*] Voyons dans les poches de cette jolie fille. [*Il trouve un bonnet à la dragone, & ſe le met ſur la tête.* Que diable vouloit-elle faire de cela ? [*Il tire une pipe & une bouteille d'eau-de-vie.* [*Il chante.*]

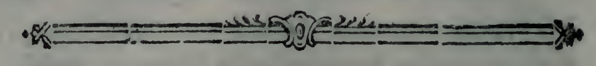
Angélique a la colique,
Il lui faut du ratafia !

[*Il trouve un billet.*]

Ah ! liſons : ceci nous mettra au fait. [*Il lit.*]
" Belle & chere Frétillon, c'eſt moi, le petit
„ miniſtre du temple, chargé d'en parer les au-
„ tels, qui vous préſentai hier mes reſpects. Il y
„ a grande fête aujourd'hui. L'Endriague arrive.
„ Je n'ai plus rien à faire. Venez ; & pendant
„ qu'il croquera la poulette, nous mangerons
„ une poularde enſemble „.

BABIOLET-COLLET-FICHI.

Allons manger la poularde, & piller la ville enſuite.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SCARAMOUCHE *seul.*

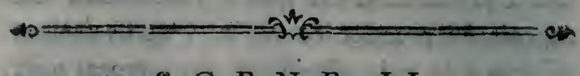
C'EST, ma foi, quelque chose de rare & de bien curieux à voir, qu'une grande ville fort peuplée, dont les habitans tout-à-coup, par un prodige inoui, se trouvent pétrifiés. Je suis le seul ici qui voit, qui parle, & qui remue. Me voici dans un bel attelier de sculpteur! Rien ne manque à tous, ici, que la parole, & je l'ai: usons-en; vaille que vaille. Que sais-je! peut-être ont-ils tous l'ouie fort bonne. N'ai-je pas vu, en rang d'oignons, dans les stalles, les tribunaux, les tables, & les cercles, de pareilles statues qui n'étoient pas sourdes! Jasons donc, puisqu'il y fait si beau; ne fût-ce que pour faire une espece de mémorial de ce que j'aurai à conter, en venant de si loin. Le sallon du Louvre en tireroit bon parti. Les bonnes figures, par exemple, que celles de ces deux braves, qui bretailloient au moment du prodige! Quelle vérité dans l'expression! La vraie valeur n'est pas pour un quart dans tous les traits de leurs visages & dans leurs attitudes. La peur de mourir est peinte dans tout le reste. On voit que

le prodige, en opérant ſur eux, a trouvé plus que la moitié de la beſogne faite, & qu'elle les a bien tous deux tirés d'embarras. Oh, la bonne poſture que ce petit écolier à genoux, la voile au vent, ſous le fouet de ſon pédagogue! J'ai vu encore plus d'un mouſquetaire à genoux comme lui, qui ne doit pas craindre à cette heure qu'on lui rende en face ce qu'il donne par-derriere. J'ai pris ſur le fait, des cabaretiers achevant d'empoiſonner, en catimini, de mauvais vin qui n'étoit déjà que trop malfaiſant; des pâtiſſiers empeſtant leur pâte; des boulangers ſophiſtiquant la leur; des bouchers qui maſculiniſoient les vaches & les brebis; des rôtiſſeurs qui donnoient le fumet de garenne à de vieux clapiers, & cent autres friponneries d'arriere-boutique. Qu'ils ſeront bien penauds, à la repriſe du mouvement, ces deux petits coquins de marmitons, tirant les lardons des rôts qu'ils tournoient! Ils ſe trouveront la main bien & duement calcinée. Il y a, dans ce bel hôtel là-bas, le maître du logis, en robe-de-chambre & en pantoufles, qui tranche du ſultan, avec une princeſſe de théatre, chargée de pierreries; pendant que dans ſon appartement, madame, miſe à la gribouillette, s'humaniſe, au contraire, avec un jeune haute-contre paré comme un prince. J'imagine ici tout reprenant à la

ſois le mouvement, comme feroit une pendule remontée; l'un trouvant l'autre où je l'ai laiſſé, le beau tintamarre que ce ſera! S'entend, en cas que ce fût madame qui ſurprît monſieur; car ſi c'eſt monſieur qui ſurprend madame, à ſa phyſionomie, il m'a paru du bon ton; il riroit bien. De ce lieu plaiſant, j'ai paſſé dans un autre bien différent: autour d'un bureau verd, en quarré long, & qu'on prendroit pour un jeu de billard, ſont aſſis une quarantaine de graves perſonnages qui paroiſſoient dédaigneuſement s'ennuyer les uns des autres. Il y en a un de trois en trois, qui bâille, & les autres prennent du tabac. On voit clairement qu'ils étoient là ſans ſavoir qu'y dire, ni qu'y faire. Il ſemble pourtant que des objets de la plus grande importance avoient fait convoquer cette aſſemblée; car elle avoit l'air d'une tenue d'états. Il y avoit tiers-état, nobleſſe & clergé. Mais, encore une fois, l'ennui y préſidoit ſi fort, qu'il n'eſt pas reſté grand'choſe à faire à la pétrification. Je les ai tous fouillés, eſpérant rafler les tréſors au moins d'une province: rien moins que cela! Je n'ai rien trouvé dans la poche de la nobleſſe & du haut clergé. J'ai bien trouvé dans les poches du tiers-état quelque argent, mais monnoyé, je ne ſais où, à l'immortalité. J'aimerois autant dire, aux eſpaces imaginaires. Cela n'au-

roit cours nulle part; auſſi m'en ſuis-je défait au premier endroit. Ç'a été dans un palais où ſe voit une trentaine de ſtatues de marbre noir : elles dormoient de leur vivant, & la pétrification ne leur a préciſément ôté que le ronflement. On conçoit du premier coup-d'œil, qu'ils étoient aſſoupis à la voix glapiſſante d'un avocat qui, dans les attitudes d'un énergumene, reſte là planté devant eux, la bouche ouverte d'un empan; peut-être ne ſavoit-il pas où il en étoit. L'argent a bien des vertus : ne ſachant que faire de celui que j'avois, je l'ai mis dans la gueule béante de M. l'avocat ; & peut-être qu'avec l'aide du déſenchantement, cette trouvaille, à ſon réveil, lui affilera la langue, & le douera de la parfaite éloquence. Las de m'amuſer à la bagatelle, enfin j'ai ſongé au ſolide, à l'aſpect d'une aſſemblée bien différente des deux autres, & non moins nombreuſe. C'étoient des joueurs. Ah, les bonnes figures à peindre ! Que les gagnans & les perdans étoient aiſés à diſtinguer ! Qu'il y avoit à rire & à philoſopher ſur la ſoif honteuſe & ſordide qui altéroit tous les viſages ! J'ai ri; mais je n'ai philoſophé que d'après les grandes maximes du jour, qui veulent que tous biens ſoient communs. J'ai fait main-baſſe ſur les petits monceaux d'or que chaque joueur avoit devant lui, & j'en ai pris

autant que j'en puis porter. Regagnons le vaisſeau ; & de retour ici, en cas que nous retrouvions les choſes au même état, nous prendrons le reſte.



SCENE II.

ESPADAVANTAVELLADOS, ARLEQUIN.

ESPADAVANTAVELLADOS.

JAÇOIS que prou gorgiaſement tu deviſes, ſi tel long propos commence-t-il à me moleſter par trop. Or me narre en brief l'émerveillable devis du gentil & courtois enchanteur, & comme auſſi, ſans détourbier aucun, tu ſus de ce corps tien tranſpercer le diable, en qui m'amie a ſon tripeux manoir.

ARLEQUIN.

Ne pouvant éviter ſa gueule ouverte de dix pas de large, & contraint de paſſer par-là ou par la fenêtre, je me ſuis lancé dans ſon ventre à corps perdu ; & comme je le traverſois, la premiere choſe que j'ai trouvée en mon chemin, c'eſt madame Grazinde. La place n'étoit pas tenable ; elle n'a eu que le tems, ne pouvant me ſuivre, de ſe recommander à vos bonnes graces. Je lui ai

crié du bas-ventre où j'étois déjà, que nous allions sortir ; & me débarrassant de deux ou trois cents aunes de boyaux, dont j'étois entortillé, j'ai gagné la porte du jardin ; & zeste, j'ai planté là mon drôle à jeûn, pour courir vous conter l'aventure.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Oui, certes, crême & parangon des damoiselles ; oui, je vous affiers que cette lance ne vous faudra jà au besoin. Si vous ferai issir, ô fine fleur des Galoises ! de l'orde chartre où vous gissez.

ARLEQUIN.

Ah, voici la bête, monsieur ! La lance en arrêt ; & laissez-moi le soin du reste.

SCENE III.

L'ENDRIAGUE, ESPADAVANTAVELLADOS, ARLEQUIN.

Le chevalier combat le monstre, Arlequin fuit derriere le théatre, & de là entre dans le corps de la bête par où il en étoit sorti.

ESPADAVANTAVELLADOS *jouant de la lance.*

MACHEFILLE ! Rustre ! Truand ! Rends-moi ton déjeûné ; & rote-moi l'ame avec ma maîtresse.

ARLEQUIN, *pendant que son maître attaque le monstre par-devant, passe la tête à travers le gosier.*

Courage, monsieur! tenez bon, tandis que je vais lui manger le foie: ne frappez qu'à la tête, & ne pointez pas la bedaine, où je rentre pour un moment. [*Le combat continue, & un moment après Arlequin sort de la gueule du monstre.*] Tenez, voilà sa fressure: en la lui arrachant, je lui ai provoqué un soulevement de cœur, qui m'a fait prendre, pour sortir, une route plus honnête que la premiere fois. [*Il sort.*] Le voilà qui chancele & qui tombe: & vîte, faisons-lui l'opération césarienne, pour le faire accoucher de Grazinde. Je lui donnois la main pour vous la présenter; mais son panier s'est accroché dans le diaphragme. [*On tire le monstre derriere le théatre.*]

SCENE IV.

ESPADAVANTAVELLADOS, POPOCAMBECHE.

POPOCAMBECHE *invisible.*

PRENEZ haleine, brave chevalier! voilà le plus fort de fait. Vous allez revoir votre dame; & tous les insulaires ont repris vie. Je ne leur ai laissé de

pétrifié, que l'endroit de leur corps où ils touchoient au moment du prodige. Je vous ai réſervé l'honneur de cette derniere opération, de les ranimer tout-à-fait, en les touchant, afin qu'ils ne puiſſent méconnoître en vous leur libérateur. Adieu. Et comptez toujours ſur Popocambechatabalipa.



SCENE V.

GRAZINDE, ESPADAVANTAVELLADOS.

GRAZINDE *entre en chantant.*

La bonne aventure, ô gué! la bonne aventure!

ESPADAVANTAVELLADOS.

EH dea! je vous raviſe donc, ô beau ſoleil! jà piécà ne m'aviez illuminé: or me dites, m'avez-vous été, d'ici là, ferme & loyale?

GRAZINDE *ſur le même air.*

Le ventre du monſtre m'a
Servi de clôture:
Le beau doute que voilà!
Pouvois-je vous trahir là?

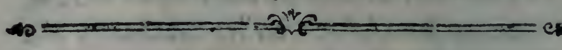
ESPADAVANTAVELLADOS.

La bonne aventure, ô gué! la bonne aventure!

GRAZINDE, *même air.*

Vous permettez qu'au ſortir
De la ſépulture,

J'aille, pour me divertir,
Prendre un peu l'air, & courir
La bonne aventure, ô gué ! la bonne aventure !



SCENE VI.

UNE FEMME, ESPADAVANTAVELLADOS.

LA FEMME.

ILLUSTRE chevalier, à qui notre génie protecteur nous renvoie pour notre parfaite guérison, secourez-moi !

ESPADAVANTAVELLADOS.

Air : *Quand on me parle de Lucifer.*

Quand ne vous guermentez mie, au fait ;
Et quoi que ce soit ne vous châille.

LA FEMME.

Au moment qu'on nous changeoit
Tous en des pierres de taille,
Mon pauvre mari debout se mouchoit,
Tourné vis-à-vis de la muraille.

Air : *Des Feuillantines.*

Il est vif, chaud, sauf & sain,
Mais en vain,
Si vous n'y mettez la main :
Et j'aime autant qu'on l'enterre,
Que lui voir un nez de pierre.

Air : *Nanon dormoit.*

Fort étonné,

Venant m'embraſſer d'aiſe,
Il m'a donné
De ſon nez par le né.
J'en ai ſaigné ;
Et puis, ne vous déplaiſe,
Ma joue a trouvé ça
Si froid, ſi froid, ſi froid, que j'en gele encore là.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Air : *Je reviendrai demain au ſoir.*

N'eſt-ce pas là votre manoir ?
[*Elle fait ſigne qu'oui.*]
Tantôt j'irai vous voir... *bis.*
Et je tollirai le méchief :
J'en jure par mon chief... *bis.*

SCENE VII.

ESPADAVANTAVELLADOS, un PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

Air : *Des pendus.*

AYEZ pitié de moi, ſeigneur !
Je ſuis un bon vieux procureur ;
Je jurois ſur ma conſcience,
Que j'avois ſuivi l'ordonnance
Dans une taxe de dépens,
Qui n'étoit par du goût des gens.

Air : *Chantez, petit Colin.*

Je tenois ſur mon cœur
Ma main droite étendue,
Au moment du malheur...

ESPADAVANTAVELLADOS.

Je vois, ô gentil procureur,
Votre déconvenue :
Tout en vous ſe remue,
Hors votre cœur mou,
Toujours comme un clou
Qui reſte caillou.

Air : *Gnia pas d'mal à çà.*

Il alloit grand'erre
De ce côté-là :
Preſque tout de pierre
Il étoit piéçà ;
Gnia pas r'mede à çà,
Gnia pas r'mede à çà



SCENE VIII.

ESPADAVANTAVELLADOS, une COQUETTE.

LA COQUETTE.

Air : *Eveillez-vous, belle endormie.*

POUR un grand procès qui m'afflige,

Je ſollicite avec ardeur :
Et dans le moment du prodige,
J'étois près de mon rapporteur.

ESPADAVANTAVELLADOS.

J'aviſe le cas. Achevez de me le déduire, belle infante!

LA COQUETTE.

Air : *De la ceinture.*

De la pétrification
Vous ſavez l'accident funeſte :
J'ai la mortification
Que le ſein de marbre m'en reſte.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Paillards, qui du lit de juſtice
Faites votre lit de délice,
Je ſais votre mauvaiſetié :
Si jamais je vous y rencontre,
N'attendez merci, ni pitié :
Vous aurez trouvé mal-encontre.

Air : *Tampone.*

Ne vous poiſe,
Belle Galoiſe,
Gardez cette gorge là a a a a;
Plus dure elle eſt, mieux duira a a a a!

LA COQUETTE.

Fin de l'air : *Un petit moment plus tard, ſi maman ne fût venue.*

Si de chair, & dès ce ſoir
Elle ne m'eſt rendue,
Ma cauſe a beau tout valoir,
Elle eſt... elle eſt perdue.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Air : *Bouchez, naïades, vos fontaines.*

Dieu me garde que par ma faute
Se faſſe injuſtice ſi haute !
A bien d'autres faits que ceux-là
La lance à la main je m'exerce :
Suffiſe un bout de ce doigt là.

[*Il touche la gorge du bout du doigt, & la coquette guérie, achevant l'air.*]

Malheur à ma partie adverſe !



SCENE

SCENE IX.

ESPADAVANTAVELLADOS, TERPSICORE.

TERPSICORE (a), *après avoir dansé un tambourin.*

Air : *Ah, ah, vous avez bon air !*

Mon pied ne touche pas terre ;
Ma taille est fine & légere ;
Ah, ah, n'ai-je pas bon air ?

ESPADAVANTAVELLADOS.

Bon air vous avez.

TERPSICORE.

Ah, ah, n'ai-je pas bon air ? (*trois fois.*)

ESPADAVANTAVELLADOS.

Bon air vous avez.

TERPSICORE.

Eh! qui aura l'air à la danse, si ce n'est moi? Ne sais-tu pas à qui tu parles, vieux fou?

ESPADAVANTAVELLADOS.

Non certes, damoiselle injurieuse ; & par Amadis, je ne me ramentue de vous avoir onc vue ; jaçois que j'aie bien couru les grands chemins.

(a) Ce rôle étoit joué par une Provençale, grande outre mesure, hardie jusqu'à l'effronterie, & parlant son jargon sur le théatre.

TERPSICORE.

Air : *Joconde.*

Tel celui qui d'ame & de rangs
Se reſſemble, s'aſſemble :
Muſes & chevaliers errans
Vont rarement enſemble.
Ni toi, ni moi nous n'avons lu
Dans les romans qu'on vante,
Qu'en même écurie on ait vu
Pégaſe & Roſſinante.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

C'eſt la muſe Terpſicore
Qui te chante ce propos.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Elle parle au matamore
Eſpadavantavellados.

TERPSICORE.

N'as-tu pas oui parler d'un gaillard de par le monde, qu'on y connoît ſous le nom de l'*éleve de Terpſicore* (*a*)? Je commençois d'en faire quelque choſe; & cet apprentif s'étoit déjà mis en tête de faire danſer le mont Parnaſſe, quand une de mes drôles de ſœurs s'eſt aviſée de me le débaucher.

(*a*) Titre du premier ouvrage de Boiſſi, où tous les meilleurs auteurs modernes étoient groſſiérement déprimés. Il venoit de donner une comédie, en cinq actes, en vers, dont le mauvais ſuccès les vengea bien.

Air : *Le fameux Diogene.*

Mais la ſupercherie
De la pauvre Thalie
Ne réuſſira pas :
En courant après elle ;
Mon petit infidele ;
Vient de faire un faux pas.

En bon françois, il vient de faire une comédie....... Quelle comédie ! J'y crois être encore.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Vous grelottez ? Qu'avez-vous ?

TERPSICORE.

Oh, oh, c'eſt que nous avons l'imagination vive, nous autres muſes. Je brûle quand je ſonge à l'incendie de Troyes ; & je gele quand je ſonge à cette comédie. Au fait, l'ouvrage intitulé l'*Impatient*, affiché au Parnaſſe ; voilà tout le monde en l'air ; on eſt curieux d'entendre chanter celui qui avoit voulu nous faire danſer. Nos habitans accourent : grande aſſemblée : vive impatience. La toile ſe leve : la piece commence, & la curioſité finit. Le froid ſaiſit l'auditoire au premier acte, au ſecond il s'enrhume, ſe morfond au troiſieme, au quatrieme il ſe glace, & ſe pétrifie au dernier. Il eſt, mot à mot, ce qu'on venoit d'être ici, pétrifié, ce qu'on appelle pétrifié.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Air : *Des fraiſes.*

Onc tel cas n'eſt avenu :
Quoi donc, tout un parterre,
Peuple tant gros que menu,
D'impatient, devenu
De pierre !

TERPSICORE.

De pierre,
De pierre.

Au point qu'Orphée, Amphion, & toute leur ſequelle lui donnent en vain les violons pour le ranimer. Les arbres & les rochers ſautent & danſent, ſans qu'il branle. Couriere du cabinet des muſes, comme la plus ingambe, je ſuis venue à toi ; j'arrive, & je te tiens : ſuis-moi : marchons.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Tout bellement ! que j'acheve ici la cure auparavant, & puis je ſuis à vous.

TERPSICORE.

Danſons, en attendant. A moi les Duprés (*a*) de l'isle !

(*a*) Dupré, le plus beau danſeur du tems.

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE (a).

Le monſtre n'en vouloit tantôt
Qu'à des beautés nouvelles ;
J'en dis du mirlirot.
Mais il eſt des amans fideles,
Dont mépris, ni rigueur
Ne rebutent le cœur :
Prenez-y garde, les belles,
Voilà,
Voilà le croqueur de pucelles.

Un bel-eſprit croit de plein ſaut
Vaincre les plus rebelles ;
J'en dis du mirlirot.
Un petit mignon de ruelles
Sera moins éloquent,
Mais plus entreprenant ;
Prenez-y garde, les belles, &c.

Un galant jeune & ſans défaut,
Attend la préférence ;
J'en dis du mirlirot.
Un vieux cochon de finance,
Par un plus court chemin,

(a) La muſique eſt de Rameau.

Vient la bourſe à la main ;
Prenez-y garde, les belles &c.

Le plumet, d'un premier aſſaut,
Croit tout battre en ruine ;
J'en dis du mirlirot.
L'abbé ſe gliſſe à la ſourdine,
Et le petit collet
Dit, je ſerai diſcret ;
Prenez-y garde, les belles, &c.



LE CLAPERMAN,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

EN PROSE ET EN VAUDEVILLES;

Précédé d'un prologue, & suivi d'un divertissement.

PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

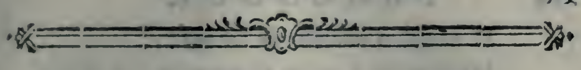
L'AMOUR.

APOLLON.

CALLIOPE.

TERPSICORE.

La ſcene eſt ſur le mont Parnaſſe.



PROLOGUE.



SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *représenté par un vieillard, ailé comme le tems, ayant une calotte à oreilles, & des cheveux blancs, avec un grosse bourse à la main, des sacs remplis d'argent pendus à sa ceinture, & une coignée sur l'épaule, au lieu de carquois.*

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.*

AVEC le tems tout change de nature,
L'enfant devient barbon ;
Pourroit-on croire, en voyant ma figure,
Que je suis Cupidon ?
N'ai-je pas bien & l'air & la maniere
Du dieu de Cythere,
Moi ?
Du dieu de Cythere ?

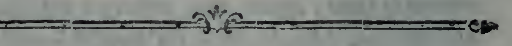
Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Jadis, avec délicatesse,
Je triomphois par la finesse
De l'esprit & du sentiment ;
Aujourd'hui qu'elle est dédaignée,

Et que l'on n'aime que l'argent,
Je triomphe à coups de coignée.

Air : *Les filles de Nanterre.*

Les écus ſont mes armes,
La bourſe eſt mon carquois ;
J'ai transféré mes charmes
A la rue Quincampois.



SCENE II.

L'AMOUR, CALLIOPE.

CALLIOPE.

QUELLE vilaine figure eſt-ce là ?

L'AMOUR.

Bonne femme, ſerois-je ici ſur le Parnaſſe ?

CALLIOPE.

Bonne femme ! Songez que vous parlez à l'ainée des neuf pucelles. Oui, vous êtes ſur mes terres, bon homme ; & qu'y venez-vous faire ?

L'AMOUR.

Bon homme ! Sachez que vous parlez à l'Amour.

CALLIOPE.

Vous, l'Amour ?

L'AMOUR.

Vous, Calliope ?

TOUS DEUX.

Vous vous moquez.

CALLIOPE.

L'amour eſt un bel enfant, qui a des ailes couleur de roſes, un carquois mignon, des fleches dorées, un bandeau galant; & te voilà fait comme un vieux bûcheron, craſſeux à faire enfuir les paſſans.

L'AMOUR.

Calliope étoit l'ainée des neuf pucelles, qui par conſéquent leur devoit l'exemple; & je la vois groſſe à pleine ceinture.

CALLIOPE.

Inſolent! Il y a groſſeſſes & groſſeſſes: celles de Cythere, & celles du Parnaſſe.

Je ſuis groſſe, il eſt vrai; mais des ames bien nées,
Nos groſſeſſes jamais ne furent condamnées.

L'AMOUR.

Oſeroit-on demander de quel prodige vous devez accoucher?

CALLIOPE.

Air: *Ami, ſans regretter Paris.*

D'un poëme tout des plus beaux,
Qui doit en valoir onze.

L'AMOUR.

Dites-nous le nom du héros?

CALLIOPE.

C'eſt le cheval de bronze.

L'AMOUR.

N'eſt-ce pas vous qui êtes accouchée déjà du héros de la Henriade?

CALLIOPE.

Vous me parlez d'une fauſſe couche: c'en ſera ici une vraie. On ne parlera plus du cavalier, on ne parlera que du cheval.

L'AMOUR.

Voici une figure bien autrement hétéroclite!

CALLIOPE.

Air: *Adieu voiſine.*

Je vous laiſſe avec Apollon.

L'AMOUR.

Adieu donc Calliope.

CALLIOPE.

Adieu le beau petit poupon.

L'AMOUR.

Adieu charmante gaupe.

CALLIOPE.

Adieu vieux fou, vilain barbon.

L'AMOUR.

Adieu ſalope.



SCENE III.

L'AMOUR, APOLLON.

APOLLON, *habillé comme M. Tout-à-bas l'est dans le* Joueur, *& jouant sur une flûte à l'oignon l'air du* Mirliton, *alors tout nouveau.*

Air : *Du Mirliton.*

CHANTEZ ma gloire immortelle,
Fille du grand Jupiter !
C'est de ma docte cervelle,
Qu'est sorti le nouvel air :
J'ai du mirliton, mirliton, mirlitaine, &c.

L'AMOUR.

Air : *Ah, ah, vous avez bon air.*

Ah, ah, la plaisante espece !
Le joli dieu du Permesse !

APOLLON.

Le beau dieu de la tendresse !
Bon air vous avez.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah, vous avez bon air ! Ah, vous avez bon air ! &c.

L'AMOUR.

Air : *Du poulailler de Pontoiſe.*

De vieux crins pour chevelure !
Eſt-ce là le blond Phœbus ?

APOLLON.

Et là le fils de Vénus ?
Il n'en a pas la ceinture.

L'AMOUR.

D'un cuiſtre, plus que d'un dieu ;
Je vous trouve l'encolure.

APOLLON.

Je vous trouve plus que peu ;
Celle d'un feſſe-Mathieu.

L'AMOUR.

Ami, diſons la vérité. Ne nous flattons point ; comme feroient de vieilles coquettes & de jeunes beaux-eſprits. Nous ne ſommes plus reconnoiſſables, le maudit tems détruit tout.

APOLLON.

Et cela, je le gagerois, comme nos vendeuſes de modes, pour y revenir. Cependant

Air précédent *du Mirliton.*

Il n'épargne dans ſa courſe ;
Ni mon mérite infini ;

Ni votre unique ressource,
La beauté des femmes, ni
Notre.....

[*Il acheve l'air sur la flûte à l'oignon.*]

L'AMOUR.

Nous ne finirons pas. Au fait. Je venois pour une consultation.

APOLLON.

De quoi s'agit-il? Voyons. De quoi puis-je être encore capable pour votre service?

Air: *Joconde.*

Qui vous amene de si loin?

L'AMOUR.

La santé de mon frere.
Le pauvre Hymen a grand besoin
De votre ministere.
Depuis long-tems il est perclus,
Et presque en léthargie:
Il ne montre enfin presque plus
Aucun signe de vie.

APOLLON, *à la Cantonade.*

Holà, ho! Qu'on m'apporte ma robe & mon bonnet. [*à l'Amour.*] Attendez: car je suis le

maître-Jacques du Parnasse ; & ceci s'adresse au dieu de la médecine. [*Il met sa robe & son bonnet.*] Eh bien, vous dites ?

L'AMOUR.

Que le harnois ne fait pas le cheval, ni l'habit le.....

APOLLON.

Non ; mais la robe fait le médecin. Or çà, vous dites donc que votre frere l'Hymen,

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Au dommage de la nature,
D'un mal étrange est attaqué.

L'AMOUR.

Oui vraiment : & si cela dure,
Tout l'univers est confisqué.

Air : *L'amour plaît malgré ses peines.*

C'est un désordre incroyable :
Les sages-femmes, sans moi,
Grace au sommeil qui l'accable,
N'auroient presque plus d'emploi.

APOLLON.

Cela tire à conséquence : il faut l'éveiller.

Air :

Air : *Je reviendrai demain au ſoir.*

Le Sommeil eſt un inſolent :
De cet impertinent *bis.*
Peut-être ai-je plus, entre nous,
A me plaindre que vous. *bis.*

L'AMOUR.

Et quel mal vous fait-il, & vous peut-il faire ?

APOLLON *mettant bas ſa robe.*

Attendez : voici qui regarde le dieu de la poéſie & de l'éloquence.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Quand pour la ſcene je compoſe,
Il aſſoupit le ſpectateur :
Quand je fais plaider une cauſe,
Il fait ronfler le ſénateur.

[*Sur le ton de déclamateur.*]

Ainſi de tous côtés,
Par ce perſécuteur ſans relâche inſultés,
Mes chef-d'œuvres cent fois n'ont pu ſe faire entendre,
Et j'ai perdu le fruit que j'en devois attendre.
Ah ! vengeons les lauriers des perfides pavots.....

L'AMOUR.

A vos vètemens, je m'apperçois du tort qu'il vous a fait. Mais vous vous vengerez, & de reſte, du Sommeil & des dormeurs, quand vous vou-

drez, en leur donnant de mauvais rêves. Songeons d'abord au pauvre Hymen.

APOLLON.

Laiſſez-moi faire. J'imagine un ſecret pour l'éveiller, qui vaudra bien le bruit des cloches. Je vais inſpirer à tous les officiers municipaux des villes dépeuplées, la penſée d'inſtituer des Clapermans. Chaque ville aura ſon Claperman.

L'AMOUR.

Son Claperman ! Quelle bête eſt-ce là ? Un Claperman !

APOLLON.

Un Claperman, ce ſera un homme payé pour tambouriner par les rues, ſur les deux ou trois heures du matin, & qui, par le bruit qu'il fera, chaſſera le Sommeil des lits conjugaux ....

L'AMOUR.

Des lits conjugaux ! C'eſt bien dit : c'eſt de là qu'il ne bouge plus.

APOLLON.

Ce ſera à vous à prendre alors ſa place, & à faire le reſte.

Air : *Du camp de Porcher-Fontaine.*

Dans chaque ville un Claperman,
Avant l'étoile pouſſiniere,

Fera dans la rue un cancan
A si bien réveiller ton frere ;
Patapatapan, patapan, patapan, panpan !
Qu'il dansera ; vantons-nous-en.

Holà, Terpsicore ! Toi qui fais de si belles éleves (*a*), allons quelques petites gambades devant ce moderne Cupidon, pour le ragaillardir.

(*a*) *L'Eleve de Terpsicore*, brochure satyrique du sieur Boissy, qui se vendoit alors sous le manteau.



PERSONNAGES.

M. GAUTIER, } *l'homme & la femme.*
Mad. GAUTIER, }

M. GARGUILLE, } *idem.*
Mad. GARGUILLE, }

ARLEQUIN, *valet de M. Garguille.*

SCARAMOUCHE, *amant d'Olivette.*

MEZZETIN, *bourgeois.*

OLIVETTE, *servante de M. & mad. Garguille.*

PERRETTE, *femme d'Arlequin.*

TROUPE DE VILLAGEOIS *dansans.*

TROUPE DE VILLAGEOISES *conduites par mademoiselle Sallé.*

Trois BOURGEOIS.

DANSEURS.

DANSEUSES.

La scene est dans une ville de Hollande.



LE CLAPERMAN.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. GARGUILLE, Mad. GARGUILLE.

Mad. Garguille, *d'un ton févere.*

Monsieur Garguille, je n'aime point que vous parliez comme cela devant cette fervante. C'eft une jeune éveillée ; cela ne penfe qu'à rire. Il n'y faut pas donner lieu. Il faut mefurer fes paroles plus que vous ne faites.

M. Garguille.

Madame Garguille ....

Mad. Garguille.

Mon Dieu, les vilains noms que les hommes fouvent font porter à leurs femmes! Madame Garguille!

Air : *Le fameux Diogene.*

Et oui, monſieur Garguille,
Cette petite fille
Se gâtera chez nous.
Parlez en ſa préſence
Avec plus de décence ;
J'en rougiſſois pour vous.

M. GARGUILLE.

Air : *Ton himeur eſt, Catérene.*

Quoi ! pour avoir voulu d'elle
Savoir ſi notre ſerin
Etoit ou mâle ou femelle,
Vous me faites tout ce train !
Bientôt ſi le ciel m'envoie
Enfans de votre façon,
Vous ne voudrez pas qu'on voie
Si c'eſt fillette ou garçon.

Mad. GARGUILLE.

Courage. Voilà toujours de leurs ſots propos. Mon Dieu, que les hommes libertins ſont ſots !

M. GARGUILLE.

Mon Dieu, que les prudes ont l'imagination libertine, & ſont ridiculement précieuſes !

Mad. GARGUILLE.

Je ne dirois rien, ſi vous n'aviez que de mauvais propos devant elle ; mais vous prenez, & elle vous laiſſe prendre de petites libertés qui ne me plaiſent point.

M. GARGUILLE.

Mon Dieu, ma femme, que vous êtes fâcheuſe avec vos ſottes délicateſſes! Eh, divertiſſez-vous; riez, & laiſſez rire les autres.

Mad. GARGUILLE.

Que je me divertiſſe! Oh! j'aime mes devoirs, & non mes plaiſirs. Imitez-moi. Ne voudriez-vous pas que je reſſemblaſſe à nôtre voiſine madame Gautier?

Air: *Voici les dragons qui viennent.*

Et que j'euſſe la folie
De courir par-tout?
D'aller, comme une étourdie,
Au bal, à la comédie?
Et que ſais-je où?
Et que ſais-je où?

M. GARGUILLE.

Pourquoi non? Vous feriez mieux que de gronder, & que de médire. Ne parlez pas mal de madame Gautier; elle eſt gaie, & n'en eſt pas pour cela moins honnête femme. J'en connois de très-ſérieuſes qui . . . . .

Mad. GARGUILLE.

Briſons là, de grace. Revenons à Olivette; je veux la marier.

M. GARGUILLE.

Je ne demande pas mieux.

Mad. GARGUILLE.

J'ai de bonnes raiſons pour cela.

M. GARGUILLE.

Et moi auſſi.

Mad. GARGUILLE.

C'eſt ma filleule, une fois ; elle a ſeize ans ; il eſt de mon devoir de veiller à ſa conduite & à ſon établiſſement.

Air : *Vous m'entendez bien.*

La jeuneſſe fait tant d'écarts !
Et ſouvent des moindres retards
Le danger eſt extrême.

M. GARGUILLE.

Fort bien.

Mad. GARGUILLE, *d'un ton myſtérieux.*

Peut être que vous-même . . . .
Vous m'entendez bien.

M. GARGUILLE.

Parfaitement bien. Je ſuis de votre ſentiment. Je la deſtine à Scaramouche qui en eſt amoureux.

Mad. GARGUILLE.

Bon, bon, amoureux ; il eſt bien ici queſtion de cela! Je ne veux point de votre Scaramouche ; ce n'eſt qu'un débauché qui ne feroit point ſon fait. Je lui donne Arlequin, le fils de notre rentier. C'eſt un bon garçon, ſimple, mais rangé : une

femme ne peut manquer d'être heureuse avec cela. Je l'ai mandé. Il doit être ici aujourd'hui; & demain ce sera une affaire faite. Cependant, comme il n'est pas trop à son aise, & que vous avez quelque crédit en cette ville, vous feriez bien de lui procurer un petit emploi lucratif. J'ai songé, par exemple, à celui de Claperman.

M. GARGUILLE.

Oui-dà, de tout mon cœur. L'emploi est à ma disposition : je le lui donne.

SCENE II.

M. & Mad. GARGUILLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SERVITEUR, monsieur Garguille.

M. GARGUILLE.

Bonjour, mon ami.

ARLEQUIN.

Et vous de même, madame Garguille.

Mad. GARGUILLE.

Vas te promener, avec ta madame Garguille. Ne saurois-tu dire, monsieur & madame, tout court?

ARLEQUIN.

Madame & monsieur tout court, votre valet.

Mad. GARGUILLE.

Tu ne ſais pas pourquoi je t'ai mandé ?

ARLEQUIN.

Oh que ſi-fait ! C'étoit afin que je vinſſe.

M. GARGUILLE.

Nous te voulons marier. Veux-tu prendre femme ?

ARLEQUIN.

Oh, donnez ! Des femmes & du vin j'en prends tant qu'on veut ; mais ſur-tout des femmes.

Air : *Des fraiſes.*

Je me ſens, grace au deſtin,
D'une humeur épouſante :
J'en prendrois de toute main,
M'en donnât-on dès demain
Vingt, trente,
Quarante,
Cinquante.

Mad. GARGUILLE *crie.*

Olivette ! Olivette !

M. GARGUILLE.

On ne t'en donnera qu'une ; mais ſois ſûr d'avoir ta ſuffiſance.

Mad. GARGUILLE *crie plus fort.*

Olivette ! Olivette !

SCENE III.

M. & Mad. GARGUILLE, OLIVETTE, ARLEQUIN.

OLIVETTE.

QUE vous plaît-il, madame?

Mad. GARGUILLE.

On a bien de la peine à vous avoir, m'amie.

OLIVETTE, *faiſant la niaiſe.*

Ma foi, c'eſt que vous ne m'appellez jamais que pour me gronder; & on ne ſe preſſe pas pour cela.

M. GARGUILLE, *lui paſſant la main ſous le menton.*

La petite friponne! elle a plus d'eſprit qu'elle n'eſt groſſe.

Mad. GARGUILLE, *à ſon mari.*

Treve de badineries! [*à Olivette.*] Je vous appelle pour vous dire que je vais vous marier.

OLIVETTE, *lui ſautant au cou.*

Ah, ma bonne maraine, ſi j'avois deviné cela, je me ſerois rompu le cou à la deſçente des degrés!

Mad. GARGUILLE, *à ſon mari qui éclate de rire.*

Riez, riez ; voilà bien de quoi : au lieu.... [*à Olivette.*]

Air *connu.*

Comment donc, petite effrontée ?
Doit-on répondre à cela ſi gaîment ?
Quand on vint m'en dire autant,
On me vit toute épouvantée ;
Quand on vint m'en dire autant,
Je m'évanouis à l'inſtant.
Comment donc petite effrontée ?
Doit-on répondre à cela ſi gaîment ?

OLIVETTE.

Oh, madame, nous autres pauvres filles de village, il ne nous appartient pas de nous évanouir comme cela, pour un oui, ou pour un non ; & nous ne donnerions pas, pour ce privilege là, la commodité qu'on nous laiſſe, d'y aller tout ſimplement.

M. GARGUILLE, *la baiſant.*

Vas, tu vaux de l'or ; tu dis des merveilles.

Mad. GARGUILLE.

Ah, oui ! vous faites, & elle dit là de belles choſes ! Or ça, belle jaſeuſe, regardez-moi ce garçon là ; voilà celui à qui je vous deſtine. Vous faites la mine, je crois ? Cela vous iroit bien.

ARLEQUIN.

Je ne ſais pas comme elle me trouve ; mais pour moi, je la trouve bien jolie.

OLIVETTE.

Je n'y regarde pas de ſi près ; pourvu qu'il épouſe, il eſt le bien venu.

Air : *Lon lan la deriri.*

Qu'un mari ſoit bien ou mal fait,
Que m'importe, pourvu qu'il ait,
Lon lan la derirette,
Pourvu qu'il ait un bon eſprit,
Lon lan la deriri ?

Mad. GARGUILLE.

C'eſt là penſer en fille raiſonnable.

Air : *Allons à la guinguette, allons.*

Puiſque tous deux
Vous avez ſu vous plaire ;
Ce ſoir je veux
Aller chez le notaire,
Et nous contracterons.

ARLEQUIN & OLIVETTE.

Allons, allons, allons chez le notaire, allons.

M. GARGUILLE, *à ſa femme.*

Air : *Des trembleurs.*

Mais du moins ſoyez exacte
A faire inſérer dans l'acte,
De cet hymen qu'on contracte,
Les qualités de l'amant ;

En faveur de la filleule,
Et pour cette raiſon ſeule,
Outre qu'il eſt fort en gueule,
Je l'établis Claperman.

[*à Arlequin, ſur le ton du dernier vers.*]

Oui, Cla, claperman, man, man.

ARLEQUIN.

Je ſuis Cla cla cla cla per man man man! Et qu'eſt-ce que je ferai, quand je ſerai cela?

M. GARGUILLE.

Un des hommes des plus utiles de la république. Tel naîtra dans le cours de ton exercice, & ſera peut-être la gloire & l'ornement de ſon ſiecle, qui te devra la naiſſance.

ARLEQUIN.

Diantre! ce ne ſont pas là des vétilles. Voyons, qu'aurai-je à faire pour en venir là?

M. GARGUILLE.

Peu de choſe. Il te faut d'abord avoir un bon tambour, en battre de toutes tes forces par les rues, ſur les deux ou trois heures du matin, & chanter enſuite à tue-tète cette chanſon-ci:

Air: *Des ramoneurs.*

Maris, que l'on ſe réveille!
Voici l'aurore vermeille;
De la part des magiſtrats,
Ramonez ci, ramonez là, la la la,
Les cheminées du haut en bas.

Mad. GARGUILLE.

Allons, Olivette, marchez; n'écoutons pas ces ſottiſes là. [*Elle ſort.*]

OLIVETTE.

Des ſottiſes! Où ſont-elles donc? Je n'en vois point là. Un Claperman, ſelon moi, vaut mieux qu'un crieur d'eau-de-vie; ce que j'y trouverois à dire, monſieur, c'eſt que la femme du Claperman ſera, me ſemble, la ſeule qui pourroit n'y pas trouver ſon compte.

M. GARGUILLE.

Tais-toi, innocente. Tu entends bien peu tes intérêts. Demande aux femmes des cavaliers du guet.

Mad. GARGUILLE, *derrière le théâtre.*

Olivette! Olivette! Vous ne viendrez pas?

OLIVETTE, *tendant la main à Arlequin.*

A revoir, mon cher Claperman.

SCENE IV.

M. GARGUILLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Eh puis, dites que j'ai tort d'être homme à prendre

Fin de l'air.

Des femmes de toute main,

M'en donnât-on dès demain,
Vingt, trente,
Quarante,
Cinquante.

Comme ces drôleſſes là raiſonnent bien! dites. Eſt-il rien en effet de plus dangereux qu'une cheminée mal ramonée? Le feu s'y met; & puis après, c'eſt le diable pour l'éteindre. Mais, dites-moi donc, je ne ferai donc cette charge là qu'une fois ou deux par an, n'eſt-ce pas?

M. GARGUILLE.

Toutes les nuits, mon ami: tu es payé pour cela.

ARLEQUIN.

A quoi bon? Les cheminées ramonées une fois ou deux par an, je crois que c'eſt aſſez.

M. GARGUILLE.

Fais ton devoir, ou ne t'en mêle pas; tu auras de bons appointemens, ſans compter le tour du bâton. Achete ſeulement un bon tambour, & retiens bien la chanſon. Dès cette nuit il faut que tu entres en exercice. Adieu; je vais chez le compere Gautier. [*à part.*] Je ſuis ravi que d'elle-même ma femme ait fait choix de ce butor là pour Olivette, & ravi de lui donner un emploi qui lui faſſe courir les rues la nuit.

SCENE

SCÈNE V.

ARLEQUIN, Mad. GARGUILLE.

ARLEQUIN.

De bons appointemens, & le tour du bâton! Cela est bon à prendre. Il y a quinze jours que je suis marié à Perrette; on me marie à Olivette: femme à la ville, femme à la campagne; prenons encore: tout cela va le mieux du monde. Ah, vous voilà, madame Garguille! Grand-merci, aussi-bien qu'à M. Garguille. Il m'a donné une bonne charge; & vous, une jolie fille.

Mad. GARGUILLE, *après avoir visité par-tout, pour n'être point ouie.*

Ce n'est pas tout, mon ami; tiens voilà pour t'avoir un bon tambour; & cette nuit, tu trouveras une bouteille de vin, qui t'attendra à notre porte.

Air: *Du camp de Porcher-Fontaine.*

Mon époux est un négligent.
Quand tu feras ta promenade,
A notre porte exactement
Tous les matins donne l'aubade.
Patapatapapan, patapan, pan, pan,
Réveille-le, tambour battant.

Le voici ; je ne veux pas qu'il nous entende : ſuis-moi ; je te dirai le reſte.

SCENE VI.

M. GAUTIER, M. GARGUILLE.

M. GARGUILLE.

JE vous cherchois, mon cher voiſin. Quand je vous ai rencontré, vous m'avez paru tout penſif. Quoi ! qu'avez-vous dans l'eſprit? Vous n'avez fait que vous lamenter tant que nous avons été enſemble, juſqu'au moment où nous ſommes arrivés chez moi. Qu'eſt-ce qui cauſe votre mélancolie ?

M. GAUTIER.

Ah, monſieur Garguille, vous êtes né galant homme & compatiſſant. Je vous dis ce que je ne dirois à perſonne : je me ſuis marié pour avoir une femme. Je ſuis marié, & je n'en ai point. Elle ſort dès qu'elle eſt levée & coëffée, & ne rentre préciſément que pour ſe coucher.

M. GARGUILLE.

Les mœurs du tems, mon pauvre monſieur Gautier, les mœurs du tems !

M. GAUTIER.

Il y a quinze jours que je ne l'ai vue qu'aux flambeaux.

M. GARGUILLE.

Les femmes sont mieux là dans leur jour qu'en plein midi.

M. GAUTIER.

Et tous les jours la même chanson. Je vais dîner chez la commere une telle : je souperai chez le compere celui-ci. Et je m'attends que bientôt elle me viendra dire : je couche chez le compere celui-là. Enfin, elle me fuit, elle me hait visiblement. Ne suis-je pas le plus malheureux des maris ?

M. GARGUILLE.

Non ; jusqu'à mon veuvage, ou celui de ma femme, je vous disputerai ce titre là.

M. GAUTIER.

Vous n'y pensez pas, M. Garguille. Votre femme ne sauroit vous quitter.

M. GARGUILLE.

Et vous n'appellez cela rien ? C'est en quoi je suis bien autrement malheureux que vous ; car cela lui donne contre moi l'humeur que je vous vois contre votre femme ; & vous m'avouerez que cela rend la vie bien dure.

M. GAUTIER.

La vie bien dure ! La vie bien dure ! La voilà bien à plaindre ! Il est vrai que je peste contre elle en son absence, & que je l'attends toujours dans

une ferme résolution de la bien quereller, & même quelquefois de la battre. Paroît-elle: ce n'est plus moi. Et qui tiendroit contre une jeune folle, qui rentre en dansant, en riant, en vous sautant au cou? Tenez, vous me voyez en ce moment dans une colere de diable, & la voici: je gagerois presque que dans un moment je n'y serai plus.



SCENE VII.

M. & mad. GAUTIER, M. GARGUILLE.

Mad. GAUTIER, *sans voir son mari.*

Air: *Chantez, petit Colin, &c.*

Que j'envirois le sort
De madame Garguille!
Le jour son mari sort,
La nuit jamais il ne s'endort.
Le mien, comme un vrai gille,
Dîne, soupe en famille:
Jamais il ne rit,
Et passe la nuit
A ronfler au lit.

[*Appercevant son mari, & courant l'embrasser.*]

Ah, vous voilà! Je parlois toute seule de vous; car je ne songe qu'à vous.

M. GAUTIER.

Vous ſongiez encore à monſieur Garguille.

M. GARGUILLE.

Oui, madame : je vous en remercie, & ſuis fort content de mon portrait.

M. GAUTIER.

Pour moi, vous ne me peigniez pas en beau. D'où venez-vous à l'heure qu'il eſt ? Dîne-t-on juſqu'à huit heures du ſoir ?

Mad. GAUTIER.

Je viens, mon petit cœur, d'un endroit où j'ai fait proviſion de belle humeur, pour juſqu'à ce que j'y retourne.

Air : *Flon flon, larira dondaine.*

Quinze ou vingt fois à table
J'ai changé de couvert ;
Bons vins, chere admirable,
Puis après le deſſert ;
Flon flon, larira dondaine ; flon flon, larira dondon.

M. GARGUILLE *éclatant de rire, répete.*

Flon flon, larira dondaine ; flon flon, larira dondon.

M. GAUTIER *furieux, à ſa femme.*

Qu'appellez-vous, flon flon ? M'oſez-vous dire à mon nez....

Mad. GAUTIER *gaîment.*

Air : *Cotillon de Thalie.*

Oui, monſieur ; que les violons
Nous ont fait danſer de toutes façons.
Il falloit voir comme avec grace,
Nous nous trémouſſions,
Quand nous danſions
Les rigaudons !
Et puis après les rigaudons,
On a fait danſer tous les cotillons.

M. GARGUILLE, *cabriolant.*

Ah ! il me ſemble y être.

Mad. GAUTIER.

Allez, allez, on m'en peut croire. Je m'en ſuis donné, pour ma part, au cœur joie.

M. GAUTIER.

Et vous croyez que je ſerai toujours d'humeur....

Mad. GAUTIER.

Si vous ſaviez combien je l'ai vantée, votre humeur ; car je me fais une gloire de publier que vous l'avez très-belle. Je ſuis ſûre, au bien que je dis de vous, que, ſans vous en douter, vous êtes adoré des femmes.

Air : *Lampons, lampons.*

Je dis que mon cher époux
A bien l'eſprit le plus doux ...

Qui ſoit de Paris à Rome ;
Et que vous êtes un homme
[*Lui paſſant la main ſous le menton.*]
Tant bon, tant bon,
Qu'on ne voit rien de ſi bon.

M. GAUTIER, *en colere.*

Tant bon, tant bon ! Je le ſais bien : je ne l'ai que trop été ; mais je me laſſe de l'être, entendez-vous ? Et je prétends bien déſormais veiller ſur votre conduite.

Mad. GAUTIER.

Air : *Dormez, Roulette.*

Dormez tranquille.
Vous ne ferez par vos ſoins,
Que vous échauffer la bile,
Sans qu'il en ſoit plus ni moins.

Mais non, à propos ; vous ne dormirez pas ſi tranquille qu'on diroit bien. Voilà M. le magiſtrat qui peut vous apprendre la création d'un Claperman, dont ſa fonction ſera d'éveiller meſſieurs les hommes endormis.

M. GARGUILLE.

Êtes-vous donc à le ſavoir ?

Air : *La bonne aventure, ô gué.*

Ici tout nouvellement
La magiſtrature,
Pour nous éveiller gaiment ;

Etablit un Claperman.

Mad. GAUTIER.

La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Air : *Allons gai, toujours gai, &c.*

Je ne fais point la fotte.
Dès que je l'entendrai,
Près de vous, côte-à-côte,
Tout bas je chanterai :

M. GARGUILLE & Mad. GAUTIER *enfemble.*

Allons gai, toujours gai, d'un air gai, talalaleri, &c.

Mad. GAUTIER.

Air : *Elle fe prit à dire.*

Et vous aurez beau dire :
Non, non, je ne veux pas rire!
Point de quartier.

Air : *Talaleri, Talaleri.*

Vous me trouverez fi plaifante,
Qu'euffiez-vous l'ame, en pareil cas,
Mille fois plus récalcitrante
A l'ordre de nos magiftrats,
Je vous forcerai bien à rire.

[*Elle prend Gautier & Garguille par les mains, & danfe avec eux.*]

Talaleri, talaleri, talalerire.

M. GAUTIER *ne pouvant fe tenir de rire.*

Eh bien, ne vous le difois-je pas? Y a-t-il

moyen de se fâcher contre cela? Je ris, & pourtant j'enrage. [*Il sort.*]

Mad. GAUTIER *courant après, toujours dansant.*

Air : *Ne levez pas tant votre cotillon.*

Mon ami, mon petit mari....

SCENE VIII.

Mad. GAUTIER, M. GARGUILLE.

Mad. GAUTIER, *continuant l'air.*

DIVERTISSONS-NOUS, le voilà parti.

Qu'en pensez-vous, notre cher voisin? Suis-je sur le bon ton? Il faudra bien que cette nuit encore il avale une petite pillule; car j'aimerois mieux je ne sais quoi faire, que de n'être pas du bal que donne madame Chapron.

M. GARGUILLE.

Un bal, cette nuit, chez la bonne Chapron? Oh, parbleu, vous m'y verrez! Je m'habillerai en femme.

Mad. GAUTIER.

Et moi, en joli cavalier.

M. GARGUILLE.

Et de ce pas je vais m'y préparer.

Mad. GAUTIER.

J'y serai avant vous.

SCENE IX.

ARLEQUIN *avec ſon tambour*, TROUPE DE FEMMES *qui lui donnent de l'argent;* madame GAUTIER.

ARLEQUIN, *à ſa droite.*

EH oui, madame! [*à ſa gauche.*] Oui, madame [*à droite & à gauche & aux environs.*] Oui, vous dis-je, mes dames, ne vous inquiétez pas : vous ſerez tambourinées, que rien n'y manquera, ou il n'y aura pas de ma faute.

TROUPE DE FEMMES, *ſe mettant en cercle autour de lui, chantent en danſant.*

Air : *Toque mon tambourin toque.*

De ta chanſonnette
Reſſouviens-toi bien ;
Et que ta baguette,
Sans ménager rien,

Chorus.

Toque ton tambourin toque, toque ton tambourinet,

UNE VOIX.

Rends-nous bon ſervice,
Gentil Claperman ;
Fais bien ton office,
Patapatapan.

Chorus.

Toque ton tambourin toque, toque ton tambourinet

UNE VOIX.

Point de préférence ;
Sois juſte entre-nous :
Point de complaiſance
Pour les vieux époux.

Chorus.

Toque ton tambourin toque, toque ton tambourinet.

UNE VOIX.

Sois infatigable ;
Fais bien du fracas.
Tambourine en diable :
Frappe à tour de bras.

Chorus.

Creve ton tambourin, creve, creve ton tambourinet.

SCENE X.

ARLEQUIN, madame GAUTIER.

ARLEQUIN.

PAR la ventre-bille, voilà des femmes qui ont bien ſoin de leurs cheminées !

Mad. GAUTIER.

Ecoute, mon ami....

ARLEQUIN.

Encore ! Eh, mon dieu, madame Gautier, ne

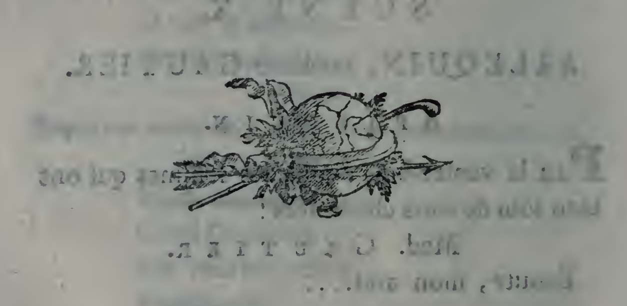
vous embarraſſez pas ; je vois d'ici votre porte. J'y ferai plus de bruit qu'à toute autre : vous verrez.

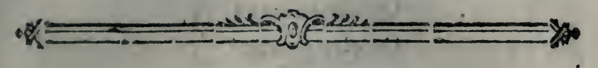
Mad GAUTIER.

Eh, tout au contraire ! Garde-t-en bien, malheureux. Je veux m'échapper cette nuit, dès que mon mari ſera endormi. Ne viens pas l'éveiller. Tiens ; les autres t'ont donné pour faire bien du bruit : voilà le double pour n'en point faire.

ARLEQUIN.

Que cela ſoit dit. Tenez-vous en repos ; je m'y tiendrai. [*ſeul.*] Voici un bon métier. On me paie pour agir, on me donne le double pour ne rien faire : il n'y a qu'à gagner. [*Il ſort en chantant ſa chanſon d'ordonnance.*





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SCARAMOUCHE, *à la porte de M. Garguille.*

Air : *Comment faire.*

On dit qu'Olivette aujourd'hui
Se marie à je ne ſais qui ;
Je n'ai donc plus rien à prétendre!
Tous mes ſoins feroient ſuperflus :
C'eſt choſe faite ; & je n'ai plus
Qu'à me pendre.

Air : *Mordienne de vous.*

Eh bien, pendons-nous!
Qu'à cela ne tienne!
Ça, je m'y réſous.
Mais pourtant, mordienne,
Mordienne de vous,
Double & triple chienne!
Mordienne de vous....
Ça, ça, vengeons-nous.

Air : *Belle brune, belle brune.*

Qu'elle enrage!
Qu'elle enrage!
Voyant un ſi beau pendu,
Qu'elle diſe : c'eſt dommage.

Qu'elle enrage !
Qu'elle enrage !

Air : *Les foires de Champagne.*

Là - haut, au grand clou que voilà,
Moyennant une chaiſe,
Attachons cette corde là ;
Et puis, tout à ſon aiſe,
De là-haut, mon deſſus ſaura
Ce que mon deſſous peſe.

[*Il va prendre un banc & monte deſſus.*]

Air : *Jean, faut-il tout vous dire?*

Mais quoi, perdre le goût du pain,
Ne plus jamais boire de vin,
Plier ſi-tôt bagage !
Allons un peu plus bride en main ;
Ne pourrions-nous, juſqu'à demain,
Remettre le voyage ?

[*Il deſcend & rêve.*]

Air : *Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.*

Non, non,
Point de quartier ! point de pardon !
Vengeons-nous de la volage !
Non, non,
Point de quartier ! point de pardon !
C'eſt faire auſſi trop de façon.

[*En fureur.*]

Air *de Lanturelu.*

Le courroux m'embraſe;
J'y ſuis réſolu!
Abrégeons la phraſe;
J'aurois déjà dû,
Depuis que je jaſe,
Quatre fois m'être pendu.

[*Il ſe rapproche de la porte, auprès de laquelle trouvant une bouteille, il chante d'un ton modéré :*]

Lanturelu! lanturelu! lanturelu!

[*Il y goûte.*]

Oh, voici qui change bien la theſe! Qui diable a mis là cette bouteille?

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Entre le vin & la potence,
Le ciel ici m'offre le choix.
Encore au vin, pour cette fois,
Donnons la préférence.

J'entends du bruit. C'eſt peut-être celui à qui appartient la bouteille, qui vient la prendre.

[*Il chante en fuyant.*]

Les oiſeaux ſont dénichés.
Talari, talari, talari la la. Talari, talari la la.

SCENE II.

PERRETTE, COLETTE, TROUPE DE VILLAGEOIS ET DE VILLAGEOISES, *venant de grand matin au marché.*

PREMIER VILLAGEOIS.

MA foi, j'avons en nous levant pris la lune pour le ſoleil. Je crois, au noir qu'il fait, qu'il n'eſt qu'à peine minuit, & que ce n'eſt pas encore aujourd'hui demain.

SECOND VILLAGEOIS.

Si-fait; car j'entends ſonner trois heures. Mais il faut dire vrai; je nous ſons trop preſſés : car ce n'eſt pas de trois heures d'ici qu'on déſarmera les boutiques.

PREMIER VILLAGEOIS.

Dites donc, compere; devant que je fuſſions mariés, je n'étions pas ſi matineux que ça.

TROISIEME VILLAGEOIS.

Oh, dame! c'eſt que, voyez-vous, devant que je fuſſions embâtés de nos femmes, j'étions de jeunes éveillés que rian n'empêchoit de dormir que des filles, qui dormiont auſſi bian loin de leux côté.

PREMIER

PREMIER VILLAGEOIS.

Morgué, que t'as bien raiſon ! & que tu parles bien ! Jarniguoi, le bon tems que c'étoit ! Je n'en ſommes pas ſi loin encore, qui ne nous en reſſouvienne, & que je n'y voudriſſions bien r'être.

PERRETTE.

Comme ces vilains hommes habillent leurs femmes ! & pis je les écoutons, quand ils nous en content ! Semble-t-il pas que je les embarraſſions bien, & qu'ils nous font bien endèver, quand ils font les indifférens ? Ne vlà-t-i pas un rare oiſiau qu'un homme ! Comme ſi, dans tous les tems, je n'en avions pas à choiſir plus que nous ne voulons. Il n'y a que quinze jours que j'en ai un ; je n'en dis rian : mais, foi d'honnête femme, il n'eſt pas couché que je voudrois qu'il fût levé.

PREMIER VILLAGEOIS.

Taiſez-vous donc, madame Perrette, vous penſez mieux que vous ne dites. Vous n'êtes pas de ſi matin aveuc nous pour des prunes. Ne voyons-je pas que vous ne venez que pour à cauſe de votre biau colifichet d'Arlequin, qui s'en allit hier, & qui fait déjà l'école buiſſonniere ?

SECOND VILLAGEOIS.

Çà, ça, courons les rues, toujours chantant, attendant que le jour vienne.

TROISIEME VILLAGEOIS.

C'eſt bian dit : & pour égayer madame Perrette, quemançons par danſer ici un petit branle.

[*Ils ſe prennent tous par les mains, & ſe mettent en rond.*]

UN HOMME.

Air : *Vivons pour ces fillettes, vivons.*

Près de nos femmes je dormons.

[*Les hommes font chorus.*]

Près de nos femmes je dormons.

[*Voix ſeule.*]

Pis, du grand matin je ſautons
A bas de nos couchettes.
Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour les fillettes.

[*Chorus.*]

Vivons, &c.

[*Excepté que les femmes diſent :*]

Vivez pour les fillettes,
Vivez,
Vivez pour les fillettes.

UNE FEMME.

Par ma fi, je nous en gauſſons ; *bis.*
Gnia-t-il pas tant de bons garçons
Qui nous content fleurettes ?

[*Chorus des femmes.*]
Je fons comme vous faites,
Je fons,
Je fons comme vous faites.

UN HOMME.

Tant mieux, morgué; penfez-vous donc *bis.*
Que ça nous lanterne? Oh, que non!
Je ne fommes fi bêtes.
[*Chorus des hommes.*]
J'aimons befogne faite,
J'aimons,
J'aimons befogne faite.
[*Chorus des femmes.*]
Nous, j'aimons à la faire,
J'aimons,
Nous j'aimons à la faire,

UNE FEMME.

Lé monfieux vous font la leçon, *bis.*
Leux femme'ont biau faire, ils n'avont
Jamais martel en tête.
[*Chorus.*]
Vivons à la franquette,
Vivons,
Vivons à la franquette.

UN HOMME.

Thomas fait l'amour chez Lucas;
Lucas fait l'amour chez Thomas;

Blaiſe aime la ſemme à Colas;
Colas, la femme à Blaiſe.
[*Chorus, en s'en allant.*]
Vivons tout à notre aiſe,
Vivons,
Vivons tout à notre aiſe.

[*Tous s'en vont, excepté Perrette & Colette.*]



SCENE III.

PERRETTE, COLETTE.

COLETTTE.

ALLONS donc, Perrette; remets ton clayon ſur ta tête, & marche avec les autres.

PERRETTE.

Laiſſe-moi de repos, Colette; je n'ai pas envie de rire comme zeux; j'en fais les frimes: mais, tiens, j'ai des ſouleurs de queuque ſtartagême. Ar'equin vint hier à la ville; il n'eût tenu qu'à lui de ſe retrouver à la maiſon. Il pourroit y avoir là queuque andouille ſous roche.

COLETTE.

Quoi, pour une nuit ſur la quinzaine, te voilà en l'air? Mais tu me dégoûterois du mariage; ſi l'on y prenoit tant de goût, le plaiſir y ſeroit une galere.

PERRETTE.

Ce n'eſt pas tant le plaiſir que tu t'imagines, qui me chiffonne, que la peur qu'il n'aille en imaginer ailleurs; car, entre nous, il eſt ſi bête qu'il n'y a ſottiſe qu'il ne s'imagine: & cette nuit j'ai fait un rêve qui me tarabuſte, & qu'il faut que je te conte. Tu me diras ce que tu en penſes.

COLETTE.

Vas te promener avec tes rêves, & ceux qui en penſent quelque choſe; ma penſée là-deſſus, c'eſt que de part & d'autre ce ne ſont que des rêves.

PERRETTE.

Oh, il y a rêve & rêve. Ecoute le mien, & te mets à ma place; tu verras ſi ça ne te tracaſſeroit pas comme moi.

COLETTE.

Ecoutons donc ce rêve, & voyons.

PERRETTE.

Tu verras de la façon que ſont faits les hommes du jour d'aujourd'hui, que je pourrois bien tout en rêvant, avoir rêvé vrai. Il me ſembloit donc comme ça, que je tenois un oiſiau, genti comme tout. Son plumage étoit de toutes les couleurs; des pattes blanches, une aile cramoiſie, l'autre bleue; la queue varte, le corps rouge, le bec jaune: le perroquet de madame, au prix, n'étoit

rien. Et moi de le baiſer, de le careſſer : lui de me becqueter mignonement. Tout çà, un tems, pour mon compte alloit comme il faut; quand ne vla-ti pas que je ne ſais comment, l'oiſiau s'en va tout en loques; pattes blanches, aile bleue, queue varte, corps rouge, rien ne m'eſt reſté que le bec jaune. Acoute donc : vlà un rêve qui n'eſt pas ſans queuque ſignifiance. Cet oiſiau là m'a bian de l'air d'Arlequin. Et le bec jaune qui m'eſt demeuré, qu'en penſes-tu ? Que ça veut-il dire?

COLETTE.

Mais ça ne veux rien dire; ſinon que tu dormois, & que tu rèvois.

PERRETTE.

Il a été du tems domeſtique dans le châtiau. Les valets, vois-tu, fréquentont leux maîtres; ça les gâte bien.

COLETTE.

Eh bien, s'il fait comme lé meſſieux, te voilà bien embarraſſée; fais comme les madames : à bon chat bon rat.

PERRETTE.

Diantre! les hommes ne voulont pas que ce ſoit de même. Et.... mais j'entends du bruit; ſauvons-nous, & regagnons notre compagnie.

SCENE IV.

ARLEQUIN, TROIS BOURGEOIS *en robe de chambre.*

ARLEQUIN, *après avoir battu du tambour derriere le théatre, entre en chantant sa chanson.*

Voici l'aurore vermeille,
Maris, que l'on se réveille,
De la part des magistrats;
Ramonez ci, ramonez là,
la la la,
Les cheminées du haut en bas.

LES BOURGEOIS *lui donnent des coups de bâton.*

ARLEQUIN.

Air : *Yavance, yavance, avec ton chapiau d'ordonnance.*

Là, là, là! tout doucement,
Je suis un pauvre Claperman;
Que fais-je donc qui vous offense?

PREMIER BOURGEOIS.

Yavance, yavance, yavance,
Avec ta chanson d'ordonnance.

Remarque bien cette rue où tu viens de passer: si tu t'avises jamais d'y revenir, nous doublerons la dose.

ARLEQUIN.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Meſſieurs, ma charge eſt innocente ;
Les magiſtrats ſont les pécheurs :
Quand une piece eſt déplaiſante,
Doit-on s'en prendre aux afficheurs ?

SECOND BOURGEOIS.

Suffit ; nous n'avons que faire d'avis pour ramoner nos cheminées. Nous ſavons bien ce que nous avons à faire ; & que, pour notre repos, nous avons beſoin du ſommeil de nos femmes.

ARLEQUIN.

Eh mais, meſſieurs, comment voulez-vous que je faſſe ? Je ſuis payé pour cela.

TROISIEME BOURGEOIS.

Eh bien, fais comme tu voudras : continue à ton aiſe ; tu tireras d'un ſac deux moûtures.

Air : *La faridondaine, la faridondon.*

De nos magiſtrats le paîment
N'eſt qu'une bagatelle,
Et que le moindre émolument
De ta charge nouvelle.
Ceci, c'eſt le tour du bâton,
La faridondaine, la faridondon,
Que te paîra chaque mari,
Biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

Bondi ſignor.

SCENE V.

ARLEQUIN.

SONT-CE là les tours de bâton de mon emploi? Tous les employés aux fermes puiſſent-ils n'en avoir jamais d'autres!



SCENE VI.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, MEZZETIN.

ARLEQUIN *à part, & tapi dans un coin à la faveur des ténebres.*

NE ſeroit-ce pas encore ici quelque tour de bâton?

SCARAMOUCHE.

Air : *Des trembleurs.*

Dis-moi donc ce qui t'irrite;
Quelle rage ainſi t'agite?
Qui diable te fait ſi vîte
Courir la rue à tâton?

MEZZETIN.

Maugrebleu, je cherche un homme,
Que le Claperman l'on nomme,
Qu'il faut que de coups j'aſſomme.

ARLEQUIN, *bas.*

Encore un tour de bâton.

SCARAMOUCHE.

Et quel mal t'a-t-il fait ce pauvre diable de Claperman ?

MEZZETIN.

Ne vois-tu pas que je boîte tout bas, & que je ne ſaurois me ſoutenir ? C'eſt lui qui en eſt cauſe.

SCARAMOUCHE.

Lui ! Et comment cela ?

MEZZETIN, *ſe plaignant.*

Tu le vas ſavoir. Ce notaire, chez qui j'étois clerc, il y a quelques jours .... Ouf !

SCARAMOUCHE.

Eh bien, eſt-ce que tu n'es plus chez lui ?

MEZZETIN, *criant.*

Non. Il me chaſſa hier. Ahi !

SCARAMOUCHE.

Après. Viens au Claperman. Que tout cela y fait-il ?

MEZZETIN, *jetant encore un plus grand cri.*

Patience : tu y vas bien à ton aiſe ! Si tu ſouffrois autant que moi .... Maudit Claperman !... Si je te tenois ....

SCARAMOUCHE.

Tu ne le tiens pas. Finis, ſi tu veux.

MEZZETIN, *grimaçant.*

La femme du notaire m'avoit donné rendez-vous à minuit, dans la chambre de ſon mari,

pour m'apprendre, dès qu'il dormiroit, la cause de mon congé. Il ronfloit. Elle s'étoit glissée hors du lit. Nous jasions sur un canapé : elle m'apprenoit :

Air : *Bouchez, naïades, vos fontaines.*

Qu'il craignoit, comme elle est jolie,
Que dans la grande confrérie
Je ne lui donnasse un brevet ;
Pour ne pas tromper son attente,
Nous allions d'un double cachet,
Elle & moi sceller sa patente.

SCARAMOUCHE.

Oui, oui, quand le Claperman....

MEZZETIN.

Pan, pan, pan, avec son maudit tambour, suivi de sa sotte chanson, est venu faire à la porte un bruit du diable.

SCARAMOUCHE.

Et le mari s'est éveillé ?

MEZZETIN.

Quoi donc ? Et se trouvant seul, il saute à bas du lit, & courant de-çà, de-là, comme un forcené, pendant que sa femme y rentroit, m'a mis en tel trouble & tel embarras, qu'ayant pris la fenètre pour la porte, je n'ai fait qu'un pas d'un second étage dans la rue ; & non pas si fort, de plain-pied, que la cheville n'en ait furieusement

souffert. [*Là il jette un cri perçant, & s'appuie sur l'épaule de Scaramouche.*]

SCARAMOUCHE.

Il y a là vraiment de quoi gagner une entorse.

MEZZETIN.

Après être resté quelque tems sur le pavé sans remuer, la fureur m'a remis, tant bien que mal, sur pied; & l'envie d'assommer le chien de Claperman, m'a prêté la force de courir les rues, comme un enragé; m'en prenant à tous les passans. Je venois déjà de couper deux ou trois visages; & j'en allois faire autant au tien, si tu ne t'eusses fait connoître. Ah, le cœur & les jambes me manquent! Retraîne-moi à la maison.

SCENE VII.

ARLEQUIN.

AHI, ouf! A la fin je respire: je ne crains plus rien. J'ai de meilleures jambes que lui. Qu'il revienne! Et demain au plus tard, je prétends bien aller demander de quoi boire à M. le notaire, pour l'obligation qu'il m'a. Çà, çà, songeons à notre devoir. [*Il bat du tambour & chante:*]

Maris, que l'on se réveille, &c.

Allons dans cette rue... [*Il donne, dans l'obscurité, contre le clayon de fromage à la crême*

qu'avoit laiſſé Perrette, & tombe le nez dedans; il ſe releve tout barbouillé.]

Air: *Et frou, frou, frou, & gué, gué, gué.*

Mon nez a fait un grand trou
Dans quelque choſe de mou;
J'ai quelque peur....
Mais à l'odeur,
Je prends courage.

[*Il ſe leche légérement les levres.*]

La peſte! j'ai du bonheur,
C'eſt d'excellent fromage.

Air: *Gnia pas d'mal à ça.*

Et quand je débute,
Si par-ci par-là,
Je fais quelque chûte
Comme celle-là,
Gnia pas d'mal à ça!
Gnia pas d'mal à ça!

Cela vaut mieux que le tour du bâton. Mais ce n'eſt pas tout que du fromage, il faut du vin; madame Garguille m'a promis que j'en trouverois une bouteille à ſa porte; & m'y voici, je penſe: commençons par tambouriner.

[*Il prend la porte de madame Gautier pour celle de madame Garguille; & après une chamade, il chante:*]

Voici l'aurore vermeille,
Maris, que l'on ſe réveille,

De la part des magiſtrats ;
Ramonez ci, ramonez là,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas.



SCENE VIII.

Mad. GAUTIER, *revenant du bal en cavalier ;* ARLEQUIN.

Mad. GAUTIER *en fureur.*

Air : *Mordienne de vous.*

TAIS-TOI, malheureux !
Vas à l'autre porte,
Faire, ſi tu veux,
Un bruit de la ſorte.
Mordienne de toi !
Le diable t'emporte !
Mordienne de toi,
Et de ton emploi !

ARLEQUIN.

Je ſuis un homme public. J'appellerai le guet.... Prenez garde à qui vous parlez, monſieur.

Mad. GAUTIER.

Eh, maraud, je ne ſuis pas monſieur, je ſuis madame, & celle qui t'ai donné tantôt le double

des autres, pour ne point faire de bruit à cette porte !

ARLEQUIN.

Ah, ah, monſieur, vous êtes madame Gautier? Eh oui ! En effet, ce n'eſt point ici la porte de madame Garguille ; car je ne vois point de bouteille.

Mad. GAUTIER.

Je ſuis au déſeſpoir ! Sa maudite aubade aura réveillé mon gros dormeur. Le joli qui-pro-quo que tu as fait là !

ARLEQUIN.

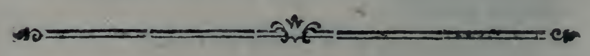
Air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

J'ai d'épais un pouce ou deux,
De fromage ſur les yeux :
Vous voyez comment,
Dans le firmament,
Nulle étoile ne brille ;
Ainſi j'ai donc aveuglément
Pris Gautier pour Garguille,
Lon la
Pris Gautier pour Garguille.

Mais ce qui eſt différé n'eſt pas perdu. Patience, madame Gautier ; je vais bien faire un autre bruit à la porte de madame Garguille, qui m'a donné pour cela de l'argent, & promis bouteille. [*Il va à la porte de madame Garguille.*]

Ah, m'y voilà, m'y voilà, pour le coup! [*Il cherche & ne trouve point la bouteille, qu'a emportée Scaramouche.*] N'importe : gagnons notre argent. [*Il bat du tambour & chante.*]

Maris, que l'on ſe réveille!
Je ne vois point de bouteille;
De la part des magiſtrats,
Ramonez çi, d onnez-moi-la,
La la la,
La cheminée du haut en bas.



SCENE IX.

M. GARGUILLE, *habillé en femme*, madame GAUTIER, ARLEQUIN.

M. GARGUILLE, *lui donnant un grand coup de pied dans le cul.*

Air: *Après la bataille.*

ANIMAL infame,
A quoi penſes-tu?
Tu réveilles ma femme,
Me voilà perdu....

Mad. GAUTIER.

Le mal-adroit ne vient-il pas d'en faire autant devant chez moi!

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Oh, pour le coup, M. Garguille, ce n'eſt plus ma faute. Madame Garguille m'a payé pour y venir. Que ne m'avez-vous, ainſi que madame Gautier, donné le double, pour n'en rien faire?

M. GARGUILLE.

Ah, madame Gautier, quel contre-tems!

Mad. GAUTIER.

Ah, M. Garguille, je ſuis une femme perdue!

M. GARGUILLE.

Air: *Pierre Bagnolet.*

Que ferai-je? quel parti prendre?
Nous allons voir un beau fracas.
Pour le coup, je dois bien m'attendre...

Mad. GAUTIER.

Bien plus que vous ne ſuis-je pas
Dans l'embarras,
Dans l'embarras?
Mais nous n'avons qu'à nous entendre,
Nous nous tirerons de ce pas.

Paix! Voici mon mari qui ſort. Ecartons-nous un peu, à la faveur de l'obſcurité, pour nous concerter, & l'écoutons. Tout ceci finira en riant.



SCENE X.

M. & Mad. GAUTIER, M. GARGUILLE, ARLEQUIN.

M. GAUTIER.

CLAPERMAN, es-tu là?

ARLEQUIN.

Oui, monſieur, me voici. Je battois à la porte de M. Garguille, où je croyois trouver une bouteille de vin que devoit y avoir miſe madame Garguille, & que je n'y trouve point. Ne me l'auriez-vous pas ſoufflée?

M. GAUTIER.

Parlons bas. Ecoute: n'as-tu pas trouvé quelqu'un en ton chemin dans cette rue?

ARLEQUIN.

Oh, oui, monſieur; je n'en ai que trop rencontré en mon chemin, dont les uns m'ont étrillé, & les autres m'ont bien fait peur!

M. GAUTIER, *appercevant M. Garguille habillé en femme, & le prenant pour la ſienne.*

Ne bouge, & ne dis mot. Je crois tenir ce que je cherche. N'apperçois-tu pas, à quelques pas

d'ici, une dame avec un cavalier? Approchons, & tâchons d'entendre ce qu'ils se disent.

Mad. GAUTIER.

Adieu, mon chere marquis! Je crains bien que le Claperman n'ait réveillé le bon homme.

Air : *J'ai passé deux jours sans vous voir.*

J'attends l'instant de vous revoir
Avec impatience.

M. GAUTIER.

C'est elle, c'est sa voix: le délit est flagrant! bon!

M. GARGUILLE.

Ce moment fait tout mon espoir.
Ah, quelle difference
Je trouve de ma femme à vous!

Mad. GAUTIER.

Et moi, de vous à mon époux.

M. GAUTIER *en fureur, empoignant, dans l'obscurité, M. Garguille habillé en femme.*

Ha! ha! Je vous y attrape donc une bonne fois! Eh, oui, oui! il y a bien de la différence entre M. le marquis & moi. Il te cajole; & moi, je ne vais morbleu pas te cajoler, je t'en réponds. Allons, allons; marche, avance! [*Il pousse chez lui M. Garguille, qui pleure & jette les hauts cris; & il verrouille à grand bruit la porte, après l'avoir fermée de même.*]

SCENE XI.

Mad. GAUTIER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *étouffant de rire.*

DITES donc, madame Gautier; la bonne ſcene qui va ſe paſſer là, entre le mari de madame Garguille & le vôtre!

Air *du Gourdin.*

Le vôtre, oſant lever la main,
Voudra jouer du gourdin:
L'autre ſaura ſe défendre,
Quel tapage! Quel eſclandre!
Cependant, il fera beau m'entendre
Faire office de Claperman.
Et patapatapan,
Tirrelan tan plan.

Air: *Des forgerons de Cithere.*

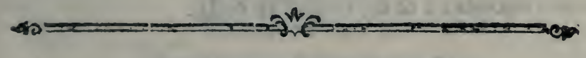
Puis, ſur un autre ton,
Et me faiſant de fête,
Au lieu de ma chanſon,
Je crîrai à tue-tête:
Frappez, frappez, frappez fort
Sur la male-bête,
Frappez, frappez, frappez fort,
Et frappez d'accord.

Mad. GAUTIER.

Vas, vas, cela n'ira pas comme tu crois. Il n'y aura guere de coups de donnés. Le pauvre M. Gautier ne ſera pas le plus fort.

Air : *Talaleri, talalerire.*

Je m'en fie à monſieur Garguille,
A qui j'ai bien fait la leçon ;
Un mot finira la bisbille,
Et le tout ira de façon
Que chacun finira par rire.
Talaleri, talaleri, talalerire.



SCENE XII.

M. GAUTIER *à ſa fenêtre*, madame GAUTIER, ARLEQUIN.

M. GAUTIER.

Air : *Laſſi, laſſon, la ſombre dondaine.*

Mon galant capitaine !
Si vous avez la tête un peu ſaine,
Ne prenez plus la peine
De rôder près de nous.
J'ai, pour vous, tiré tous les verroux.
Vous aimez à chaſſer,
A paſſer, repaſſer ;

Courez la pretentaine :
Chaſſez plutôt ſur votre domaine,
Peur qu'un autre n'engraine.
Un adroit braconnier
Le premier
Peut tirer
Le gibier.

[*Il ferme ſa fenêtre.*]

Mad. GAUTIER.

Le conſeil eſt bon, mais mal adreſſé. Paix. Voici madame Garguille. Je me retire un peu pour l'écouter ; & tu verras le reſte.



SCENE XIII.

Madame GARGUILLE, OLIVETTE, Mad. GAUTIER *en homme*, ARLEQUIN.

Mad. GARGUILLE.

Il faut que je ſache où il eſt.

OLIVETTE.

Où voulez-vous qu'il ſoit ? Avez-vous peur qu'il ne s'égare ? Il ſe trouvera bien tout ſeul. Rentrons.

M. GARGUILLE.

Air de l'Attaignant : Il s'y prenoit ſi joliment, &c.

Le méchant veille, & quand je dors
Coule à bas du lit & ſe leve ;
Et cela juſtement alors
Que je me délecte en mon rêve !
Je m'imaginois aujourd'hui
Danſer à la noce avec lui.
Il m'embraſſoit,
Careſſoit,
Gambadoit,
Sautilloit,
Me ſautoit ;
Tout alloit bien ;
Je m'éveille, & ne trouve rien.

Mets-toi à ma place, toi qui vas avoir un mari.

ARLEQUIN.

Madame, je vous demande pardon pour mon tambour ; je lui veux mal de mort, de vous avoir éveillée ſi mal-à-propos. Si vous voulez, je le creverai.

Mad. GARGUILLE.

Ah, tu es là, mon ami ! N'aurois-tu pas vu mon mari, chemin faiſant ?

ARLEQUIN.

Non, madame ; pas plus que la bouteille que vous m'aviez promis que je trouverois à votre porte.

Mad. GARGUILLE.

Je l'y avois pourtant laiſſée.

OLIVETTE.

Vous verrez que c'eſt ce drôle de Scaramouche qui vient y pincer ſa guittare toutes les nuits, qui l'aura bue.

Mad. GARGUILLE.

Ma pauvre Olivette, ſi tu ſavois mon dépit ! Je m'en trouve mal. Soutiens-moi.

Air : *De la ceinture.*

Un époux de cette façon,
Méritoit-il un cœur fidele ?

OLIVETTE.

Pour moi, dès qu'il eſt papillon,
Je ne ferois pas tourterelle.

Mais, madame, eſt-ce tout de bon ? Vous peſez bien : à l'aide !

Mad. GAUTIER, *en cavalier.*

Permettez, madame, qu'un cavalier qui peut vous être inconnu, mais à qui vous ne l'êtes pas, vous ſecoure en l'état où vous êtes ici, à l'heure qu'il eſt.

Mad. GARGUILLE.

Ah, monſieur ! plaignez une jeune femme, négligée déjà d'un époux qu'elle aime.

Mad. GAUTIER.

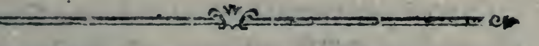
Ciel ! peut-on vous ètre cher, & ne pas vous adorer, quand ceux qui vous ſont indifférens vous idolâtrent ?

Mad. GARGUILLE.

Ah, monſieur ! les hommes ſont des monſtres. Je ne ſais qu'en dire : je me meurs.

Mad. GAUTIER, *à Olivette.*

Demeure là, m'amie. Je me charge de remettre madame chez elle : tu l'y retrouveras tranquille.



SCENE XIV.

ARLEQUIN, OLIVETTE.

OLIVETTE.

Je m'en fie bien à lui ; elle eſt en bonne main.

ARLEQUIN, *à part.*

La drôleſſe ! Je vois bien qu'elle en ſait déjà auſſi long que Perrette. Je n'aime pas cela. Je croyois tenir une innocente ; mais il n'y en a point. Et pour un pauvre innocent comme moi,

ce n'eſt que trop déjà d'une pendarde. Tenons-nous-en à Perrette.

OLIVETTE.

Que jargonnes-tu là tout ſeul? Et de quoi ris-tu?

ARLEQUIN.

Tu en vas bien rire auſſi. Ce joli cavalier là, c'eſt madame Gautier.

OLIVETTE.

C'eſt madame Gautier? Tout de bon?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas autre choſe que madame Gautier elle-même, habillée en homme; & M. Garguille, habillé en femme, eſt actuellement enfermé chez M. Gautier, qui l'a pris pour la ſienne, & l'a fait entrer de force dans la maiſon.

OLIVETTE.

Il y a vraiment de quoi rire; & tu me contes là des merveilles.



SCENE XV.

PERRETTE, OLIVETTE, ARLEQUIN.]

PERRETTE, *à part.*

C'EST ici, je crois, que de frayeur j'ai tantôt laissé mes fromages.

ARLEQUIN, *sans voir Perrette.*

Oh ça, ma chere Olivette, nous nous marions dès qu'il sera jour. Un petit baiser, en avancement d'hoirie.

PERRETTE.

Tout doux, mon petit mari! Vous vous mariez dès qu'il sera jour? Ah, je ne m'étonne plus! ...

OLIVETTE, *à Arlequin.*

Quelle est cette femme là?

ARLEQUIN.

Vous ne le croiriez pas: c'est la mienne.

OLIVETTE.

La tienne? Comment, scélérat! tu en voulois avoir deux?

ARLEQUIN.

Deux! Parbleu, trente, s'il ne tenoit qu'à moi!

PERRETTE & OLIVETTE.

Ah, voilà les chiens d'hommes! [*Elles se jettent toutes deux sur lui & le houspillent.*]

ARLEQUIN.

Holà donc! holà, holà, femmes! Au diable soient Gautier, Garguille, mon tambour, [*Il le creve.*] & l'une de vous deux! Viens, Perrette; retournons à notre village. Choux pour choux, je m'en tiens encore à toi; & je te jure de ne me pas remarier tant que tu vivras. [*Ils sortent.*]

OLIVETTE *seule.*

Madame Garguille, ma bonne maraine, m'avoit procuré là un joli parti! Comme s'il y avoit déjà trop d'un homme tout entier, pour une femme.

SCENE XVI.

M. GARGUILLE, Mad. GAUTIER, OLIVETTE.

Mad. GAUTIER.

EH bien, voisin, comment cela s'est-il passé? Tout va-t-il bien? Puis-je entrer?

M. GARGUILLE.

Oh, en toute sûreté! J'ai laissé le bon homme

de la meilleure humeur du monde. J'ai d'abord essuyé, sur votre compte, bien des jolis noms, que je ne saurois avoir l'honneur de mériter. Après les injures, les menaces : après les menaces, outré de m'entendre rire, il en a voulu venir aux effets. Je lui ai sauté au cou, comme pour l'embrasser ; il m'a colleté rudement. J'ai parlé, il m'a reconnu à la voix. Je lui ai dit notre complot, & comme actuellement vous étiez peut-être dans les bras de ma femme. [*Il rit à gorge déployée.*]

Mad. GAUTIER.

Ma foi, écoutez donc, monsieur Garguille, ne riez pas si fort, & ne vous moquez pas tant de mon pauvre mari ; à le bien prendre, il en est quitte, je pense, à meilleur marché que vous.

M. GARGUILLE.

Comment cela ? Que voulez-vous dire?

Mad. GAUTIER.

A peine mon mari avoit-il achevé sa belle chanson à sa fenêtre, que votre femme, à son tour, est sortie de chez vous comme une furie. Demandez à Olivette le beau train qu'elle faisoit.

OLIVETTE.

Elle pleuroit, elle pestoit, elle alloit s'évanouir de rage, quand madame, en cavalier, lui a offert

ſon aſſiſtance ; & lui donnant le bras, l'a fait rentrer chez elle. Je ne ſais pas le reſte.

Mad. GAUTIER.

Un peu appaiſée par mes beaux diſcours, elle a paſſé de la plainte au dépit ; & du dépit, à de petits deſirs de vengeance, aſſez intelligibles. J'ai cru alors, pour l'honneur de l'habit que je porte, lui devoir avouer qui j'étois, & lui dire le rôle qu'en même tems vous jouiez auprès de mon mari. Cela l'a fait ſourire. Mais je ſuis la plus trompée du monde, ſi mon démaſquement ne l'a pas un peu plus fâchée qu'étonnée. Qu'eſt-ce ? Vous ne trouvez plus cela ſi plaiſant ?

M. GARGUILLE.

Ah oui, parbleu ! c'eſt bien là me connoître. Arrive qui plante, pourvu que j'aie la paix. Allons la faire tous deux dans nos ménages, & que cela finiſſe la comédie.

OLIVETTE.

Mais toute comédie doit finir par un mariage, & je n'en vois point ici.

M. GARGUILLE.

Ne vas-tu pas te marier tout à l'heure avec le Claperman ?

OLIVETTE.

Non ; ce ne ſera pas ſi-tôt, car il faut attendre qu'il ſoit veuf.

M. GARGUILLE.

Comment ! le fripon eſt marié, & vouloit . . .

OLIVETTE.

Sa femme vient de le ſurprendre ici, & de le ramener à ſon devoir.

M. GARGUILLE.

Eh bien, j'en ſuis ravi. Tu aimois mieux ton Scaramouche ; je te le donne, avec l'office de Claperman.

OLIVETTE.

Il faudroit qu'il fût ici pour ce dénouement (a), & malheureuſement il n'y a que faire.

Air : *Belle brune, belle brune.*

Sur la ſcene,
Sur la ſcene,
Rien ne l'amene . . . .

SCENE XVII.

Les ACTEURS précédens, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE, *deſcendant du ceintre par une machine.*

PATIENCE, me voilà a, a, a, a ! *bis.*

OLIVETTE.

Par où diantre viens-tu là ?

SCARAMOUCHE.

a, a, a, a !

(*a*) Ici la piece retombe dans l'irrégularité permiſe à ce théatre.

OLIVETTE.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Tu prends des routes incongrues.

SCARAMOUCHE.

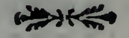
Route incongrue ou non, je prends
Celle de tous les dénoûmens,
Quand je tombe des nues.

L'ACTEUR *qui a repréſenté M. Garguille.*

Il ne manqueroit plus, pour faire rire ces meſſieurs, qu'à faire venir le divertiſſement par nos trappes.

OLIVETTE.

Bon, bon, il y faut bien tant de façons ! qu'il entre, tout à ſon aiſe, par les couliſſes. Ces meſſieurs ſont accoutumés d'en voir d'auſſi mal amènés ſur tous les théatres. [*Il y avoit quatre ou cinq perſonnes apoſtées & répandues dans l'auditoire, qui crierent :* QU'IL ENTRE ; *& l'auditoire fit chorus, en battant des mains.*]



DIVER-

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

Une femme fait peſte & rage ;
Un mari maudit ſon deſtin :
Pourquoi tout ce mauvais ménage ?
C'eſt faute d'un réveil-matin.

Des créanciers à notre porte
Nous font lever avec chagrin :
Mais de l'argent qu'on nous apporte ;
Oh ! c'eſt un bon réveil-matin.

Défiez-vous de l'hyménée ;
L'époux débute en vrai lutin :
Mais dès la ſeconde journée,
Il lui faut un réveil-matin.

Entre amans, c'eſt une autre affaire ;
Mais auſſi l'Amour eſt bien fin :
A chaque horloge de Cithere,
Il mit un bon réveil-matin.

Un amant diſcret & ſincere,
De Liſe comble le deſtin :
Et c'eſt à l'ombre du myſtere
Qu'il lui ſert de réveil-matin.

Tel ouvrage voit la lumiere,
Et croit effacer le Lutrin,
Qui ſerviroit de ſomnifere,
Bien mieux que de réveil-matin.

Dès l'aube du jour je m'éveille,
Au bruit d'un cabaret voiſin.
On ſonne un tocſin de bouteilles;
L'agréable réveil-matin!



LE CAPRICE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Mèlé de proſe & de vaudevilles ;

Repréſenté, pour la premiere fois, le 16 aout 1724, ſur le théatre de l'opéra-comique.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

AUX DAMES.

BEAUX animaux tant aimés, tant maudits;
Anges parfois, parfoîs francs petits diables,
Qui, tour-à-tour revêches & traitables,
Nous promenez d'enfer en paradis;
De l'œuvre mien je viens vous faire hommage.
A qui l'euffé-je offert plus juftement ?
D'une de vous le Caprice eft l'ouvrage.
Junon jadis a fait très-plaifamment
De fon cerveau fortir ce perfonnage.
Point n'en doutez : j'en ai bon témoignage;
Puifque ma mufe, en cet accouchement,
De fage-femme a fait le tripotage,
Et me l'a dit. Jamais mufe ne ment.
Ne la grondez d'être en ce peu difcrete,
Et ne tenez ceci pour malin tour.
Meffer Caprice eft-il fi laide bête ?
Et devez-vous rougir s'il voit le jour,
En qualité d'enfant de votre tête ?

Nenni-dà, non! loin d'être un trouble-fête,
Je lui maintiens un ſuppôt de l'amour.
Fi d'une belle égale & ſans caprice,
Qui d'aucun ſoin ne ſait troubler un cœur!
Eh, comment donc, toujours la même humeur!
Pas un travers! Quoi, pas le moindre vice!
Rien qui m'éveille! Oh, ma foi, ſerviteur!
Adieu la belle. Il me faut un bonheur
Plus mêlangé. Nous aimons l'exercice.
A toi la pomme, adorable Follette,
Légere autant & plus qu'un papillon.
Chez toi l'Amour de tout tems fit emplette
De ſon plus vif & plus bel aiguillon.
Viens m'aſſervir; tu fuyois, je t'attrape:
Tu fuis encore! Ah, que je ſuis heureux
Qu'à tes filets mon cœur léger échappe!

. . . .

. . . .

Si toutefois quelque homme trop cauſtique,
Dans cet éloge un peu problématique,
Veut, malgré moi, trouver un ſens moqueur,
Et ſoutenir, en ſot commentateur,
Que de Junon la tête prolifique,

En accouchant de ce dieu fantaſtique,
A votre ſexe a fait un déshonneur;
Je prouverai que Jupiter au nôtre
En a plus fait que ſon épouſe au vôtre.
Il a produit monſtres de pire aloi.
Jadis ſon chef eut d'étranges ſaillies;
Une Minerve en ſortit, je le croi.
Mais une ſeule enfin; & dites-moi,
Combien a-t-elle enfanté de folies?



PERSONNAGES.

IRIS.

MERCURE.

LE CAPRICE.

LA FORTUNE.

LE MARQUIS DE LA BABIOLE.

UNE JEUNE FILLE.

UN POETE.

LE PERE DU POETE.

LA NATURE.

L'ART.

LA FOLIE.

Une troupe de CAPRICIEUX & de CAPRICIEUSES.

La ſcene eſt par-tout.



LE CAPRICE.

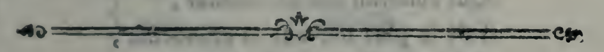


SCENE PREMIERE.

Le théatre représente le parvis du temple du Caprice.

IRIS *seule, à la porte du temple, où elle a frappé plusieurs fois.*

JE FRAPPE, j'appelle : on répond : je me nomme. Je dis que c'est de la part de Junon : l'on me dit d'attendre, & l'on n'ouvre point : on voit bien que c'est ici la demeure du dieu du caprice. Mais que vois-je ? Mercure ! Qui l'amene ici ?



SCENE II.

MERCURE, IRIS.

MERCURE.

Air : *Robin turelure.*

BONJOUR, obligeante Iris.

IRIS.

Sans doute, monſieur Mercure,
Pour Jupin, dans ce pays,
Turelure,
Dégroſſit quelque aventure?
Robin turelure lure.

MERCURE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Mais toi-même, dans ce canton,
Ne viendrois-tu pas à Junon,
Ménager en ſoubrette,
Hé bien?
Quelque vengeance honnête?
Vous m'entendez bien.

Nous ſavons de ſes nouvelles.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Cette honeſta malencontreuſe,
Qui voudroit nous intimider,
Fait le plus ſouvent la grondeuſe,
De peur qu'on n'oſe la gronder.

Avoue.

IRIS.

Même air.

Il eſt vrai, je la déſennuie,
En lui procurant des amans;

Et ſouvent j'annonce la pluie,
Quand je lui cherche du beau tems.

Et ne fais-je pas bien? Vraiment, vraiment, ſi je ne la débauchois pas de mon côté, pendant que du tien tu débauches Jupiter, ce ſeroit un beau ménage, ma foi!

MERCURE.

Air: *Ah, Robin, tais-toi!*

Franchement, belle ſoubrette,
Ce métier ne te ſied pas.
Travaille pour ton compte.

IRIS.

Hélas!
Le tien n'eſt pas plus honnête.

Tous deux enſemble.

{ Belle Iris, } tais-toi.
{ Mercure, }
J'en connois, *bis.*
J'en connois bien d'autres
Qui font comme moi.

IRIS.

Cette fois-ci pourtant je ne ſuis point en ambaſſade amoureuſe.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine !*

Je prête mon miniſtere
Pour un ſujet plus décent ;
Et pour aujourd'hui ſur terre
Mon voyage eſt innocent.

Je viens parler de mariage.

MERCURE.

A qui ?

IRIS.

A un fils de Junon.

MERCURE.

Un fils de Junon !

IRIS.

Oui.

MERCURE.

Air : *Lanturelu.*

Tais-toi, Perronnelle,
Tu voudrois ici
Nous la bailler belle ;
Jamais ſon mari
N'eut un enfant d'elle.

IRIS.

Donc elle n'en a point eu !
Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Bien conclu, ma foi ! bien conclu, dans un tems où il n'y a preſque plus que les maris qui n'ont point d'enfans de leurs femmes.

MERCURE.

Air : *Lere la.*

Ah, tu le prends ſur ce ton là !
Je ne dis plus rien à cela :
J'en ferai rapport à mon pere.

IRIS.

Lere la, lere, lanlere ; lere la, lere, lanla.

Même air.

Dis-lui tout ce que tu voudras,
Je ne m'en embarraſſe pas ;
Nous ne craignons pas ſa colere.

MERCURE.

Lere la, lere, lanlere ; lere la, lere lanla.

IRIS.

Air : *Talaleri.*

Cet enfant eſt bien légitime,
Quoiqu'il ne ſoit pas né de lui.

MERCURE.

A cauſe du *conſtante matrimonio*, n'eſt-ce pas ?

[*Continuant l'air d'un ton ironique.*]

Mon pere, en époux magnanime,
Apprenant la choſe aujourd'hui,
Sera tout le premier à dire :
Talaleri, talaleri, talalerire.

IRIS.

Air : *Gnia pas d'mal à ça.*

Sans doute, & j'aſſure
Que dès qu'il ſaura
Toute l'aventure,
Lui-même il dira :
Gnia pas d'mal à ça,
Gnia pas d'mal à ça.

MERCURE.

Il eſt vrai, après tout, qu'il y a bien de ſa faute, & qu'un dieu doit ètre plus juſte que bien des hommes.

IRIS.

Air : *Landerirette.*

Tu m'entends mal aſſurément :
C'eſt que Junon fit cet enfant,
Landerirette,
Sans faire injure à ſon mari.

MERCURE.

Landeriri.

Oh, non! bien au contraire : c'eſt faire honneur à un mari que de lui donner gratis le titre de pere, quand il n'a pas l'eſprit de le devenir.

IRIS.

Air : *Une perruquiere.*

Pour devenir mere,
Par un cas nouveau,
Junon n'eut affaire
Que de ſon tourelourirette,

TOUS DEUX.

Que de ſon lonladerirette,

IRIS *ſeule.*

Que de ſon cerveau.

MERCURE.

Ho! ho! je ne m'attendois point du tout à celui-là. Elle accoucha par le cerveau?

IRIS.

Oui, comme autrefois Jupiter accoucha de Minerve.

MERCURE.

Fort bien : vivent les gens d'eſprit! Voilà une jolie planche, ma foi, que Junon fait là aux honnètes femmes dont le pied voudra gliſſer.

IRIS.

Air : *Ma raiſon s'en va beau train.*

Je te jure.....

MERCURE, *d'un ton ironique.*

Oh, je t'en croi!
Mon pere en'tient, par ma foi.
Quand ſa femme aura
Mis ſur ce pied là
La tête des femelles;

La nôtre, en grand risque déjà,
En portera de belles,
Lon la,
En portera de belles.

IRIS.

Non, te dis-je, il n'y a point de tricherie à cet enfant là.

Air : *La ceinture.*

Il est tout entier de Junon,
Sans mêlange, sans artifice :
Pour n'en plus douter, lis son nom ;
Le voilà sur ce frontispice.

MERCURE *lit.*

[*LE TEMPLE DU CAPRICE.*]

Ah ! c'est le Caprice : oh, je ne dis plus rien ; tu as raison.

Air : *Un capucin à barbe blonde.*

Sans doute, il prend son origine
D'une caboche féminine ;
On voit même cet animal
Plus souvent que l'on ne desire,
Aller reprendre l'air natal.
Bien des maris savent qu'en dire.

Et Junon, dis-tu ; veut le marier? Et à qui ?

IRIS.

A qui il voudra. A la jeune Hébé, s'il veut. Ne seroit-ce pas dommage qu'elle fût à ce vieux vilain là ?

MERCURE.

MERCURE.

Aſſurément : il feroit bien mieux d'épouſer la Folie, à qui Jupiter m'envoie faire le même compliment.

IRIS.

Air : *Si l'on menoit à la guerre.*

De ſon côté, la Folie
Doit avoir un tel époux :
L'union feroit jolie,
Et l'œuvre digne de nous.

D'accord ; mais nous n'en ferons pas les maîtres : le Caprice & la Folie ne prennent conſeil de perſonne.

IRIS.

Ils le prendront, ſans faute, l'un de l'autre. Ils ſe plairont peut-être, & ſe ſignaleront par une union ſi digne d'eux.

MERCURE.

Adieu ; je n'épargnerai rien pour préparer les choſes à cela.

IRIS.

Mais où trouveras-tu la Folie ? Tu ſais bien qu'elle va, qu'elle vient, qu'elle ne s'arrête nulle part.

Air : *Pierre Bagnolet.*

La recherche eſt pénible à faire,
Et je te plains bien, entre nous.

MERCURE.

Cela ne m'embarraſſe guere :
Dès qu'on la trouve chez les fous,
Elle eſt par-tout,
Elle eſt par-tout ;
On ne la peut manquer ſur terre,
Elle eſt de l'un à l'autre bout.

SCENE III.

IRIS *ſeule.*

Il ne ſauroit même en être bien loin, puiſque voici le ſéjour du Caprice. La Folie & lui doivent être voiſins.

[*Elle frappe encore, & l'on n'ouvre pas.*]

Air : *Ami, ſans regretter Paris.*

Eſt-ce donc avec moi qu'il faut
En agir de la ſorte ?
Croquerai-je encor le marmot
Long-tems à cette porte ?

[*L'on entend tout-à-coup un grand bruit d'inſtrumens de guerre, & le temple s'ouvre.*]

Quel bruit ſoudain ! L'on ouvre : le Caprice va nous ſervir un plat de ſon métier.

SCENE IV.

IRIS, une troupe de CAPRICIEUX & de CAPRICIEUSES.

[*Le même bruit continue toujours ; & après une entrée de ballet , un* CAPRICE *chante :*]

Ce grand bruit, du Caprice annonce la présence :
Venez mortels, venez reconnoître ses loix.
La Raison dans ses mains a remis la puissance
Qu'elle avoit sur vous autrefois.
Le Caprice guide
Les enfans d'Apollon :
C'est lui qui préside
Aux jeux de ce canton ;
C'est lui qui décide
Du mauvais & du bon.
C'est le pere des modes,
C'est à lui que nous vous devons,
Coëffure en mirlitons,
Bagnolettes, pagodes,
Follettes, ponpons.

[*Les instrumens recommencent derriere le théâtre.*]

Ce grand bruit, du Caprice annonce la présence :
Venez, mortels, venez reconnoître ses loix.
La Raison dans ses mains a remis la puissance
Qu'elle avoit sur vous autrefois.

SCENE V.

IRIS, LE CAPRICE, troupe de CAPRICIEUX & de CAPRICIEUSES.

[*On veut danſer*, IRIS *en empêche.*]

Air: *Tarare, ponpon.*

A QUOI bon cette danſe & tout ce tintamare?

LE CAPRICE.

C'eſt pour vous recevoir avec diſtinction.

IRIS.

Cet accueil eſt bizare.
Faites finir, ſinon
Je vais bâiller.

LE CAPRICE.

Tarare,
Ponpon.

Bâillez tant que vous voudrez: c'eſt ici comme à l'opéra; les frais ſont faits, il faut que la fête aille.

Air: *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Çà vîte que l'on recommence.

IRIS.

Non, non, s'il vous plait, arrêtez.
Tenez, c'eſt que je hais la danſe.

LE CAPRICE.

Comment, morbleu, vous m'inſultez? Vous

haïſſez la danſe! la danſe, mon chef-d'œuvre, mon paſſe-tems favori!

Air : *Mordienne de vous.*

Un pareil mépris
M'étonne & m'offenſe:
Quoi, madame Iris
N'aime pas la danſe?
Mordienne de vous,
Quell'femme, quell'femme!
Mordienne de vous,
Quell'femme êtes-vous?

Vous n'aimez pas la danſe! Apprenez, morbleu, que la danſe eſt le piédeſtal du mérite d'une jolie fille.

Air : *Joconde.*

La danſe a mille & mille appas
Qui relevent les vôtres;
Le talent de bien faire un pas,
Efface tous les autres:
Bien des gens d'un goût délicat
(Tous gens que je conſeille)
Donneroient, pour un entrechat,
Tous les vers de Corneille.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

J'en ſais un de ma connoiſſance,
Qui, tant il aime cet art là,
Lit ſeulement des opéra
Les endroits où l'on danſe.

IRIS.

Air : *Ma mere, mariez-moi.*

Eh bien, si vous dansez donc,
Que cela ne soit pas long.

LE CAPRICE.

Si le tems vous dure tant,
Retournez-vous en.
Ici, pour vivre content,
Chacun fait comme il l'entend.

Allons, enfans, allons.

[*On danse ; & la danse étant finie* :]

IRIS.

Est-ce fait ?

LE CAPRICE.

Oui : faites votre commission maintenant. Que me voulez-vous dire ?

IRIS.

Air : *Je n'saurois.*

De la part de votre mere,
Je venois pour vous prier
De vouloir bien lui complaire.

LE CAPRICE.

En quoi ? Que veut-elle ?

IRIS, *continuant l'air.*

Elle veut vous marier.

LE CAPRICE.

Je n'saurois ;
Ma liberté m'est trop chere :
J'en mourrois.

IRIS, *à part.*

Cela ne durera point. Le Caprice débute toujours par la négative.

Même air.

C'eſt que le vieux maſque ignore
Quel eſt ſon heureux deſtin. [*haut.*]
D'Hébé que l'Olympe adore,
Junon vous offre la main.

LE CAPRICE.

Je n'ſaurois;
Elle eſt trop jeunette encore:
J'en mourrois.

IRIS.

Même air.

Cette peur ſied à votre âge:
Mais ne vous rebutez pas.
Votre noble parentage
Peut vous obtenir Pallas.

LE CAPRICE.

Je n'ſaurois;
Ma femme ſeroit trop ſage:
J'en mourrois.

Voyez-vous, en cas que je vouluſſe me marier, je ne voudrois rien qui m'alarmât, ni qui m'aſſommât: il ne faut à mon feu, du bois ni trop verd ni trop ſec.

Même air.

De prude ni de coquette
Je ne puis être l'epoux ;
Mais, par exemple, poulette,
Je voudrois bien être à vous.

IRIS.

Je n'ſaurois ;
Aux vapeurs je ſuis ſujette :
J'en mourrois.

Vous êtes trop vieux ; vous n'êtes pas mon affaire : je ne veux point de vous.

LE CAPRICE.

Je vous remercie. J'avois déjà peur d'être pris au mot. [*Déclamant.*]

Après ce bel aveu, je ne vous retiens plus ;
Et vous pouvez aller annoncer mes refus.

IRIS.

Mais Junon prétend que vous vous détermi-niez, & que vous....

LE CAPRICE.

Oh ! j'ai à faire. Adieu. Les hommes ne me laiſſent pas un moment en repos.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Je me vois, grace à leurs travers,
Un *factotum* dans l'univers ;
On vient ſur des faits d'importance
Me conſulter de toutes parts ;
Aujourd'hui je donne audience,
Et quelqu'un s'offre à mes regards.

C'eſt ma fille ; c'eſt la Fortune. Adieu. Nous avons elle & moi des ſecrets à nous communiquer. Laiſſez-nous.

I R I S.

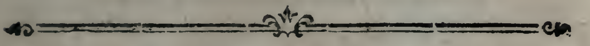
Mais encore, que dirai-je ?

L E C A P R I C E, *en colere.*

Si vous ne ſortez, je vais faire danſer.

I R I S.

Je m'enfuis. [*à part.*] Si Mercure n'a pas mieux réuſſi dans ſa commiſſion, nos gens m'ont bien la mine de mourir dans le célibat.



SCENE VI.

LE CAPRICE, LA FORTUNE.

L E C A P R I C E.

EH bien, ma fille, mes ordres ſont-ils exécutés ?

L A F O R T U N E.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Oui, je les ai ſuivis, mon pere,
Sans y manquer un iota ;
Et je viens, à mon ordinaire,
Prendre de vous mon agenda.

L E C A P R I C E.

Air : *Sens deſſus deſſous, ſens devant derriere.*

Ainſi que je vous avois dit,
Mettez-vous le vice en crédit ?

LA FORTUNE.

Mes coups ont mis la terre entiere
Sens deſſus deſſous, ſens devant derriere;
Toutes choſes ſont, grace à nous,
Sens devant derriere, ſens deſſus deſſous.

LE CAPRICE.

Fort bien.

LA FORTUNE.

Air : *Ami, ſans regretter Paris.*

Je vole au-devant d'un vaurien,
Pour lui rendre ſervice :
Mais quand c'eſt un homme de bien,
J'avance en écreviſſe.

LE CAPRICE.

A merveille!

Air : *Voulez-vous ſavoir qui des deux.*

Qu'avez-vous fait pour ce Gaſcon,
A qui la nature a fait don
D'une impudence à toute épreuve?

LA FORTUNE.

Le drôle a trouvé le ſecret
D'épouſer une riche veuve,
Qui mourra bientôt de regret.

LE CAPRICE.

Optimè!

Air : *Dans notre village.*

Ces gens de village,
Simples eſtafiers

Chez des ſous-fermiers ;
Leur avez-vous fait bon viſage ?
Ces meſſieurs vont-ils
A pied dans Paris ?

LA FORTUNE.

A pied ? Ils n'y ont jamais été. Je les ai traités comme leurs maîtres ; & je les ai fait ſauter en carroſſe, immédiatement de l'endroit où je les avois trouvés : cela n'a pas touché terre.

LE CAPRICE.

Air : *Des fraiſes.*

Au peintre, au chantre, à l'auteur,
J'ordonne l'indigence.

LA FORTUNE.

Je les mene à la rigueur.

LE CAPRICE.

Mais traitez avec douceur
La danſe, la danſe, la danſe.

LA FORTUNE.

Que fais-je donc ?

Air : *Chantez, petit Colin.*

A meſſieurs Trotinet
Et de la Cabriole,
J'enſeigne le ſecret
D'avoir équipage & valet :
Pour gagner la piſtole,
Ils ſavent plus d'un rôle.

Souvent leurs bons tours
Sont d'un grand fecours
Aux pauvres amours.

LE CAPRICE.

Enfin, je ne vous recommande qu'une chofe; c'eft de contrecarrer, en tout & par-tout, la juftice & la raifon, mes ennemies jurées; entendez-vous?

LA FORTUNE.

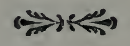
Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Je ferai, fans y manquer,
Tout ce qui peut les choquer.
De mes heureufes vifites
J'honorerai les flatteurs,
Les ruftres, les hypocrites,
Les lâches, les impofteurs.

LE CAPRICE.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Je m'intéreffe à leurs fuccès,
Careffez-les avec excès.
Point de quartier pour le mérite;
Laiffez-le gémir en fecret :
En un mot, faites dans la fuite,
Comme vous avez toujours fait.





SCENE VII.

LE CAPRICE, le Marquis DE LA BABIOLE.

LE MARQUIS.

Air : *L'amour me fait, lon lan la.*

A MOI, dieu du Caprice !
Je ne vois ici bas,
Rien qui me divertiſſe :
De vivre je ſuis las.
L'ennui mé fait, lon lan la,
L'ennui me fait mourir.

LE CAPRICE.

Air : *Comme un coucou que l'amour preſſe.*

Ma foi, je n'y ſaurois que faire !
Vous êtes pauvre apparemment ?

LE MARQUIS.

Non, je ſuis très-riche, au contraire,
Et riche tout nouvellement.

Vous ne connoiſſez plus mons Colifichet, marquis de la Babiole, votre inſéparable ?

LE CAPRICE.

Ah, parbleu, oui, mon inſéparable ! Eh, tout le genre humain & moi, ne le ſommes-nous point ? Voyons.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

De quoi vous plaignez-vous ?
Vous êtes dans l'abondance.
De quoi vous plaignez-vous ?
Votre ſort eſt ſi doux !

LE MARQUIS.

Il n'eſt pas ſi doux qu'on penſe.
Je voudrois diſſiper tout ;
Et toute ma dépenſe
N'en peut venir à bout.

Je voudrois avoir de vous quelque joli ſecret pour m'abymer, ſans y prendre garde ; là, de ces ſecrets qui font mettre bas des équipages tout neufs.

LE CAPRICE.

Voici qui eſt nouveau ! Vous voudriez vous ruiner ?

LE MARQUIS.

Agréablement, là, agréablement.

LE CAPRICE.

Et vous ne pouvez ?

LE MARQUIS.

Non ; & ſi j'y fais de mon mieux.

LE CAPRICE.

Air : *Jean Gile.*

Vous n'êtes donc gueres habile ;
Jean Gile, Gile joli Jean :
Eh, donnez-moi dans l'inutile . . .

LE MARQUIS.

J'y donne à toute outrance.

Air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

J'emplis de livres ma maiſon :
J'ai des vieux tableaux à foiſon,
Oiſeaux, ſapajoux,
Diamans, bijoux ;
J'en ai de toute eſpece.
J'achete cent petits joujoux,
Juſqu'à de la nobleſſe,
Lon la,
Juſqu'à de la nobleſſe.

LE CAPRICE.

Cela n'eſt pas mal. Et que faites-vous encore ?

LE MARQUIS.

Air : *Quand la mer rouge apparut.*

J'ai troqué mille louis
Contre deux médailles ;
J'ai pris des ſoins inouis
Pour des antiquailles :
Mais las de bronze & d'airain,
Aujourd'hui je donne enfin
Dans le co co co,
Dans le qui qui qui,
Dans le co,
Dans le qui,
Dans le coquillage.

LE CAPRICE.

C'eſt être fort ſage.

LE MARQUIS.

Et j'ai encore du bien à regorger, dont je ne ſais que faire.

LE CAPRICE.

Ecoutez-moi.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Du Pinde à vôtre table
Ayez les nourriſſons ;
Ouvrez, d'un air affable,
Votre bourſe aux Gaſcons ;
Pour dernier émétique,
Prenez un intendant,
Et tout un domeſtique
Provençal ou Normand.

LE MARQUIS.

J'ai bien plus fait, vraiment; tous mes gens ſont Manſeaux ou bas-Bretons : & pour un intendant, j'en ai deux.

LE CAPRICE.

Et vous n'ètes pas ruiné ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CAPRICE.

Il n'y a donc pas long-tems que vous avez fait ces jolies proviſions là ?

LE MARQUIS.

Deux ou trois mois.

LE

LE CAPRICE.

Patience auſſi. Qué diable ! on ne ſauroit faire qu'en faiſant.

Air : *Tout le long de la riviere.*

Mon avis encore ;
Pour vous mettre en frais ,
C'eſt de faire éclore
Un vaſte palais ,
Tout le long de la riviere ,
Lere , lon lan la ,
Tout le long de la riviere.

LE MARQUIS.

J'ai fait tout cela.

LE CAPRICE.

Air : *La faridondaine , la faridondon.*

J'imagine un autre moyen ,
Qui bientôt ſans reſſource ,
Du reſte de tout votre bien
Saura tarir la ſource ;
Amourachez-vous d'un tendron ,
La faridondaine , la faridondon ,
Qui ſache aimer comme à Paris (*a*) ,
Biribi .
A la façon de Barbari ,
Mon ami.

(*a*) Faiſant l'action de compter de l'argent.

LE MARQUIS.

Bon, n'avois-je pas fait une maîtreſſe exprès! Mais je ſuis malheureuſement tombé dans les mains d'une ſotte qui s'eſt aviſée de m'aimer, & qui a la rage de me parler économie.

LE CAPRICE.

Fi donc! Envoyez-moi cela au diable. Ne ſouffrez pas qu'on vous raiſonne; & faites une choſe :

Air : *Ramonez ci.*

Cherchez entre des couliſſes
Quelques beautés moins novices,
Qui ne vous ménagent pas;
Ramonez ci,
Ramonez la,
La la la,
Le coffre-fort du haut en bas.

LE MARQUIS.

Vous avez raiſon; je ne m'étois pas encore aviſé de ceci. Auſſi-bien ſuis-je las de beautés qui n'ont que des graces, de l'eſprit & de la tendreſſe plus que les autres.

LE CAPRICE.

Allez, je vous réponds que celles-là ne s'aviſeront pas de vous aimer, ni de vous parler économie.

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit : des actrices, morbleu ! des actrices ! Il faut de ces drôleſſes là ſur le compte d'un joli homme : dès demain je cours tous les foyers.

LE CAPRICE.

Celles qui font les premiers rôles au moins ; je vous les recommande.

LE MARQUIS.

Cela va ſans dire.

Air : *Dedans mon petit réduit.*

J'aime cet éclat pompeux
Qui les environne ;
Je ſens qu'à de ſi beaux feux
Mon cœur s'abandonne.
Quelle gloire, dans Paris,
D'être amant d'une Thétis (*a*),
Ou d'une Hermione (*b*),
O gué !
Ou d'une Hermione !

(*a*) Mademoiſelle Antier, à l'opéra.
(*b*) Mademoiſelle Le Couvreur, à la comédie.

SCENE VIII.

LE CAPRICE *ſeul.*

Air : *La troupe Italienne.*

DANS ce chemin ſans peine,
Il trouvera le bout de tout le bien qu'il a;
Bientôt quelque douzaine,
Faridondaine,
O lon lan la,
De vêtemens de reine,
Faridondaine,
Y pourvoira.

Air : *Un prêcheur inſigne.*

L'aimable fillette,
Encore autre ſujette !
L'aimable fillette,
Qui vient de mon côté !
Une femelle,
Quand elle eſt belle,
J'ai droit ſur elle.
Qui dit beauté,
Dit caprice & légéreté.

SCENE IX.

LE CAPRICE, UNE JEUNE FILLE.

LE CAPRICE.

Air : *Les feuillantines.*

Belle, quel eſt le ſujet
Qui vous fait
Ici venir en ſecret ?
Vous paroiſſez toute honteuſe.

LA JEUNE FILLE.

Je voudrois, (*bis*) être amoureuſe.

LE CAPRICE.

Air : *Boire, à ſon tirelire.*

Parbleu, devenez-la ;
Je n'y mets point d'obſtacle :
Ce que vous avez là
Doit être votre oracle.
Suis-je ſeigneur,
Maître ou tuteur
De votre tirelire lire,
De votre toureloure lour,
De votre cœur ?

LA JEUNE FILLE.

Sans doute, vous l'ètes : & qui donc ?

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Tandis que je vis par douzaine,
Les amans venir à ma chaîne,
Des rigueurs & des cruautés
Vous m'inſpirâtes la manie.
Maintenant qu'ils ſont rebutés,
C'eſt vous qui m'en donnez l'envie.

LE CAPRICE.

Non, non, la belle enfant, ne vous en prenez pas à moi de cette envie là.

Air : *Flon, flon.*

Dites plutôt, ma belle,
Dans votre cœur fripon,
Qu'une voix naturelle
Chante cette chanſon :
Flon, flon, larira dondaine,
Flon, flon, larira dondon.

LA JEUNE FILLE.

Tenez, je vous dirai franchement la choſe comme elle eſt.

Air : *L'autre jour ma Cloris.*

[*Tendrement.*]

J'avoue avec plaiſir,
Duſſé-je être indiſcrette,
Que ce tendre deſir
Vient d'une chanſonnette.

Elle change d'air : Et zon, zon, zon.

[*Vivement.*]

Qu'avec grace Arlequin
Souvent chante à la foire :
En voici le refrain,
Si j'ai bonne mémoire :
Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lison.

Il vous dit cela avec un geste si joli !

LE CAPRICE.

S'attendrir à l'harmonie d'un zon, zon, zon !

Air : *Menuet de M. Granval.*

Sans doute, j'ai part à l'affaire,
On ne peut vous le disputer.

LA JEUNE FILLE.

Sur le choix que j'ai donc à faire
Je venois pour vous consulter.

Air : *Dondaine, dondaine*, ou *M. la Palisse est mort.*

Tout ne s'est pas dérobé
De mes chaines trop cruelles ;
Un cavalier, un abbé
Me sont demeuré fideles.

LE CAPRICE.

Il faut choisir : voyons, qu'est-ce que ce cavalier ?

LA JEUNE FILLE.

Air : *Sois complaiſant.*

Il eſt bien fait, riche, aimant à répandre,
De noble ſang, jeune, ſincere & tendre;
Mais
Mon pere le veut pour gendre :
Je ne l'aimerai jamais.

LE CAPRICE.

Votre pere le veut pour gendre ? Oui, voilà un vilain trait de viſage. Et l'abbé? Qu'eſt-ce que c'eſt? Il n'a pas ce défaut là, je gage.

LA JEUNE FILLE.

Air : *Ah, qu'il eſt beau, l'oiſeau qu'amour m'amene!*

On ne peut rien de plus galant, *bis.*
Il eſt toujours mis proprement.

LE CAPRICE.

Dondaine, dondaine,
Cela ſent bien l'onguent
Miton, mitaine.

Air : *Frere Andouillard.*

Auſſi peut-être a-t-il en récompenſe,
Mince corpulence,
L'eſprit hériſſé,
Et l'air un peu pincé.
Pour tout maintien, la main ſur la calotte,
Et de là, ſans faute,
Pendue à l'ourlet
De ſon petit collet.

LA JEUNE FILLE.

Air : *Menuet d'Hésione.*

Vous êtes un peintre fidele ;
C'eſt lui trait pour trait.

LE CAPRICE.

Dites nous
Lequel de ces meſſieurs, la belle,
Eſt le plus amoureux de vous ?

LA JEUNE FILLE.

Air : *Dondaine, dondaine.*

Le premier, ſans difficulté, *bis.*
Eſt de moi le plus enchanté ;
Il m'aime,
Il m'aime,
Preſqu'autant que l'abbé
S'aime lui-même.

LE CAPRICE.

Air : *Ah, que Colin l'autre jour me fit rire !*

Aimez l'abbé, cela s'en va ſans dire.

LA JEUNE FILLE.

Ah ! je n'ai garde de vous en dédire.
Il eſt dans ma chambre, & j'y vas.
A, a, a, a, a, a, a, a, a, a, a,

SCENE X.

LE CAPRICE *ſeul.*

Air : Belle brune.

Le Caprice
Fait tous les jours de ces choix.
Que tout le monde applaudiſſe
Au Caprice,
Au Caprice.

SCENE XI.

LE CAPRICE, un POETE & ſon PERE.

LE PERE, *entrant tout en colere contre ſon fils.*

Le malheureux! l'extravagant! Vouloir conſulter le Caprice, un aveugle, un fou, plutôt qu'un pere ſenſé, ſur le choix de ſa profeſſion!

LE CAPRICE.

Air : *Lanturelu.*

Qui pouvez-vous être,
Pour oſer ici,
Sur un ton de maître,
M'inſulter ainſi?

Parlez donc, vieux reître,
Vous ſentez le vieux battu.

LE PERE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Je ſuis le pere de ce coquin là, que je devrois faire enfermer à S. Lazare, pour lui apprendre à ne vouloir écouter que vous.

LE CAPRICE.

Que moi!

LE PERE.

Que vous qui n'êtes qu'un gâteur de jeuneſſe.

LE CAPRICE.

Air : *Voici les dragons qui viennent.*

Voici bien une autre eſpece!
Parlez donc vieux fou;
Si je gâte la jeuneſſe,
Je gâte auſſi la vieilleſſe,
Et vous itou,
Et vous itou.

Air : *Hélas! c'eſt bien ſa faute.*

Puis-je mais de votre chagrin?
Si votre fils prend mauvais train,
Hélas! eſt-ce ma faute?
J'ai mis dans ſa tête un deſſein;
Que la raiſon l'en ôte,
Lon la,
Que la raiſon l'en ôte.

Mais quel eſt-il encore ce deſſein que je lui ai mis dans la tête? voyons . . . .

LE PERE.

Beau deſſein, ma foi, le deſſein d'être poëte: le deſſein d'aller à l'hôpital.

LE POETE, *avec enthouſiaſme.*

Dites, dites plutôt de monter à la gloire,
Et d'aller prendre place au temple de mémoire!

LE CAPRICE.

Air : *Des trembleurs.*

Oui, morbleu, vive la rime,
Vive ce métier ſublime,
Qui vous attire l'eſtime
De tous les honnêtes gens!

LE POETE.

Le beau deſſein qui m'anime,
Eſt un deſſein magnanime,
D'aller ſur la double cime,
Pour vivre au-delà des tems!

LE PERE.

Quelles chiennes de viſions! Eh, maroufle, ſonge à gagner ta vie, avant l'immortalité!

LE POETE.

Air : *Vivent les gueux.*

Ah! mon ame peu commune,
Songe au renom,
Plus qu'aux biens de la fortune;

Et mon démon
Porte à la gloire tous mes vœux !

LE PERE.

Vivent les gueux !

Misérable ! est-ce là le fruit de la bonne éducation que je t'ai donnée ? Au lieu de te rendre utile au public par....

LE POETE.

Air : *Il faut que je file file.*

Est-il rien de plus utile
Qu'un bon rimeur, à l'état ?
Il répand sa docte bile
Sur le vice avec éclat ;
Et pour les mœurs d'une ville,
Sert plus qu'un bon magistrat.
Est-il rien de plus utile
Qu'un bon rimeur, à l'état ?

LE PERE.

Tu ne t'ôteras pas ces maudites visions là de la tête ! Regarde, malheureux, regarde ton frere le médecin, & ton cousin l'avocat. Voilà des gens utiles à la république, cela !

LE POETE.

Air : *Du branle de Metz.*

Vous aurez bientôt des preuves
Qu'ils ne lui servent à rien.
Hélas, déjà je plains bien

Les orphelins & les veuves !
Le médecin les fera ;
L'avocat les pille... pille...
Le médecin les fera ;
L'avocat les pillera.

Air : *L'autre jour dans un bocage.*

Et moi, mon pere, au contraire,
Rempliſſant bientôt l'univers,
De mes vers ;
Loin de nuire, je vais faire
Le bien de cent peuples divers ;
Je vais employer les machiniſtes,
Faire ſubſiſter les ſymphoniſtes ;
Les muſiciens,
Comédiens,
François, forains, Italiens ;
Les écrivains obligeans,
Faiſeurs de Mercures galans,
La gazette & les journaliſtes ;
Tous les colporteurs,
Les afficheurs,
Bons & mauvais.

LE PERE.

Les vendeurs de ſifflets.

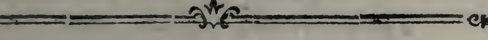
C'eſt un enfant de perdu. Hélas ! je l'avois mis chez un financier de mes amis, qui m'avoit promis de l'avancer. J'eſpérois mourir le dernier roturier de ma race.

LE POETE.

Oh ! j'aime mieux être honnête homme, que de m'anoblir.

LE PERE.

Vas ! je te renonce, je te déshérite, je te maudis, & je t'abandonne à ton caprice ! Cours, vole aux petites-maisons, & ne mets jamais le pied dans la mienne !



SCENE XII.

LE CAPRICE, LE POETE.

LE CAPRICE.

Air : *Gardez vos moutons.*

PARTEZ, volez sur l'Hélicon ;
Votre couronne est prête :
Laissez dire le vieux barbon,
Faites à votre tête.
Toutes ses raisons
Ne sont que chansons.
Qu'il jure, qu'il tempête.

LE POETE.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Reste à savoir par quel chemin
Ma gloire est la plus sûre ?
Du cothurne ou du brodequin,
Lequel est ma chaussure ?

LE CAPRICE.

Chauſſez, chauſſez toujours : tout cela vous ira comme un bas de ſoie. Un bel eſprit doit donner à travers les neuf muſes, comme une boule à travers un jeu de quilles.

LE POETE.

Vous avez raiſon.

Air : *Tique, tique, taque, & lon lan la.*

J'écrirai de tous les goûts. *bis.*

LE CAPRICE.

Tous les ſtyles ſont à vous : *bis.*
L'épique & le dramatique,
Tique, tique, taque, lon lan la,
Le lyrique, le comique,
Le tragique, & cætera.

Air : *Le ſeigneur Turc a raiſon.*

Que votre eſprit conquérant
Vole à tire d'aile,
De la bagatelle au grand,
Du grand à la bagatelle.
Que votre talent bannal
Éclate au palais-royal,
Et chez Polichinelle.

LE POETE.

C'eſt bien dit ! *Aut Cæſar, aut nihil*; tout ou rien : ſoyons univerſel. Je vais commencer par des opéra ; & que j'y réuſſiſe ou non,

Air :

Air : *Marotte fait bien la fiere.*

Ma muse
N'est pas si buse,
De s'en tenir à cela.
Tantôt la trompette,
Tantôt la musette,
Tantôt par-ci,
Tantôt par-là.
Ma muse
N'est pas si buse,
De s'en tenir à cela.

(Il s'en va en sautant, & en finissant l'air ; le Caprice le rappelle.)

LE CAPRICE.

Ecoutez, écoutez. Il est bon de vous prévenir un peu sur quelque petit inconvénient du métier.

Air : *Mais sur-tout prenez bien garde à votre cotillon.*

Vous trouverez des gens fâcheux,
Qui, lorsque vous mordrez sur eux,
Pourront prendre mal vos bons mots ;
Mon ami, prenez bien garde alors à votre dos.

LE POETE.

Fin de l'air : *Quand on obtient ce qu'on aime.*

Bon, bon ! pourvu que je rime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix !
Bon, bon ! pourvu que je rime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix !

SCENE XIII.

LE CAPRICE, L'ART & la NATURE.

LE CAPRICE.

VOILA ce qui s'appelle un héroïſme poétique.

L'ART, *adreſſant la parole à la Nature.*

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

De grace, arrêtez, barbare,
Ne fuyez point votre époux !

LA NATURE.

Je veux que l'on nous ſépare ;
Je ne puis vivre avec vous.

Air : *Le fameux Diogene.*

D'un époux mépriſable
Je me ſens incapable
De recevoir la loi.
C'eſt toi, maudit Caprice,
Qui cauſas mon ſupplice,
En l'uniſſant à moi.

LE CAPRICE.

Eh ! qui êtes-vous ? Car j'ai tant fait de mariages, moi, que je ne vous reconnois pas à cela.

L'ART.

Air : *Joconde.*

Je ſuis fils de l'eſprit humain,

Né dans les derniers âges :
J'imite le pouvoir divin,
Dans mes doctes ouvrages.
Je l'ai rendu souvent jaloux
De ma noble imposture ;
En un mot, je suis l'Art.

LE CAPRICE.

Et vous ?

LA NATURE.

Moi, je suis la Nature.

LE CAPRICE.

Votre désunion m'étonne : vous faisiez d'abord si bon ménage !

LA NATURE.

Tout alloit à merveille, tant qu'il se conduisoit sur mes leçons ; mais....

L'ART.

Voyons quels sont vos griefs. Parlez.

LA NATURE, *au Caprice.*

Je l'avouerai tout simplement. Il fait des enfans sans moi ; & voyez-vous, cela n'accommode pas une femme.

LE CAPRICE.

Non certes ; & rien n'est plus injuste : c'est une besogne qui doit être solidaire.

LA NATURE.

Non content de cela, il défigure tous ceux que j'ai faits.

Air : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

L'homme étoit mon plus bel ouvrage,
Le traître me l'a tout gâté :
Il en a ſi bien frélatté
L'eſprit, le cœur, & le viſage,
Que l'ouvrage n'eſt plus le mien,
Et que je n'y connois plus rien.

L' ART.

Je ne gâte rien pour cela : au contraire, je prétends bien raccommoder ce que vous gâtez vous-même.

LA NATURE.

Qu'ai-je gâté ? Que raccommodez-vous ?

L' ART.

Air : *Le démon malicieux & fin.*

Tel reçut de vous un mauvais cœur,
Qui de moi tient un air de candeur ;
Tel, au fond, n'eſt qu'un eſprit ſtupide,
Qui, grace à moi, paſſe pour un docteur.
Je donne une morgue d'intrépide,
A tel, ſouvent, qui de ſon ombre a peur.

LA NATURE.

Tant pis, c'eſt juſtement là de quoi je me plains : je veux, moi, que les choſes paroiſſent ce qu'elles ſont. De quoi vous mêlez-vous ? J'ai mes raiſons pour qu'elles ſoient comme cela ; & ſuppoſé qu'elles ſoient mal, il ne vous appartient pas d'y toucher, pour y remédier.

L'ART.

Quoi, je verrai de pauvres femmes que le tems aura dévisagées, sans qu'il me soit permis....

LA NATURE.

Non.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Laissez-moi ruiner en paix
De fond en comble leurs attraits ;
Sans que votre sot artifice ,
Malgré moi, comme il fait souvent ,
Tâche à rétablir l'édifice ,
Du faîte jusqu'au fondement.

Je suis sage, une fois ; & je sais ce que je fais.

L'ART.

Vous, sage ? Pas toujours, pas toujours !

Air : *Adieu paniers, vendanges sont faites.*

Vous instruiriez mieux les coquettes ,
Dont l'âge a flétri les appas ;
Et vous leur chanteriez tout bas :
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Air : *Faire l'amour la nuit & le jour.*

Mais non, vous les privez
De l'heureux don de plaire :
Et vous leur conservez
La rage encor de faire
L'amour,
La nuit & le jour.

Cela fait que, par pitié, je leur prête la main, à votre défaut.

Air : *Ma commere, quand je danse.*

Je cache la moindre tare;
J'endurcis, je rétrécis;
Je rajuste, je répare,
Le tout du mieux que je puis.
Je rafraîchis
Le coloris;
Je recrépis,
Je blanchis,
Je rougis,
Je rajuste, je répare,
Le tout du mieux que je puis.

LE CAPRICE.

Je suis de son sentiment. Il n'y a rien de si juste que de vouloir être aimé, quand on aime; & rien n'est si ordinaire que l'envie de plaire à soixante ans, comme à quinze. Je ne vois pas, pour moi, de quoi vous vous plaignez; & moins encore, en quoi je trempe dans tout cela.

LA NATURE.

Oh! je vais vous le dire, en quoi je me plains de vous. J'entrai, par hasard, l'autre jour dans un spectacle tout entier de sa façon, où je n'avois nulle part, & auquel je vous vis donner pourtant des applaudissemens qui m'indignerent.

LE CAPRICE.

Où cela? expliquez-vous.

LA NATURE.

Air : *De l'insulaire.*

C'est un endroit que l'on nomme opéra.
Rien n'est naturel en ce pays-là.
Ce qui se dit là de grave & de tendre,
Ne se dit qu'en ut, re, mi, fa, sol, lá :
Le plus pesant
Marche en dansant :
Le moins content
Ne parle qu'en chantant.
Un malheureux, tout prêt à s'aller pendre,
Souvent cadence & fredonne en pleurant.
Et vous avez le front de trouver cela beau.

LE CAPRICE.

Bon ! ce que je fais, c'est pour avoir le plaisir de rompre en visiere au sens-commun.

LA NATURE.

Cette méthode de parler en chantant, n'est tout au plus supportable qu'à la foire, où il est défendu de faire autrement ; encore y dit-on les choses sur des airs plus convenables, & sur un ton plus naturel. Par exemple, un amant n'y déclarera pas sa passion, en chantant comme un nigaud :

J'ai senti pour vous seule une flamme parfaite ;
Je n'ai jamais aimé comme j'aime en ce jour. (*a*)

(*a*) Parodie de l'opéra de l'Europe galante.

Eh fi! Il y a là de quoi faire bâiller trois ou quatre fois à chaque mot.

Air : *Ah, Philis, je vous vois, je vous aime!*

À la foire on diroit gaîment:
Ah, Philis je vous aime tant!
La belle, en un mot comme en cent,
Je vous vois, je vous veux; je vous aimerai tant!

Cela porte au cœur, cela! [*à l'Art.*] Voyons un peu comment vous feriez parler, dans votre opéra, une femme qui verroit mourir ſon mari.

L' ART.

Voici à peu près de quel ſtyle je me ſervirois.

Air : *De l'opéra de Tancrede.*

Differe d'un moment, chere ombre que j'adore!
Attends, ne deſcends point encore
Sur les rivages ténébreux.

Et dans votre bel opéra-comique, voyons comment elle s'exprimeroit.

LA NATURE.

Comme ceci:

Y-avance! y-avance! y-avance!
Délivre-moi de ta préſence!

C'eſt cela qui eſt naturel. Voyons enfin votre façon de faire plaindre un amant maltraité.

L' ART.

Ecoutez cette tendreſſe.

Fut-il jamais amant plus fidele & plus tendre! (*a*)
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi!

(*a*) De l'opéra d'Amadis.

LA NATURE.

Oh, qu'à la foire on feroit bien mieux!

Air : *Vivons pour ces fillettes, vivons.*

L'on s'expliqueroit nettement; *bis.*
Et l'on diroit ingénument :
Tu n'es pas mon affaire.
Et vas te faire faire
Un amant,
Qui ſache mieux te plaire.
Et vas te faire, &c.

L'ART.

Même air.

Puiſqu'un ſtyle noble & fleuri *bis.*
Te plaît moins qu'un landeriri,
Tu n'es pas mon affaire.
Et vas te faire faire
Un mari,
Qui ſache mieux te plaire.
[*Il s'en va.*]

SCENE XIV.

LE CAPRICE, LA NATURE.

LE CAPRICE.

CE n'eſt pas mal rétorqué; qu'en dites-vous?

LA NATURE.

Ce que j'en dis? Que je ſuis charmée d'en être débarraſſée.

LE CAPRICE.

A ce que je vois, l'hymen eſt donc un état bien fâcheux ?

LA NATURE.

Plus qu'on ne peut penſer. Sans le ſecours du divorce, ou l'eſpoir du veuvage, il feroit tourner la tête à bien des gens.

LE ÇAPRICE, *à part.*

Allons, ma mere, je vous obéirai.

LA NATURE.

A quoi rêvez-vous ?

LE CAPRICE.

A me marier.

LA NATURE.

Le plus tard que vous pourrez, n'eſt-ce pas?

LE CAPRICE.

Aujourd'hui.

LA NATURE.

Quoi, au moment même qu'on vous dit que c'eſt un état ſi fâcheux ?

LE CAPRICE.

Oui : j'aime un état violent, & veux ſavoir qu'en dire.

LA NATURE.

Et avec qui vous marier ?

LE CAPRICE.

Qu'en ſais-je ! avec la premiere venue.

SCENE XV.

LE CAPRICE, LA NATURE, LA FOLIE.

LA FOLIE, *entrant en danſant.*

Air : *Menuet de la chaſſe.*

HABITANS d'ici bas,
Suivez tous mes pas.
La Raiſon n'a pas
Tant que moi d'appas.
Ne faites de cas
Que de mes ébats.
Moquez-vous des rats.

LE CAPRICE.

Quelle beauté !
Quelle vive légéreté !
Qui n'en ſeroit pas enchanté ?
Quelle eſt donc cette divinité ?

LA FOLIE.

Même air.

Des vieillards amoureux
J'allume les feux.
Je remplis de vœux
Tous les cerveaux creux.
Je fais, quand je veux,
Tantôt l'homme heureux,
Tantôt malheureux.

LE CAPRICE.

Parbleu, je croi
Que c'eſt la Folie! Oui, ma foi!
C'eſt elle-même, je le voi.
Madame, que voulez-vous de moi?

LA FOLIE.

Même air.

L'Hymen eſt un bourru,
Qui n'a jamais pu
Me prendre à ſa glu:
Mais l'ordre abſolu
D'un dieu réſolu,
Veut qu'hurlu brelu,
Je faſſe un cocu.

Veux-tu l'ètre, vieux fou? Tu n'as qu'à m'épouſer, c'eſt une affaire faite.

LE CAPRICE.

Air: *Des fraiſes.*

La belle humeur vous ſied bien;
Mais il y faut des bornes:
L'excès en tout ne vaut rien:
De quel front elle offre au mien
Des cornes! des cornes! des cornes!

LA FOLIE.

Allez, allez, mon ami, ſi ce n'eſt moi qui vous en donne, c'en ſera un autre; mais pour les échapper, je vous en défie.

Air : *Vous en tenez.*

Vous êtes vieux, ſans doute avare,
Sermoneur, ombrageux, bizare;
Si-tôt que vous vous marirez,
Vous en aurez!
Vous en aurez!
Ah, je vois bien que vous en aurez!
Oui, vous en aurez!

LE CAPRICE.

Je me marierai, & je n'en aurai point; non, morbleu, & j'y mettrai bon ordre.

LA FOLIE.

Air : *Le cul dans une hotte.*

Voilà de nos gens réſolus!
J'en avons tant vus,
Sûrs de n'être jamais cocus,
Et que l'on incorpore!
J'en avons tant vus,
J'en verrons bien encore.

LE CAPRICE, *à la Nature.*

Croiriez-vous que cette humeur franche me plaît?

LA FOLIE.

Air : *Du cotillon de Surenne.*

Je ne vends point chat en poche:
Me voulez-vous? me voilà.
Si ma vertu cloche,
Je l'ai dit déjà:

Vienne qui voudra,
L'on ne m'aura
Qu'à ce prix là.
Je ne vends point chat en poche ;
Me voulez-vous ? me voilà.

LE CAPRICE.

Très-volontiers ; je vous accepte.

LA FOLIE.

Touchez là.

LA NATURE.

Voilà qui ſent bien ſa folie & ſon caprice.

[*A la Folie.*]

Air : *Menuet d'Héſione.*

Quoi, ſur un fait de cette eſpece,
Prévenir un futur époux !
C'eſt n'y guere entendre fineſſe,
Cela n'eſt naturel qu'à vous.

LA FOLIE.

Air : *Du Mirliton.*

Oh, ma foi, qu'on s'accommode !
Que cela ſe faſſe ou non.
Chacun raiſonne à ſa mode ;
Pour moi voilà ma raiſon :
J'ai du mirliton, mirliton, &c.

LA NATURE, *au Caprice.*

Fort bien : & cela ne vous fait pas peur ?

LE CAPRICE.

Point du tout ; au contraire, je tire un très-bon augure de tout ceci. Eh, que ſait-on !

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Peut-être l'auſtere promeſſe
De vivre toujours en Lucrece,
Provoque à l'infidélité ;
Et que celle-ci va ſe faire
Un plaiſir de la chaſteté,
Pour avoir promis le contraire.

LA NATURE.

Air : *Pour faire honneur à la noce.*

Vous étiez faits l'un pour l'autre,
Vous chercheriez ailleurs en vain ;
Vous ſerez unis de ma main :
Çà, donnez-moi chacun la vôtre.
Vous étiez faits l'un pour l'autre ;
Vous chercheriez ailleurs en vain.

Il y avoit long-tems que je n'avois fait un mariage. Adieu.

LE CAPRICE, *d'un air inquiet.*

Nous voilà donc mariés !

LA NATURE.

Oui.

LA FOLIE, *du même ton.*

Bien mariés ?

LA NATURE.

Bien mariés ; mariés des mains de la Nature : je vaux bien un notaire peut-être ?

Air : *Ce ſont les amours qui ſont les beaux jours.*

Soyez hors de peine ;
Et dès cette nuit ,
Cueillez le doux fruit
D'une ſi belle chaine ;
Et de vos amours
Commencez le cours.

LE CAPRICE & LA FOLIE enſemble.

Parodie d'un air d'opéra.

Hélas ! une chaine ſi belle
Sera donc éternelle ?
Hélas ! de ſi chaſtes amours
Dureront donc toujours ?

LA NATURE.

Air : *Je ſuis Madelon Friquet.*

Non , non , non , ne craignez rien ,
Ces nœuds ſont aiſés à défaire ;
Non , non , non , ne craignez rien ;
Quand vous voudrez , vous romprez bien.
Quand c'eſt moi qui forme un lien ,
Des deux côtés on ſe doit plaire ;
Sinon chacun va du ſien.
Non , non , non , ne craignez rien ,
Ces nœuds ſont aiſés à défaire ;
Quand vous voudrez , vous romprez bien.



L'ANE

L'ÂNE D'OR

D'APULÉE,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES ;

Mêlé de proſe & de vaudevilles ;

Repréſenté ſur le théatre du fauxbourg Saint-Laurent, en 1725.

PERSONNAGES DE LA PIECE.

OCTAVE.

ISABELLE.

COLOMBINE.

ARLEQUIN, *âne, amant de Colombine.*

MEZZETIN, *maître-d'hôtel d'Octave.*

SCARAMOUCHE, *poëte, ſous le nom de* M. GLORIOLET, *amoureux de Colombine.*

PIERROT, *cuiſinier, auſſi amoureux de Colombine.*

FRIPPE-SAUCE, *marmiton.*

PERSONNAGES du divertiſſement, composé en forme d'épithalame, par M. GLORIOLET.

L'HYMEN.

L'AMOUR.

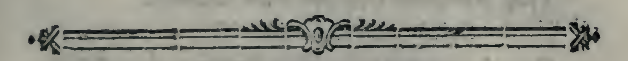
LE COCUAGE.

LE DÉCORATEUR.

La ſcene eſt dans une ville de Theſſalie.



L'ÂNE D'OR. (a)



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

Air : *Ton humeur est, Catherene.*

D'où vient cette rêverie,
Cette douleur dans tes yeux,
Aujourd'hui qu'on me marie,
Et que tout rit dans ces lieux?

[*Colombine soupire.*]

Oh, je n'y puis rien comprendre!
Je m'impatiente enfin.
Je veux tout-à-l'heure apprendre
Ce qui cause ton chagrin.

(a) Cette piece eut quarante représentations consécutives pendant quarante jours; mais je n'en fus ni plus vain, ni plus modeste pour cela.

COLOMBINE.

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.*

Votre bonheur, plus grand qu'on ne peut croire,
Et qui vous eſt bien dû,
Trop vivement rappelle à ma mémoire
Celui que j'ai perdu:
Quand tout vous rit, tout contre moi conſpire;
Je ne ſaurois rire,
Moi,
Je ne ſaurois rire.

ISABELLE.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Explique-toi plus clairement:
Je veux ſavoir abſolument
Quelle peut être ta diſgrace.

COLOMBINE.

L'aveu n'eſt pas en mon pouvoir.

ISABELLE.

Oh, c'eſt auſſi trop de grimace!
Adieu : je ne veux rien ſavoir.

COLOMBINE.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Un peu moins de pétulance:
Madame, point de courroux.
Je veux bien rompre un ſilence
Qui me peſe plus qu'à vous.

Air : *Je n'ſaurois.*

Il faut que je me ſurmonte,
Et qu'en la vie une fois
Je déclare & je raconte....
Mais je perds déjà la voix.
Je n'ſaurois ;
Je rougirois trop de honte ;
J'en mourrois.

ISABELLE.

Prends courage : tu n'as pas à faire à un dragon d'honneur ; je t'entends : il y a ici de la galanterie.

COLOMBINE.

Doucement, madame ; il n'y a encore que de l'amour.

ISABELLE.

Et pour qui ?

COLOMBINE.

Voilà ce que je n'oſerois vous dire.

ISABELLE.

Dis toujours ; & pourquoi ?

COLOMBINE.

C'eſt que ce n'eſt que pour une bête, & une très-vilaine bête.

ISABELLE.

J'y ſuis. Pour ce niais de Pierrot, que je vois bien qui t'aime auſſi.

COLOMBINE.

Le cuiſinier?

Air : *De Léandre.*

Fi donc ! un gile, un innocent,
Un bas poliſſon qui s'admire,
Qui pour un mot vous en dit cent,
Sans qu'on ſache ce qu'il veut dire;
Et qui me tient des propos doux,
Plus dégoûtans que ſes ragoûts.

ISABELLE.

Seroit-ce pour Gloriolet, cette bête de bel-eſprit, l'auteur du divertiſſement qui doit me ſervir aujourd'hui d'épithalame?

COLOMBINE.

Fin d'un air connu.

Ah, fi donc ! taiſez-vous, madame.
En vérité,
C'eſt me croire le cerveau démonté!

Oh, bête pour bête, j'aimerois cent fois mieux le benêt de cuiſinier, que votre petit monſieur Gloriolet : il m'en conte, il eſt vrai ; mais je ne balancerois pas plus entre lui & Pierrot, en cas de beſoin, que je ne ferois entre un madrigal & une fricaſſée de poulets.

ISABELLE.

Air connu.

Oh, ne me laiſſe pas donc
Plus long-tems l'ame incertaine!

COLOMBINE.

Le récit eſt un peu long,
Laiſſez-moi reprendre haleine.

Je vous ai ſouvent parlé d'une vieille ſorciere que j'ai ſervie.....

ISABELLE.

Et de chez qui même tu m'as dit avoir emporté des ſecrets que tu ne veux révéler encore à perſonne.

COLOMBINE.

C'eſt que je ne veux les publier qu'après un eſſai que j'en dois faire; & l'occaſion ne s'en eſt pas encore offerte: or, entr'autres ſecrets, cette femme avoit des huiles dont on n'avoit qu'à ſe frotter, pour ſe transformer en toutes les ſortes d'animaux qu'on vouloit. Maudite ſoit cent fois la ſorciere!

Air: *Où êtes-vous, Birène, mon ami?*

Un jour, hélas! Arlequin mon amant,
Comme nous étions l'un & l'autre en gogues,
N'alla-t-il pas s'aviſer follement
De vouloir faire épreuve de ſes drogues?

Et moi, auſſi folle que lui, au lieu de l'en empêcher, j'eus, au contraire, la ſottiſe de vouloir être de moitié dans les expériences, & prendre ma part du paſſe-tems.

Air : *Ah, mon Dieu, que de belles dames l'on voit ici!*

Tour-à-tour nous nous vîmes,
Coq, poule & moineau :
Ensuite nous nous fîmes
Génisse & taureau :
Ah, mon Dieu, que tous deux nous rîmes
Dessous cette peau!

ISABELLE.

Eh, où est le mal jusques là?

COLOMBINE.

Un moment, madame, le voici.

Air : *Des pendus.*

Voulant, pour le plaisir complet,
De mon galant faire un baudet;
Tout alla d'abord à merveilles :
Forte échine, longues oreilles,
Et queue, & croupe de mulet;
Il devint un âne parfait.

Vous ne voyez peut-être pas encore grand mal jusques là. Eh, non; mais voici le diable : je me frottois, ou plutôt j'allois me frotter de la même drogue, pour lui donner le plaisir de me voir changée en bourique, & dans le cas de pouvoir chanter ensemble un fort joli duo, quand tout-à-coup :

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.*

Des voleurs enfonçant la porte,
Entrerent chez nous brusquement :

Je laiſſe là tout, demi-morte,
Et je m'enfuis imprudemment;
Tandis qu'on pille, & qu'on emporte
Tout ſur le dos de mon amant.

ISABELLE.

Ah, le malheureux garçon!

COLOMBINE.

Jugez de ma conſternation, quand revenue de ma frayeur, & le péril paſſé, je ne retrouvai plus mon pauvre âne.

Air: *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

J'ai couru l'Arcadie,
Et les pays lointains:
J'ai d'Europe & d'Aſie
Viſité les moulins:
En parcourant les Gaules,
J'ai même fureté
Dans toutes les écoles
De l'univerſité.

Pas perdus! je n'en ai eu de nouvelles nulle part. Il eſt peut-être mort ou mangé des loups, & cela faute d'avoir pu lui dire qu'il ne falloit, pour reprendre ſa premiere figure, que mâcher les premieres roſes qu'il trouveroit: d'autant plus qu'alors nous étions au mois de mai, la plus belle ſaiſon du monde pour lui.

ISABELLE.

Air : *Les foires de Champagne.*

Je ne ſaurois te le nier,
Je plains le pauvre haire :
Mais, crois-moi, cherche à l'oublier ;
Et ſi tu veux bien faire,
Prends pour mari le cuiſinier,
C'eſt toute ton affaire.

[*Elle ſort.*]

COLOMBINE, *ſeule.*

Air : *Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom....*

Non, non,
Mon cœur n'entend point de raiſon,
Il eſt tout à mon cher âne !
Non, non,
Jamais garçon ne fut ſi bon
Que l'étoit mon cher ânon !

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

On vient ; c'eſt Pierrot qui s'avance :
Fuyons ce ſot original :
Tâchons d'éviter ſa préſence,
Pour aller pleurer ſon rival.



SCENE II.

PIERROT, ARLEQUIN *son âne, chargé de provisions.*

PIERROT *le frappant.*

Air : *De Grimaudin.*

Vas donc ! On diroit qu'il me brave
Par sa lenteur ;
Il a l'air, avec son pas grave,
D'un sénateur.
Vous marcherez, maître Martin,
Où vous mourrez sous le gourdin.

A l'écurie! [*Il le chasse.*] J'ai bien peur d'avoir fait tout-à-l'heure un mauvais marché, en achetant cette diable de bête là : mais il ne me coûte qu'une piece d'or, & le bon marché fait tout prendre. Il a bon pied & bon œil du moins. Il évite les mauvais pas, les passans & les voitures, mieux que ne font bien des personnes. J'en ai été comme en extase.

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.*

Il a de l'intelligence,
A tel point qu'il me ravit ;
D'âne il n'a que l'apparence ;

Des bêtes, ſans contredit,
Il eſt la crême ;
Il a preſque autant d'eſprit
Que Pierrot même.

Mais je vois bien ce que c'eſt : il y a bon remede. Ce ſont des prêtres d'Iſis qui me l'ont vendu. Le mauvais exemple l'aura rendu pareſſeux. Le bâton y mettra ordre.... Ça, ça, ſongeons au dîné. Où ſont nos marmitons ? [*Il les appelle.*]

Air : *Carillon de Nantes.*

Fouille-au-pot !
Croq-lardon !
Pile-verjus, allons donc !
Frippe-ſauce !
Frippe-ſauce !

Ils ſont ſourds : perſonne ne vient. Tant mieux.

Air : *Si le roi m'avoit donné Paris ſa grand'ville.*

Après tout, qu'ai-je beſoin
De leur compagnie,
Pour déjeûner ſans témoin,
Et ſuivre l'envie
Qui me prend en ce moment,
De boire gaillardement
Pinte avec m'amie, ô gué !
Pinte avec m'amie ?

Air : *Un petit moment plus tard.*

Nous nous régalerons tantôt
En roi de Cocagne :
Voilà d'abord un petit pot
De vin de Champagne :
Mettons encore à l'écart
Cette tourte friande,
Et ce beau ſauciſſon : car
Elle eſt, elle eſt... gourmande.

Air : *Eſt-ce ainſi qu'on prend les belles, ô gué lon la.*

Pour attendrir les cruelles,
Les ſentimens délicats
Sont de pures bagatelles ;
Parlez-moi d'un bon repas :
[*Montrant le ſauciſſon.*]
C'eſt ainſi qu'on prend les belles,
O gué lon la, ô gué lon la !

C'eſt aſſez dit. Courons la chercher.

SCENE III.

L'ANE *ſeul.*

Il entre, flaire par-tout, découvre l'endroit où le cuiſinier a détourné ſes proviſions ; mange à l'aiſe, boit à même ; & entendant du monde d'un côté, il s'enfuit de l'autre.

SCENE IV.

PIERROT, MEZZETIN, COLOMBINE.

MEZZETIN, *maître-d'hôtel, entre le premier; & ne trouvant personne, appelle plusieurs fois Pierrot : Pierrot vient.*

AH, vous voilà ! Tenez, c'est l'ordre du repas que je vous apporte. [*Il lui donne un papier, & lui chante à l'oreille :*].

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Ami, j'ai mis à rémotis
Quelque chose d'exquis; *bis.*
Dans un moment je suis à vous,
Et nous boirons deux coups. *bis.*

PIERROT *embarrassé.*

Oh ! monsieur le maître, donnez-vous tout le tems que vous voudrez; car, comme vous voyez, j'ai ainsi que vous plus d'une affaire ici.



SCENE V.

PIERROT, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Air : *Voici les dragons qui viennent.*

Ça, voyons, parlez donc vîte !
Que me voulez-vous ?

PIERROT.

Patience, ma petite !

COLOMBINE.

Oh, dépêche, ou je te quitte !

PIERROT.

La, la, tout doux ! la, la, tout doux !

COLOMBINE.

Voyons enfin à quoi aboutira cet air empressé & mystérieux, avec lequel tu me fais trotter de si loin.

PIERROT.

Eh quoi, belle rôtisseuse des cœurs, ne saurai-je jamais à quelle sauce vous mettre les sentimens du mien, pendu à votre crochet ? Hélas !

Air : *Des folies d'Espagne.*

De vos beautés l'allumette gentille,
De mon amour embrase le tison.

Je bous, je fris, je rôtis, & je grille
Au feu d'un œil ſi vif & ſi fripon.

COLOMBINE, *d'un ton railleur.*

Refrain de l'air ſuivant.

Et ton, relon tonton, tontaine, la tontaine;
Et ton, relon tonton, tontaine, la tonton.

PIERROT.

Air : *Et ton, relon tonton, tontaine.*

Mettez la main un moment à la broche,
Et lui donnez un favorable tour. . . .

COLOMBINE.

Et ton, relon tonton, tontaine, la tontaine.

PIERROT, *d'un ton tendre & comique.*

Air : *Le beau berger Tyrcis.*

Quoi, toujours ſur ce ton!
Toujours cruelle & fiere!
Prends pitié de ton mouton,
Mon adorable bergere. . . .

COLOMBINE.

J'ai bien bon appétit, Pierrot!

PIERROT.

Air : *Quand la bergere vient des champs.*

Si l'on me ſouffre, je le voi,
Je ne le doi
Qu'à mon emploi:
Hélas! n'ai-je donc, comme un ſot,
D'autre mérite
Que ma marmite?

COLOMBINE

COLOMBINE, *faiſant une humble révérence, & s'en allant.*

Adieu, Pierrot.

PIERROT.

Air : *Les amours triomphans.*

Belle, attendez ; je vas
Vous ſatisfaire.
Vous ne manquerez pas
De bonne chere.

[*Il va au coffre où il avoit ſerré le déjeuné.*]

Voici de quoi la faire.
J'ai là du nanan caché ;
Et nous allons, ma chere....

[*Il ne trouve rien.*]

Les oiſeaux l'ont déniché.

COLOMBINE, *ſe moquant de lui, ſort, toujours danſant, en chantant le refrain :*

Tarela, tarela, tarela lala, tarela, tarela !

PIERROT, *tâchant de la retenir.*

Air : *Des fraiſes.*

Ah ! croyez, mon doux ſouci....

COLOMBINE, *ſe débarraſſant.*

Le plaiſant perſonnage,
Pour m'oſer jouer ainſi !
Une autre fois reviens-y.

SCENE VI.

PIERROT *ſeul.*

J'ENRAGE, j'enrage, j'enrage!

Même air.

Par la morbleu, je ſaurai
D'où vient la manigance.
C'eſt lui, j'en ſuis aſſuré.
Paix! bientôt j'en tirerai
Vengeance, vengeance, vengeance.

C'eſt Mezzetin : oui. Qui donc! Je l'ai trouvé ſeul ici, en y entrant. Nous verrons, nous verrons! Le voici.

SCENE VII.

PIERROT, MEZZETIN, *maître-d'hôtel.*

MEZZETIN, *ſautant de joie.*

Air : *Lampons! lampons! &c.*

EN attendant le diné,
Voici, pour le déjeûné,
Un ſauciſſon de Boulogne,
Et du bon vin de Bourgogne.
Lampons, lampons, camarade, lampons!

[*Montrant une grande bouteille.*]

Air : *Allons gai.*

Elle eſt de belle taille,
Le bourgogne excellent :
Ami, faiſons ripaille ;
Mangeons, buvons d'autant.
Allons gai, toujours gai, d'un air gai, &c.

PIERROT.

Air : *Ami, ſans regretter Paris.*

Vous faites le mauvais plaiſant :
Cela ne vous ſied gueres.
Cherchez quelqu'autre complaiſant ;
Qui ſouffre vos manieres.

MEZZETIN.

Air : *Lanturelu.*

Que voulez-vous dire ?

PIERROT.

Que tous ces tours-là
Ne me font point rire.

MEZZETIN.

Qu'eſt-ce donc qu'il a ?
Eſt-il en délire ?

PIERROT.

Faites-bien le réſolu !

MEZZETIN.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

PIERROT.

Monſieur Grippe-cire, ne m'échauffez pas les oreilles.

MEZZETIN.

Monſieur Grippe-ſuif, ne m'échauffez pas les miennes !

PIERROT.

Air : *Voulez-vous ſavoir qui des deux.*

Vous ſavez que les cuiſiniers
Se fâchent aſſez volontiers ;
Et que les drôles de ma ſorte
Ont la tête chaude. . . .

MEZZETIN.

Oui, vraiment !
Mais chaude, ou froide, que m'importe ?
Tout cela m'eſt indifférent.

PIERROT *en fureur.*

Air : *Des trembleurs.*

J'ai trop été pacifique.
Crains qu'enfin je ne me pique.
Pille maître & domeſtique ;
Mais ne viens pas juſqu'à moi.

MEZZETIN.

Je ne ſais d'où vient ta rage ;
Mais, parbleu, tu n'es pas ſage,
De m'accuſer de pillage,
Toi qui pilles plus que moi.

PIERROT.

Air : *Le fameux Diogene.*

Je ſaurai, double traitre,
Te nuire auprès du maître,

En tout tems, en tous lieux :
Et pour premiers déboires,
Je vais ſur tes mémoires
Lui faire ouvrir les yeux.

MEZZETIN.

Sur mes mémoires ! Songes-tu que les tiens en ſont toujours le premier article?

PIERROT.

Même air.

Il eſt tems qu'on traverſe
Certain petit commerce
Avec le boulanger.

MEZZETIN.

Crois-tu que je te paſſe
Les tours de paſſe-paſſe,
Que je fais du boucher ?

PIERROT.

Air : *Vous en venez, ah! je vois bien que vous en venez.*

Et cette épouſe clandeſtine,
Qui fait mal aller la cuiſine,
Et chez qui tout le meilleur va :
On le ſaura, on le ſaura !
Ta vieille femme le ſaura ;
Elle le ſaura !

MEZZETIN.

Même air.

Et la marmite de cette autre,
Qui bout aux dépens de la nôtre ;

Penſes-tu que je m'en tairai ?
Je le dirai, je le dirai.
A Colombine j'en parlerai.
Je le lui dirai.

PIERROT.

Air : *Mordienne de vous.*

Tu le lui diras ?

MEZZETIN.

Seulement commence :
Fais le premier pas.

PIERROT.

Je perds patience.

[*Il lui ſaute à la gorge.*]

Tu le lui diras !

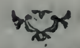
[*Ils ſe battent en diſant le reſte : Mezzetin s'échappe, & Pierrot court après.*]

Gibier de potence !
Tu le lui diras !

[*L'âne vient.*]

MEZZETIN.

Viens, viens ; tu verras !



SCENE VIII.

L'ANE *seul.*

Il trouve ce que venoit d'apporter le maître-d'hôtel, mange tout, & trouve moyen, avec ses pieds de devant, de boire à même.

SCENE IX.

L'ANE, PIERROT *revenant tout houspillé, & sans voir l'âne qui continue de boire.*

PIERROT.

Tu le lui diras, chien que tu es!

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

J'ai payé ta malice!...

[*Voyant boire l'âne.*]

Mais, dieux! veillé-je, ou non?
Mon âne, comme un Suisse,
Le nez dans un flacon!
L'aventure est nouvelle!
Voilà donc le fripon
Qui fait notre querelle!
Parbleu, le tour est bon.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Je veux régaler ma cruelle,
D'un ſpectacle ſi ſurprenant :
Il fera ma paix avec elle ;
Mais ne perdons pas un inſtant.



SCENE X.

COLOMBINE & GLORIOLET *entrent par un côté du théatre, en même-tems que Pierrot ſort de l'autre, & ſans voir l'âne, qui regarde attentivement Colombine.*

COLOMBINE.

Air : *Bouchez, naïades, vos fontaines.*

De grace, laiſſez-moi tranquille !
Contre vous n'eſt-il point d'aſyle ?
Adieu, monſieur Gloriolet.
Où faut-il qu'on ſe refugie ?
La peſte ſoit du jodelet !

GLORIOLET.

Liſez du moins cette élégie.

COLOMBINE.

Non, non, je ne veux rien lire, non !
Non, non, je ne veux rien lire !

GLORIOLET.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Pourquoi cette rigueur extrême ?
Eh, lisez-la ! vous y verrez
Avec quelle ardeur je vous aime.

COLOMBINE.

Vainement vous persévérez.

GLORIOLET.

Vous la lirez, vous la lirez !
Ou, je vous la lirai moi-méme.
Ecoutez bien, & m'admirez.

[*Il lit avec emphase, en la tenant par la main.*]

Effroyables rochers, précipices affreux,
Déserts où j'ai poussé tant de cris douloureux !
O vous. . . .

COLOMBINE, *lui donnant un soufflet.*

Air : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Ton élégie est importune :
Sur ce soufflet que tu reçois,
Vas en composer encore une :
Tu liras le tout à la fois.

GLORIOLET, *d'un air content & respectueux, faisant la révérence.*

Je vais obéir à vos loix.

SCENE XI.

COLOMBINE, L'ANE.

COLOMBINE, *n'ayant point encore vu l'âne qui s'approche d'elle par-derriere.*

Air : *O reguingué, ô lonlanla.*

Mon cher Arlequin, c'est pour toi
Que je me suis fait une loi
De haïr tout ce que je voi.
Qu'on m'approuve, ou qu'on me condamne,
Je veux mourir veuve d'un âne.

Air de M. l'abbé le Violoncelle.

Mais peut-être qu'aujourd'hui
Le drôle est tout plein de vie :
Quand je ne songe qu'à lui,
Peut-être, hélas, il m'oublie !

ARLEQUIN (*a*).

Hin ! ha ! hon ! hin ! ha ! hon ! hin ! ha !

(*a*) Cet Arlequin avoit éminemment l'heureux talent de braire avec une force & une vérité singulieres. La confidence qu'il m'en avoit faite, ne contribua pas peu à me faire imaginer cette farce.

COLOMBINE, *ſurpriſe autant qu'effrayée, ſe retourne, & l'examinant.*

Air : *Des pélerins.*

Que vois-je ! Je ſuis éperdue !
Hélas ! mon Dieu,
Quel animal s'offre à ma vue !
Et dans quel lieu !
Ah ! toucherions-nous à la fin
De l'aventure ?
Seroit-ce mon pauvre Arlequin ?
Je vais en être ſûre.

ARLEQUIN.

Hin, ha, hon, hin, ha, hon !

COLOMBINE.

Voici l'occaſion de me ſervir de cet anneau conſtellé, qui a la vertu de faire parler les bêtes comme autrefois.

[*Après le lui avoir mis dans l'oreille.*]

Air : *Vraiment, ma commere, oui.*

Eſt-ce bien toi, mon ami ?

L'ANE.

Vraiment, ma commere, oui.

COLOMBINE, *ſautant de joie & l'embraſſant.*

Ai-je été dans ta mémoire ?

L'ANE.

Vraiment, double chienne, voire ;
Vraiment, ma douce amie, oui.

Air : *Quand le péril est agréable.*

J'ai maudit cent fois la carogne,
Qui m'a fait un vilain baudet :
Moi qui fus si beau, si bien fait !
Regarde la besogne.

Air : *Pour passer doucement la vie.*

De moi que pouvois-tu pis faire ?
Conçois ma honte & mon dépit.
Depuis un an l'on m'entend braire :
Quelle voix pour un bel-esprit !
Me voilà pour jamais exclus de l'académie !

COLOMBINE.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Pardonne-moi, cher amant,
Ma bêtise d'un moment !
Quand on te sangla,
La peur me troubla :
Le cœur de Colombine
A bien souffert dès ce tems là.

L'ANE.

Pas tant que mon échine, lon la,
Pas tant que mon échine.

Air : *Du poulailler de Pontoise.*

Et jour & nuit je travaille,
Moi qui suis né paresseux.
Le jour, une fois ou deux,
Je mange, & quoi ? rien qui vaille :
Le joli ragoût, ma foi !
Des chardons & de la paille !

Le joli ragoût, ma foi,
Pour un gourmand tel que moi!

Air : *Tout le long de la riviere.*

La grande misere,
Mon plus grand chagrin,
Quand le chaud m'altere,
C'est qu'au lieu de vin
Je bois de l'eau de riviere,
Lere, lon lanla,
Je bois de l'eau de riviere:
Le beau ratafia!

Air : *Dupont, mon ami.*

Moi, qu'au cabaret
L'on nommoit Grégoire!

COLOMBINE.

Laisse, mon poulet,
Laisse ton histoire!

L'ANE.

Non, morbleu, je dirai tout;
Ecoute-moi jusqu'au bout.

Air : *L'amour me fait, lon lanla, l'amour me fait mourir.*

Sous cette peau nouvelle,
Plus que sous l'autre encor,
A l'aspect d'une belle
Mes feux prennent l'essor.
L'amour me fait, lonlanla, l'amour me fait mourir.

Air : *Que je veux de mal à ma mere.*

Pour le beau ſexe je ſuis tendre,
Autant & plus qu'auparavant.
Mais en vain, pour me faire entendre,
Je me ſuis eſſayé ſouvent.
Tel que je ſuis, comment,
Poliment,
Galamment,
Comment m'y prendre?
Tel que je ſuis, comment
Trouſſer un compliment?

Air : *Le grand dieu Neptune eſt en colere.*

J'exprime alors ainſi mon martyre :
Ho, ho, tourelouribo! [*Il brait.*]
Mais, j'ai beau dire & redire,
Ho, ho, tourelouribo! [*Il brait*]
Qui diable pourroit traduire,
Ho, ho, ho, tourelouribo!

COLOMBINE *rit à ſe tenir les côtés.*

L'ANE, *triſtement.*

Air : *La ceinture.*

Vous riez, quelle cruauté!

COLOMBINE.

A ton chant puis-je ne pas rire?
Je lui dois ta fidélité.

L'ANE.

J'ai bien autre choſe à te dire.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Près d'une ânesse, débridé,
Dans un beau pré je fus guidé,
Et laissé par mon maitre....

COLOMBINE, *d'un air inquiet.*

Eh bien ?

L'ANE.

Ce n'étoit pas pour paître,
Vous m'entendez bien.

COLOMBINE, *du ton de l'opéra de Phaëton qu'on jouoit alors.*

Air : *Ah, Phaëton, est-il possible !*

Ah, l'animal, est-il possible
Qu'il ait été sensible
Pour une autre que moi ! [*à l'âne.*]
Petit volage, est-il possible
Que vous m'eussiez manqué de foi ?

L'ANE.

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom que celui de ma Nannette !*

Non, non,
Je fus sage comme un Caton ;
J'eus du respect pour ma race.
Non, non, l'on ne verra jamais ânon
Porter mes armes & mon nom.

Deux ânes dans la branche ainée des Arlequins ! Hélas ! ce n'est déjà que trop d'un comme moi pour son déshonneur.

COLOMBINE.

Prends-y garde : aujourd'hui, ni jamais, je n'entendrois raillerie là-dessus !

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

Je serois inexorable
Pour cette infidélité,
Si je t'en savois coupable.

L'ANE.

Non, je ne l'ai pas été.

COLOMBINE.

Quand je voudrai, je suis sûre
De te rendre ta figure.
Mais tu subirois le sort
D'un âne jusqu'à la mort.

L'ANE.

Air : *J'offre ici mon savoir faire.*

J'ai toujours été fidele.

COLOMBINE.

Jure encor que tu le feras.

L'ANE.

Des bons maris, jusqu'au trépas,
Je jure d'être le modele.

COLOMBINE.

Sois certain qu'au premier faux pas,
Tout de nouveau je t'ensorcele.

L'ANE.

L'ANE.

Air : *Des fraises.*

J'ai trop durement vécu,
Pour que je te chicane :
Et je suis bien convaincu
Qu'il vaut mieux être un cocu,
Qu'un âne, qu'un âne, qu'un âne.

COLOMBINE.

Retourne à l'écurie : je vais chercher ce qu'il faut pour te rendre ta premiere forme ; & je reprends mon anneau, crainte que tu n'ailles jaser mal-à-propos d'ici là.

Air de M. l'abbé.

Et bientôt tu changeras
Si bien de corps & d'organe,
Qu'on ne s'appercevra pas
Que jamais tu fus un âne:

[*L'âne, en s'en allant, se met à braire pour la derniere fois.*]

Je vais d'abord faire part de cette heureuse nouvelle à ma chere maîtresse, & cueillir ensuite une rose au jardin.

Air : *Menuet d'Hésione.*

J'ai bien fait de lui faire apprendre
A porter de pesans fardeaux :
Par-là du moins je puis m'attendre
Que le bon homme aura bon dos.

SCENE XII.

COLOMBINE, PIERROT.

PIERROT.

Air : *Vous partez, belle princesse.*

Je vous cherchois, ma princesse !

COLOMBINE.

Mon prince, il faut s'en aller :
Madame vient de m'appeller.
[*Elle s'en va.*]

PIERROT *la poursuivant.*

Chere tigrésse !
Je ne venois point vous parler
De ma tendresse.

SCENE XIII.

PIERROT.

L'ANE aussi bien n'y est plus, & cela ne se croit pas qu'on ne le voie.

Air : *Un sot qui veut faire l'habile.*

On dit qu'un philosophe habile
Mourut de rire, en voyant un baudet
Manger d'un air humble & tranquile,

Très-proprement des fruits fur un buffet.
Un âne ivrogne, & d'une adreffe extrême,
Ici buvant à même,
Eft bien plus bouffon :
En pouffer de rire, bon!
Mais en crever, non.



SCENE XIV.

PIERROT, FRIPPE-SAUCE.

FRIPPE-SAUCE *crie derriere le théatre.*

Air : *A boire! à boire! à boire!*

ARRÊTE! arrête! arrête!
Double chienne de bête. [*En entrant.*]
Air : *Je reviendrai demain au foir.*
Mais c'eft en vain que j'ai couru!

PIERROT.

A qui diable en as-tu? *bis.*
Pourquoi te vois-je ainfi troublé?

FRIPPE-SAUCE.

Ouf, je fuis effouflé! je fuis tout effouflé!
Air : *Je ne fuis pas fi diable que je fuis noir.*
Auffi fur votre porte
Vous n'avez jamais l'œil.
Un gros chien nous emporte
Le cuiffon de chevreuil. . . .

PIERROT.

Dont on fit hier préſent ! Que je dois ſervir à dîner ! Que dira notre maître ?

Quand il ſaura la choſe,
Je prévois ſa fureur.
Le maudit âne eſt cauſe
De ce malheur.

Hélas ! c'eſt en courant avertir cette fille, que j'ai malheureuſement laiſſé tout ouvert. Je ſuis perdu ! je ſuis enragé ! Je donnerois ma vie pour un denier.

Air : *Frere André diſoit à Grégoire.*

On va m'accabler de reproche !
Le déſeſpoir vient me ſaiſir.
Frippe-ſauce, fais-moi plaiſir :
Décroche la broche, & m'embroche.
Perce, perce, perce-moi tripe & boyau,
Traite-moi comme un aloyau.

FRIPPE-SAUCE.

Oh ! mais, monſieur l'écuyer ; c'eſt auſſi ſe jeter au feu, & ſe donner au diable à trop bon marché.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Votre faute eſt trop peu de choſe,
Pour ainſi vous déſeſpérer.
L'âne, dites-vous en eſt cauſe,
C'eſt à l'âne à la réparer.

SCENE XV.

PIERROT, FRIPPE-SAUCE, L'ANE *qui vient à pas de loup, & qui entendant parler de lui, les écoute ſans en être vu.*

FRIPPE-SAUCE *continue, & change d'air.*

TURELUTUTU, dégaînons nós couteaux.

PIERROT.

Ane que tu es toi-même, que veux-tu que l'âne faſſe à cela ?

FRIPPE-SAUCE.

Air : *Une jeune Nonnette.*

Lui coupant une cuiſſe,
Rien n'eſt gâté.
J'en ferai bien l'office,
Sans vanité.
Puis vous en ferez un des plats
Des plus délicats :
O gué lon la lanlere, ô gué lon la !

PIERROT.

Air de Lonlanladerirette.

Servir une cuiſſe d'ânon,
Pour un morceau de venaiſon !
Lonlanladerirette !
Tu n'as pas l'ombre de raiſon.

FRIPPE-SAUCE.

Eh, oui-dà! pourquoi non?

Air: *Ami, ſans regretter Paris.*

Dans les guinguettes, bien ou mal,
Sans ceſſe on accommode
Et l'on fait manger du cheval,
Pour du bœuf à la mode.

Air: *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Ces coquins dans l'art des ragoûts,
En ſauroient-ils plus long que nous?

PIERROT.

C'eſt parler comme un livre.

FRIPPE-SAUCE.

Eh quoi, faut-il qu'un marmiton
Vous faſſe ainſi votre leçon,
Et vous apprenne à vivre?
Çà, piquons-nous d'un noble orgueil!
Allons changer l'âne en chevreuil.

PIERROT.

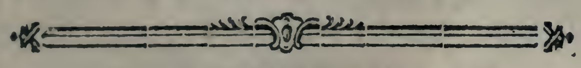
Et bon, bon, bon!
Le conſeil eſt bon!
Parbleu, je le veux ſuivre.

Air: *Tu as le pied dans le margouillis.*

Allons, ſans perdre un moment,
Lui couper, lui couper, lui couper la cuiſſe,
Allons, ſans perdre un moment,
Lui couper la cuiſſe proprement.

[*Appercevant l'âne qui fuit.*]

Tiens, ne voilà-t-il pas mon drôle qui venoit voir s'il n'y avoit rien à frire pour lui? Vas, vas, tu vas avoir ton compte! Prenons le tems que Gloriolet aſſemble tout le monde pour ſa piece: perſonne ne nous verra.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente un appartement.

PIERROT, FRIPPE-SAUCE.

PIERROT.

Air: *M. le prévôt des marchands.*

MAIS as-tu fureté par-tout?

FRIPPE-SAUCE.

Cour & jardin.

PIERROT.

Je ſuis à bout!

FRIPPE-SAUCE.

Ma foi, j'en perds la tramontane!

PIERROT.

Quoi, bien par-tout?

FRIPPE-SAUCE.

De tout côté.

PIERROT.

Qu'eſt devenu ce maudit âne ?
Le diable l'a-t-il emporté ?

FRIPPE-SAUCE.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

On vient !

PIERROT.

C'eſt le ſeigneur Octave.
Sauvons-nous ! Il aime le vin.
Suis-moi : peut-être le coquin
Sera-t-il dans la cave.

SCENE II.

OCTAVE, ISABELLE, GLORIOLET.

GLORIOLET.

Air : *Adieu, voiſine.*

MON ballet célebre ce jour ;
C'eſt une belle eſtampe.
Je l'ai fait cette nuit. L'amour
Mettoit l'huile à ma lampe.

OCTAVE.

Mais, ami, ſur-tout qu'il ſoit court,
Ou je décampe.

GLORIOLET.

Air : *Je ne vous ai vu qu'un ſeul petit moment.*

Il ne durera qu'un ſeul petit moment ;
Et vous ſerez tout je ne ſais comment,
Je ne ſais comment, je ne ſais comment
Je ne ſais comment vous le dire.

[*à Iſabelle.*]

Air de la ceinture.

L'hymen offre à l'eſprit des fers ;
Vous ne brûlez que d'un feu ſage.

[*à tous.*]

Embraſés du feu de mes vers,
Vous allez aimer à la rage.

Air : *Pour la baronne.*

Et Colombine ?

OCTAVE.

Cueille une roſe en mon jardin.

GLORIOLET.

Viendra-t-elle ?

ISABELLE.

Oui, je m'imagine.

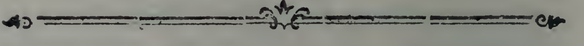
[*à part.*]

Ris bien ! ris bien ! pour toi ſa main
Cueille une épine.

SCENE III.

DIVERTISSEMENT.

Le fond du fallon s'ouvre, & repréfente un fecond théatre, dont le premier dès-lors n'eft plus que l'orcheftre, où les trois acteurs de la fcene précédente s'affeyent comme fpectateurs.



SCENE PREMIERE

DU DIVERTISSEMENT.

L'HYMEN, *après une grave fymphonie, qui annonçoit fa venue, chante :*

Air majeftueux, compofé par M. Voifin.

VENEZ, plaifirs, venez former ici les nœuds
D'une éternelle & douce chaîne :
Je vais, fous votre aufpice heureux,
Unir Lyfandre & Célimene.

GLORIOLET.

Vous remarquerez bien, monfieur, que Lyfandre c'eft vous; & que Célimene, c'eft madame.

OCTAVE.

Madame & moi, nous avions l'eſprit de nous en douter : mais qui eſt cette femme-là qui chante?

GLORIOLET.

Une femme ! vous n'y penſez pas ! C'eſt un dieu. Vous prenez ſon manteau de cérémonie pour une robe : c'eſt l'Hymen.

OCTAVE.

Il a la voix bien claire, les dehors bien meſquins, bien plats : voilà un vilain Hymen.

GLORIOLET.

Le voilà comme la mythologie, l'ichonologie & l'uſage nous le repréſentent. Il a fallu m'y conformer. Pourſuivez, Hymen : ferme.

L'HYMEN.

Air compoſé par M. Voiſin.

Tendres cœurs, ſoumis à ma loi,
Chantez, célébrez tous ma gloire !
Le dieu de Cythere, ſans moi,
Souvent n'auroit pas la victoire.

CHOEUR DE JEUNES MARIÉS.

Du charmant Hymen aujourd'hui
Chantons, célébrons la victoire :
Le dieu de Cythere, ſans lui,
Souvent n'auroit pas la victoire.

L'HYMEN.

Je vois à mon char attaché
Des dieux le monarque ſuprême :
Et pour obtenir ſa Pſyché,
Cupidon m'implora lui-même.

LE CHOEUR.

On voit à ſon char attaché,
Des dieux le monarque ſuprême ;
Et pour obtenir ſa Pſyché,
Cupidon l'implora lui-même.

L'HYMEN.

Venez, plaiſirs ; venez former ici les nœuds
D'une éternelle & douce chaine :
Je vais, ſous votre auſpice heureux,
Unir Lyſandre & Célimene.

GLORIOLET.

Eh bien, monſieur, eſt-ce là du grand ?

OCTAVE.

Du grand, tant que vous voudrez, monſieur Gloriolet : mais, ne vous en déplaiſe, qui commence d'être auſſi bien ennuyeux.

GLORIOLET.

Songez donc au caractere du perſonnage : c'eſt l'Hymen. Patience ! ce qui ſuit ſera moins ſérieux.

SCENE II

DU DIVERTISSEMENT.

L'HYMEN, SA SUITE; UN SURVENANT.

LE SURVENANT.

Air : *Ce n'eſt point par effort qu'on aime.*

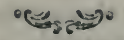
SEIGNEUR, un petit perſonnage
Veut, malgré tous, entrer céans.
A votre porte il fait tàpage,
Il inſulte & bat tous vos gens.

L'HYMEN.

C'eſt l'Amour : donnez-lui paſſage.
Ouvrez vite les deux battans.

Air : *Des fraiſes.*

Je l'oubliois, en effet;
J'étois fou : comment diantre !
De ma claſſe il eſt préfet;
Rien ici ne ſera fait,
S'il n'entre, s'il n'entre, s'il n'entre.



SCENE III DU DIVERTISSEMENT.

L'AMOUR, L'HYMEN & SA SUITE.

L'AMOUR.

Air connu.

CAMARADE,
Prends bien garde
De faire ici le ſeigneur !
Je veux bien, entr'autres choſes,
Que de la main tu diſpoſes ;
Mais ne touche pas au cœur.

L'HYMEN.

Air : *Des rats.*

Bientôt j'appréhende
Que, par ton moyen,
On ne me défende
De toucher à rien !

L'AMOUR.

Eh bien, partageons en bons freres :
Touche la dot & les écus.
Mais pour le ſurplus,
Crois que tu n'y toucheras gueres :
Mais pour le ſurplus
Tu n'y toucheras preſque plus.

OCTAVE.

Mais, monsieur le poëte, vous m'annoncez là de jolies choses par la bouche de l'Amour.

GLORIOLET.

Voilà les parterres; interrompant toujours: paix là! paix! On en est à la péripétie. Hymen, à vous. Courage!

L'HYMEN.

Air: *On n'aime point dans nos forêts.*

Pour un époux de la Raison (*a*),
C'est n'être guere raisonnable.

L'AMOUR.

Qui, moi, l'époux de ce dragon?
Ce vaudeville est une fable.
Le vrai, c'est que dans mes états
Elle engendre bien des débats.

L'HYMEN.

Air: *Pour passer doucement la vie.*

Ajustons-nous à l'avantage
Et de tes états, & des miens.
Des miens chasse le Cocuage;
La Raison sortira des tiens.

(*a*) On jouoit dans ce tems là avec un succès étonnant, une comédie de l'abbé Pélegrin, aux François, intitulée: *Le nouveau monde*, ou *mariage de l'Amour avec la Raison.*

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

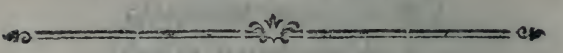
Je l'épouſerai, camarade.
Elle eſt grave, & moi ſérieux :
Enſemble nous irons des mieux.

L'AMOUR.

Ah, la belle accolade !

Air : *Ah, que la pareſſeuſe automne!*

Ton offre me plaît & m'oblige ;
Faiſons tous deux ce beau coup là :
Ce ſera le plus grand prodige
Que jamais au monde on verra.



SCENE IV
DU DIVERTISSEMENT.

L'HYMEN, L'AMOUR, LE COCUAGE *ſe préſentant tout-à-coup, & ſortant de deſſous la trape, un bois de cerf à la main, qui lui ſert de ſceptre.*

L'HYMEN.

QUE vois-je ! ici le Cocuage!
Par où l'inſolent juſqu'à nous
A-t-il pu ſe faire un paſſage ?

LE COCUAGE.

Oh, j'ai tous les paſſe-par-tous !

OCTAVE.

OCTAVE.

Mais, monſieur, êtes-vous fou ; d'amener dès aujourd'hui ce perſonnage là ſous mes yeux ?

GLORIOLET.

Oh, que les auteurs ont à ſouffrir ! Patience ! patience ! vous dis-je. [*à l'acteur.*] Marchez, Cocuage.

LE COCUAGE.

Air : *Prêtez-moi, jeunette bergere.*

Je ſuis un bon compere ;
Laquais & financier,
Magiſtrat, militaire,
Abbé, palefrenier ;
[*ſe tournant vers Iſabelle.*]
Prête-moi, jeunette bergere,
Prête-moi ton panier.

OCTAVE, *ſe levant en fureur, & pourtant à part.*

Il me prend envie de jeter les acteurs & l'auteur par les fenêtres.

GLORIOLET, *le faiſant raſſeoir.*

Vous auriez raiſon, ſi l'Hymen ne diſoit pas ce qui ſuit. [*à l'acteur.*] Allons donc, Hymen, vîte ! ſur l'air de flon, flon.

L'HYMEN.

Ah, quelle injure atroce !
Que venez-vous, fripon,
Un premier jour de noce
Faire en cette maiſon ?

OCTAVE.

J'en dis autant.

LE COCUAGE.

Flon, flon, lariradondaine; flon, flon, lariradondon.

OCTAVE.

Mais cela prend beau train : cela durera-t-il?

GLORIOLET.

Nenni, nenni! l'Amour va bien le faire taire.

L'AMOUR.

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Pour le lendemain, paſſe encore!
Mais le jour même!

LE COCUAGE.

Ah, la pécore!
L'Hymen & moi ſommes connus.
Quelle ignorance eſt donc la vôtre?
Tous deux, nous ne nous quittons plus;
Et toujours qui voit l'un, voit l'autre.

L'AMOUR.

Air : *La jeune Iſabelle.*

Oh bien, je vous prie
De ſortir d'ici.
Déſormais je lie
Avec ce dieu-ci.
Notre paix eſt faite.

LE COCUAGE.

L'accord eſt nouveau.

L'AMOUR.

Et votre retraite
En ſera le ſceau.

LE COCUAGE.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

A qui crois-tu parler,
Pour m'oſer parler en maître ?
A qui crois-tu parler,
Pour oſer m'exiler ?

L'AMOUR.

Quoi ! peux-tu me méconnoître ?
Quoi ! n'es-tu pas mon vaſſal ?
Et ne dois-tu pas l'être ?

LE COCUAGE.

Le plaiſant animal !

L'AMOUR.

Air : *Lanturelu.*

Ah, quelle impudence !

LE COCUAGE.

Je me ris de toi.

L'AMOUR.

Quoi ! ſans ma puiſſance,
Sans mes feux, ſans moi,
Sans mon aſſiſtance,
Tu pourrois faire un cocu ?

LE COCUAGE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu !

Air : *Je reviendrai demain au ſoir.*

Oh, ce n'eſt plus comme autrefois !
Ami, dans mes exploits *bis.*
Tu n'es à préſent, pour ta part,
Que pour un demi-quart. *bis.*

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

Quand une femme quitte
Un mari ſans froideur,
Jeune, & plein de mérite,
Pour un vieil agioteur ;
De grace, eſt-ce à toi, di,
Mon ami,
Que j'en dois le grand-merci ?

Air : *Comme un coucou que l'amour preſſe.*

Plutus a dérobé tes charmes :
La fameuſe rue Quincampois
En un an m'a plus fourni d'armes,
Qu'en mille n'eût fait ton carquois.

Air : *Dondaine, dondaine.*

On court au plus pécunieux, *bis.*
Et non pas au plus amoureux.

L' AMOUR.

Le traître ! le traître !
Voyons qui de nous deux
Sera le maître.

Grand air, avec des accompagnemens, composé par M. Voisin.

Volez, volez, Amours, à tire-d'aile !
Venez, accourez tous, pour venger votre roi !
Fondez sur un rebelle,
Qui s'ose attaquer à moi !
Volez, volez, Amours, volez à tire-d'aile !

[*L'orchestre annonce la descente des Amours.*]

GLORIOLET, *à Octave & à Isabelle.*

Voici un joli coup de théatre : cela sera gracieux & galant. Regardez bien.

SCENE IV.

LES ACTEURS *de la scene précédente ; & l'âne dans la machine, partie au coup de sifflet. Le petit garçon qui représentoit l'Amour, s'enfuit.*

OCTAVE.

L'AMOUR qui s'enfuit, l'Hymen & le Cocuage qui restent en scene avec un âne ! Monsieur Gloriolet, vous me ferez passer cela pour du gracieux & du galant ?

GLORIOLET *transporté de fureur, & s'arrachant les cheveux.*

Ah, le chien ! Holà, décorateur !

LE DÉCORATEUR, *arrivant tout éperdu.*

Arrachons-nous, vous les cheveux, & moi la barbe, tant que nous voudrons. Ma foi, messieurs, vous me voyez aussi stupéfait & plus fâché que vous.

GLORIOLET.

Plus fâché que moi! Comment, malheureux, un âne, à la place d'une troupe d'Amours?

LE DÉCORATEUR.

Que puis-je vous dire? Je tenois trois ou quatre petits drôles, tout prêts à placer dans cette machine, quand ce maudit âne, au grand galop, poursuivi d'un cuisinier, le tranche-lard à la main, s'est venu jeter dans notre machine, qui a parti sur-le-champ; & vous me voyez aussi surpris & aussi sot que vous.

GLORIOLET.

Ah, le joli denouement de perdu! Le Cocuage étoit chassé par les amours, qui restoient avec l'Hymen; & l'allégorie finissoit par le mariage de l'Hymen avec la Raison: présage heureux de vos amours & de votre union.

Air de M. l'abbé.

Si cet âne n'eût gâté
Ma petite comédie,
Elle vous eût enchanté,
Elle vous eût enchanté,
Vous l'eussiez applaudie.

L'ANE *se mettant à braire.*

Han, hin, hon! hin, han, hon!

OCTAVE.

Même air.

A ce cri, je vous en crois :
Oui, monsieur, je vous l'avoue,
N'a pas qui veut cette voix.
[*Flattant l'âne.*]
Reprends ton chant, je le loue.

L'ANE, *plus fort que jamais.*

Han, hin, hon! hin, han, hon!



SCENE V.

LES ACTEURS *de la scene précédente*, LE CUISINIER.

Le cuisinier veut tuer l'âne, qui s'enfuit entre les deux jambes de Gloriolet.

OCTAVE.

Air : *Passant par la cuisine.*

Que t'a donc fait, Pierrot,
Cette bête effrayée,
Qu'on nous a de là-haut
Tout-à-l'heure envoyée ?

PIERROT.

Monſieur, j'avois raiſon;
C'eſt un fripon, c'eſt un glouton;
Le drôle
Boit, mange tout,
Fouille par-tout;
Je n'ai rien qu'il ne vole.

GLORIOLET.

Il parle d'un âne comme d'un chat.

OCTAVE.

Air : *Robin turelurelure.*

Que me dis-tu là, Pierrot?

PIERROT.

La vérité toute pure.
Il boit le vin dans le pot.

GLORIOLET.

Turelure.

PIERROT.

Tout comme une créature.

GLORIOLET.

Robin turelurelure.

OCTAVE.

Air connu.

Qu'on apporte bouteille!
Je veux faire l'eſſai
D'une ſi plaiſante merveille.
[*On va la chercher.*]

PIERROT.

Vous verrez que je vous dis vrai.

OCTAVE.

Je ferois bien fâché que tu l'euffes tué pour cela.

PIERROT.

Je n'aurois fait qu'en rire, fans la perte de votre cuiffon de chevreuil, qu'il m'a emporté.

Air : *Ho, ho, tourelouribo !*

Ce coup là qu'il vient de faire . . .

L'âne, fecouant très-fort les oreilles.

OCTAVE.

Ho, ho, tourelouribo !

PIERROT.

M'a mis en telle colere . . .

OCTAVE.

Ho, ho, tourelouribo !

PIERROT.

Que je voulois m'en défaire.

OCTAVE.

Ho, ho, ho, tourelouribo !

A ces cris, & au mouvement de fes oreilles, il me femble que le pauvre animal ne convient pas du fait.

PIERROT *prenant la bouteille qu'on apporte, & la préfentant à l'âne.*

Air de M. l'abbé.

[*à Octave.*]

Connoiffez la vérité.

[*à l'âne.*]

Prenez cela, je vous prie;
Et buvez à la ſanté
De toute la compagnie.

L'ANE *prend la bouteille, & brait:* Hin, han, hon, &c. *Enſuite il boit à même.*

PIERROT, *pendant qu'il boit.*

Air: *Mirlababibobette*

A boire il n'eſt pas apprenti:
Mirlababibobette, ai-je menti?
Mirlababibobi, ſerrelababibobo, mirlababobinette;
Serrelababobina,
On me croira.

ISABELLE.

On va voir des gens bien autrement étonnés, quand Colombine viendra.

OCTAVE.

Air: *Je paſſe la nuit & le jour.*

Cet âne eſt d'une rareté
De plus grand prix que l'on ne penſe.
Dis-moi: combien t'a-t-il coûté?

PIERROT.

Vous le verrez ſur ma dépenſe;
Fort peu de choſe.

OCTAVE.

Mais encor?

PIERROT.

Plus qu'il ne vaut; deux pieces d'or.
Deux pieces d'or.

OCTAVE.

Deux pieces d'or ?

PIERROT.

Oui, vous dis-je, deux pieces d'or.

L'âne couche une oreille à plat, & dresse extraordinairement l'autre.

ISABELLE.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine !*

Ah, je l'entends à merveille !
Pour le coup il dit que non,
Et cette indiscrette oreille
Te dénonce un peu fripon.

Air : *Hélas ! c'est bien sa faute.*

L'âne pourroit un jour parler :
Crois-moi, songe à ne rien celer.

PIERROT.

Je confesse ma faute.

[*à part.*]

Maudit âne ! il t'en va coûter
Dès ce soir une côte, lonla,
Dès ce soir une côte.

OCTAVE.

Vas, vas, je te pardonne, en faveur d'un si bon achat.

Air : *Joconde.*

J'ordonne, pour ton châtiment,
Qu'à la cuiſine il vive :
Qu'au marché très-exactement,
Tous les jours il te ſuive :
Qu'au retour, il ait à ſon gré,
De quoi manger & boire.
Il y ſera, quand je lirai
Déſormais ton mémoire.

GLORIOLET.

Air : *Ami, ſans regretter Paris.*

Que de ces coquins gros & gras
On mettroit à la porte,
Si l'on avoit mis ſur leurs pas
Un âne de la ſorte !



SCENE VI.

LES ACTEURS *de la ſcene précédente*, COLOMBINE.

COLOMBINE, *tenant une belle roſe à la main.*

Air : *Blaiſe revenant des champs, tout dandinant.*

MESSIEURS, d'où vient que voilà
Cet âne là, cet âne là ?

Eſt-ce qu'à ma place il a
Voulu de madame
Voir l'épithalame ?

GLORIOLET.

La belle Colombine aime à badiner. Mon Dieu, non ! l'âne, & moi, n'avions pas envie de rire, quand il eſt venu ici.

Suite de l'air.

C'étoit pour ſe dégager
D'un grand danger, d'un grand danger.
Pierrot vouloit l'égorger.

COLOMBINE *en fureur, ſautant à la gorge de Pierrot.*

Comment, traître, tu voulois l'égorger ?

GLORIOLET, *à Pierrot.*

Tu voulois, perfide,
Etre un fratricide.

ISABELLE.

Air : *J'en ferai la folie.*

Colombine, ce jour même
Où l'on me marie,
Prends celui que ton cœur aime ;
C'eſt moi qui t'en prie :
Choiſis tout-à-l'heure un mari.

COLOMBINE, *gaîment.*

Landerirette ! landeriri !
J'en ferai la folie auſſi, j'en ferai la folie.

Même air.

Celui dont mon cœur approuve
L'amoureuſe envie,
Juſtement ici ſe trouve ;
Et quoiqu'on en rie,
Qu'on en diſe ce qu'on voudra,
Je veux, j'aurai ce garçon-là.

PIERROT, *prenant cela pour lui.*

C'n'eſt pas une folie, ma mie, c'n'eſt pas une folie.

Air : *Nanon dormoit.*

Vous me cauſez
Un tranſport de tendreſſe ;
Vous m'arroſez
D'un coulis d'allégreſſe ;
Petit pot à cornichons,
Allons, allons, te donner un couvercle, allons !

COLOMBINE.

Air : *Je reviendrai demain au ſoir.*

Patience ! que ſavez-vous ?
Monſieur Pierrot, tout doux. *bis.*
Vous n'êtes pas mon ſeul galant,
J'ai plus d'un poſtulant. *bis.*

GLORIOLET, *prenant le change à ſon tour.*

Air : *M. le prévôt des marchands.*

[*à part.*]

C'eſt à moi qu'elle en veut ! Parbleu,
Elle avoit bien caché ſon jeu.

Ma main n'étoit pas pour la ſienne ;
Mais n'importe, elle me chérit ;
Elle eſt belle, & vaut une reine,
Dès qu'elle aime le bel-eſprit.

COLOMBINE, *levant la roſe entre deux.*

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

Voici la pomme d'or qui va
Terminer toute concurrence :
Je ſuis à celui qui l'aura ;
Et je veux que tous deux d'avance
Vous conſentiez à ſon bonheur.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

De tout mon cœur ! de tout mon cœur !

COLOMBINE.

Air de M. l'abbé.

Vous allez ſavoir enfin
Le choix que je me propoſe.

[*Allant à l'âne, & lui mettant la roſe dans la bouche.*]

Reçois, mon cher Arlequin,
Ma main, mon cœur, & la roſe.

ARLEQUIN, *ſe levant en pied, & pourſuivant Gloriolet à coups de batte.*

Han, hin, han, hon, hin, han hon, &c.

Air : *Flon, flon, lariradondaine.*

Et toi, dont la malice
Vouloit, maître fripon,
Servir ici ma cuiſſe
Pour de la venaiſon ;
Flon, flon, lariradondaine ;
Flon, flon, lariradondon.

OCTAVE.

Qui ne tomberoit des nues ? Comment, madame ! & vous ne paroiſſez pas ſeulement ſurpriſe ! Que veut dire ceci ?

ISABELLE.

Colombine m'a miſe au fait ; qu'elle vous y mette.

COLOMBINE.

Air : *Talaleri, talaleri, &c.*

Dans une ville de l'Epire,
En Theſſalie, un beau matin. . .
Cela ſeroit trop long à dire :
Remettons l'hiſtoire à demain :
Commençons par danſer & rire ;
Talaleri, talaleri, talalerire !

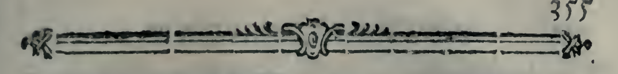


LA

LA ROSE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

AVEC UN PROLOGUE.



AVERTISSEMENT.

CETTE piece, quoique revêtue de l'approbation du cenſeur, eſſuya néanmoins beaucoup de difficultés, lorſqu'il fut queſtion de la jouer. Les ennemis de l'opéra-comique firent tous leurs efforts pour en empêcher la repréſentation. Piron trouva le moyen de lever les obſtacles, en adreſſant la requête ſuivante à M. le comte de Maurepas.

„ MONSEIGNEUR.

„ SANS autre appui qu'une parfaite con-
„ fiance en votre pouvoir & en votre bonté, j'oſe
„ recommander à votre protection une Roſe
„ qu'on veut empêcher d'éclorre. Le déſeſpoir
„ des pauvres entrepreneurs de l'opéra-comi-
„ que, me force à prendre cette liberté. On vient
„ de leur défendre la repréſentation de cette
„ piece, au moment que votre départ les empê-
„ che d'être à vos pieds, & que la longueur & les
„ grands frais des préparatifs ont achevé de les
„ conduire à l'extrêmité. Ils avoient tout fait,

„ dans l'eſpérance que votre indulgence & votre „ autorité les mettroient à l'abri de la perſé- „ cution.

„ Votre nom, Monſeigneur, les conduit à la „ mort. Ainſi j'oſe avancer que vous leur devez „ compaſſion, d'autant plus qu'on ne s'aviſe „ pas d'implorer ici votre appui, en faveur du „ ſcandale & de la licence. Un abbé, commis à „ l'examen des pieces, qui ſe conforme aux „ ſcrupules & à la rigidité de la police, envoya „ *la Roſe* à M. Hérault, avec ſon approbation, „ & ſans avoir fait aucune rature. Il y a plus, „ Monſeigneur; j'ai lu *la Roſe* dans une compa- „ gnie où il y avoit deux évêques ſexagénaires, „ & quelques dames qui en ſont déjà aux direc- „ teurs. L'ouvrage trouva grace devant leurs „ yeux. Ils n'y ont voulu voir que ce que j'y „ montre. Les mots *roſe*, *roſier*, *houlette* & „ *jardin*, leur ont bien fait penſer quelque petite „ choſe; mais ils convinrent tous, comme a fait „ l'examinateur, que le voile de l'allégorie „ étoit ſi heureuſement tiſſu, qu'il n'y avoit pas „ le plus petit trou par où l'on pût voir la nudité.

„ M. Hérault veut toujours être derriere le „ rideau, ſans vouloir imaginer que ce rideau „ ſera bien plus devant les yeux des ſpectateurs, „ qu'il ne peut être dans l'idée des lecteurs. Mon

„ théatre repréſente un jardin, au milieu duquel „ eſt un roſier. La roſe éclate au-deſſus de ce „ roſier, & frappe les yeux des ſpectateurs. Tout „ cela répand une innocence continuelle ſur „ tout ce qui ſe dit. Des bergers ſe diſputent, „ comme une faveur innocente, un bouquet „ offert par la plus jolie bergere du hameau; „ lieux communs des niaiſeries paſtorales. Je „ vous ſupplie très-humblement, Monſeigneur, „ de vouloir bien donner des ordres plus doux „ que ceux de M. Hérault.

Sæpe, premente deo, fert deus alter opem.

„ Un grand roi, très-chrétien, ne dédaigna „ pas de ſecourir Moliere dans un pareil cas, à „ l'occaſion du *Tartuffe*; & cependant la même „ différence, qui ſe trouve à mon déſavantage „ entre les deux auteurs, ſe trouve à mon avan- „ tage entre les matieres & les conſéquences des „ deux pieces.

Cette lettre eut tout le ſuccès qu'en eſpéroit Piron, & la piece fut repréſentée le 5 mars 1744, avec les plus grands applaudiſſemens.

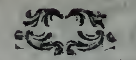


PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

L'AMOUR.

MERCURE.





PROLOGUE.

Le théatre repréſente un boſquet, où l'on voit, dans l'éloignement, une partie d'un temple conſacré à l'Hymen.

L'AMOUR, MERCURE *tenant l'Amour par la main.*

L'AMOUR.

Air : *Fanfare de Choiſy.*

ÇA, vîte faiſons fracas ;
Rien n'arrête ici mes pas.

MERCURE, *à demi-voix.*

Point de bruit ; parle plus bas :
A quoi ſervent ces éclats ?

L'AMOUR.

Qu'aux premiers ſons de ma voix,
Tout reconnoiſſe mes droits ;
Qu'Hymen réduit aux abois,
Lui-même annonce mes loix.

MERCURE, *à demi-voix.*

Quoi ! ne pourras-tu jamais
Taire aucun de tes projets ?

A peine ſommes-nous entrés ſur les terres de l'Hymen ! Craignons d'être découverts.

Air : *Il sommeille.*

L'Hymen s'alarme au moindre bruit.

L'AMOUR.

Bon, bon, pendant toute la nuit
Il sommeille.
Devant ses yeux, sous son rideau,
J'ai cent fois passé mon flambeau;
Rien ne l'éveille.

MERCURE.

Ne nous y fions pas. Malgré ce calme apparent, tout est ici dans la défiance; & déjà nous aurions été surpris, si je n'avois pas assoupi la Médisance & la Jalousie, à qui l'Hymen a confié cette isle.

L'AMOUR.

Ah, mon cher Mercure! que je t'ai d'obligation! Tes soins assurent ma vengeance.

Air : *Des billets doux.*

L'Hymen a méprisé mes loix;
Je ne suis plus, comme autrefois,
Admis à ses mysteres.
Oui, pour m'en venger à mon tour,
Je m'amuserai tout le jour
A chasser sur ses terres.

MERCURE.

L'occasion est favorable. Nous entrons dans la saison où, pour sortir de l'enfance, les bergeres de ce hameau sont obligées d'offrir à l'Hymen les premieres fleurs & les premiers fruits qui crois-

ſent dans leurs jardins, pour qu'il en diſpoſe à ſon gré.

L'AMOUR.

Je ſais qu'il attend ce tribut, pour renouveller ſa couronne, qui ſans doute eſt bien fanée, depuis qu'il a négligé mes ſecours.

Air : *Vénus nous traite en rivales.*

Chez lui, le jour de ſa fête,
Je faiſois tous les honneurs,
Ma main couronnoit ſa tête
Des plus agréables fleurs.
Nous vivions comme bons freres ;
Même gite pour tous deux ;
Ses chaînes étoient légeres,
J'en aſſortiſſois les nœuds.

MERCURE, *ſur la repriſe de l'air précédent.*

A faire mauvais ménage,
Vous avez perdu tous deux:
L'Amour en étoit plus ſage,
Et l'Hymen bien plus heureux.

L'AMOUR.

Il a perdu plus que moi. Mais c'eſt trop nous amuſer; l'aurore va paroître. Allons, Mercure, courons dérober les premieres fleurs qu'elle fera éclorre.

MERCURE.

Air : *Laire la, laire lanlaire.*

Qui veut trop faire ne fait rien.

L'AMOUR.

Tout dort ici ; par ton moyen
Sans crainte nous pouvons tout faire.

MERCURE.

Laire là, laire lanlaire,
Laire la,
Ah, nenni-dà !

Les bergeres qui cultivent ces fleurs, n'ont-elles pas leurs meres, dont il faut ſur-tout tromper la vigilance ?

L'AMOUR.

Mais quel droit ont les meres ſur ces fleurs ?

MERCURE.

Quel droit ? Une fille n'a rien ici, qui ne ſoit à ſa mere.

L'AMOUR.

Quelle tyrannie !

Air : *Des Triolets.*

Cette loi là n'eſt nulle part
Dans mon digeſte de Cythere :
Dans les préceptes de mon art,
Cette loi là n'eſt nulle part.
Chacun eſt libre à tout égard.
Mari, femme, fillette & mere,
Tous ont leur petit fait à part,
Dans la coutume de Cythere.

MERCURE.

Oh, cette coutume n'a pas lieu dans un pays où l'Hymen a ſes droits à conſerver.

L'AMOUR.

Il faudra l'y établir : & je prétends accoutumer les jeunes bergeres à en disposer à leur gré, sans consulter ni l'Hymen, ni leurs meres.

MERCURE.

Pour y réussir, il faut user d'artifice. De mon côté, je n'épargnerai rien; éloquence, argent : j'emploierai tout. Toi, si tu veux m'en croire :

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Quitte ton arc & ton carquois ;
D'un simple enfant prends l'apparence :
Pour faire triompher tes loix,
Il faut déguiser ta puissance.

L'AMOUR.

C'est bien dit : nous réussirons, ou j'y perdrai mes traits.

MERCURE.

Et moi, ma rhétorique.



PERSONNAGES.

SYLVIE, *bergere de vingt ans.*

ROSETTE, *jeune fille de douze ans.*

LA MERE *de Roſette.*

COLIN, *valet, payſan.*

L'AMOUR, *enfant de huit à neuf ans.*

L'HYMEN, *homme fait.*

UN BERGER *bel-eſprit, Arlequin.*

UN VIEILLARD, *très-richement habillé.*

UN JEUNE BERGER *aimable.*

Troupe de BERGERS & de BERGERES.

La ſcene eſt devant la porte du jardin de Roſette.



LA ROSE.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente, dans le fond, un jardin fermé d'une porte grillée ; on voit à travers les grilles un rosier, au-dessus duquel paroît une belle rose épanouie. Deux figures, représentant la Jalousie & la Médisance, sont peintes à chaque côté de la porte du jardin, comme deux gardiennes qui veillent à la conservation de la rose.

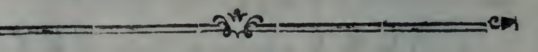
SYLVIE, *seule.*

Air composé par M. Rameau.

Le jour ne luit qu'à peine encore :
Qui me réveille, hélas ! dans ce charmant séjour ?
Sont-ce les rayons de l'aurore,
Ou sont-ce les traits de l'Amour ?
Ah ! dans cette saison nouvelle,
Que le cœur est peu fait pour un triste repos !
Et que, sur ces rians côteaux,
Un berger souvent nous rappelle
Plus que le soin de nos troupeaux !

Le jour ne luit qu'à peine encore :
Qui me réveille, hélas ! dans ce charmant séjour ?
Sont-ce les rayons de l'aurore,
Ou sont-ce les traits de l'Amour ?

[*Il s'éleve un ramage d'oiseaux, & l'on entend entr'autres celui du rossignol.*]



SCENE II.

SYLVIE, ROSETTE.

ROSETTE, *se croyant seule.*

Air : *Une jeune nonnette en s'éveillant.*

QUE votre voix est tendre,
Petits oiseaux !
Que j'aime à vous entendre
Sous ces ormeaux !
Je ne sais quoi de fretillant,
En vous écoutant,
Me palpite là.
[*Se mettant la main sur le cœur.*]
O gué, lonla, lanlere,
O gué lonla !

SYLVIE, *d'un air dédaigneux.*

Air : *Gnia pas de mal à ça.*

Comme cela cause !
A l'âge qu'elle a,
Sentir quelque chose
Fretiller déjà !

[*aigrement.*]
Tenez.

ROSETTE.

Gnia pas d'mal à ça,
Gnia pas d'mal à ça.

Air : *Menuet d'Héſione.*

Quoi donc, levée avec l'aurore,
Chere Sylvie, en bonne foi,
Je n'ai cru d'éveillés encore
Que les petits oiſeaux & moi,

SYLVIE.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Roſette, ſi bien habillée,
Pour un jeune cœur ſans ſouci,
Me paroît elle-même ici
De bonne heure éveillée.

Air : *Gardez vos moutons, lirette, liron.*

Cela me convient bien à moi.

ROSETTE.

Pourquoi pas à Roſette ?

SYLVIE.

C'eſt que ce n'eſt pas ſon emploi
De mener ſur l'herbette,
Paitre les moutons,
Lirette, liron,
Liron, liron, lirette.

ROSETTE, *d'un petit air fin, le doigt index sur le nez.*

Hom !

Air : *Ramonez ci, ramonez là.*

Autre chose qui t'éveille,
Te met la puce à l'oreille.
Ah, tu soupires tout bas !
Contez-nous ci, contez-nous ça, la, la, la,
Et nous ne le redirons pas.

SYLVIE, *dédaigneusement.*

Air : *Belle brune.*

L'innocente,
L'innocente !
A votre âge il vous sied peu
D'être ici ma confidente.
L'innocente,
L'innocente !

ROSETTE.

Patience,
Patience !
Le monde n'aura plus lieu
De m'accuser d'innocence :
Patience,
Patience !

Air : *Une perruquiere, derriere S. Merry.*

A treize ans, je pense
N'être plus enfant :

Déjà

Déjà je commence
D'avoir du tourlouririrette,
D'avoir du lonladeririrette,
[*Se touchant le front.*]
Du raiſonnement.

SYLVIE.

Air : *Hélas ! la pauvre fille, elle a le mal de tout.*

Hélas, ma pauvre fille !
Vas, tu n'as rien du tout.

Air : *Les filles de Nanterre.*

Prends, petite mazette,
Prends ſoin de ce jardin.
Voilà ton amuſette :
Tu jaſeras demain.

ROSETTE.

Air : *Gardez vos moutons.*

Oh, je ſuis laſſe de garder
Toujours la maiſonnette :
Il eſt tems de me haſarder.
J'irai bientôt ſeulette
Garder les moutons. . . .

SYLVIE.

Le bel avorton
Pour porter la houlette !

Air : *Menuet d'Héſione.*

Il faut être une fille faite.

ROSETTE.

Suis-je donc moins faite que toi ?

SYLVIE.

Et plus d'une fois, ma poulette,
Avoir vu le loup, comme moi.

ROSETTE, *d'un air gai & déterminé.*

Air : *Et frou, frou, frou, & glou, glou, glou.*

A toutes choses vraiment, *bis.*
Il est un commencement; *bis.*
Et gué, gué, gué; & frou, frou, frou.
J'ai bon courage !
Je n'aurai pas peur du loup,
Je suis forte à mon âge.

SYLVIE.

Air : *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*

Petite téméraire.

ROSETTE.

Bon, le monde se plaît
Presque toujours à faire
Le loup plus gros qu'il n'est.

SYLVIE.

C'est un monstre effroyable !

ROSETTE.

Si ce n'est un loup gris,
Ce loup n'est pas si diable
Que tu le dis.

Laisse le venir seulement, tu verras si je l'appelle à mon secours.

SYLVIE.

Et quand crois-tu entrer en ménage, & te faire des nôtres?

ROSETTE.

Aujourd'hui.

SYLVIE.

Aujourd'hui ?

ROSETTE.

Pas plus tard qu'aujourd'hui.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Pour me donner, belle Sylvie,
Moutons, houlette, & bergerie,
L'on n'attendoit que le printems ;
Et pas plus loin qu'hier encore,
L'on me promit la clef des champs
Dès qu'on verroit la rose éclore.

Air : *Lanturelu.*

Je suis matineuse :
Et j'ai ce matin
Eté curieuse
De voir au jardin :
J'ai vu. . . .

SYLVIE.

Quoi, morveuse,
Quoi ?

ROSETTE.

Que le terme est échu.

SYLVIE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

ROSETTE.

Air : *Dans le bel âge. Rondeau.*

J'ai vu la rose,
Qui tout nouvellement
Etoit éclose.
J'ai réveillé maman.
Venez ! voici le tems,
Ma mere, que j'attends :
Levez-vous, & pour cause.
Vite la clef des champs ;
J'ai vu la rose.

Et comme on n'est encore qu'aux premiers jours du printems, & que cette rose est un peu prématurée, elle ne m'en croit pas ; mais elle va la voir.

SYLVIE.

De l'humeur dont je te vois, Rosette, il faudra que ta mere se leve de bon matin, si elle ne veut pas trouver déjà la fleur moissonnée. Le desir d'être des nôtres, te la fera troquer contre la houlette du premier pasteur qui s'offrira.

ROSETTE.

Oh, pour cela, oui.

Air : *Adieu, paniers.*

Contre les premieres fleurettes
Je suis prête d'en faire un troc.

Si ma mere tarde un peu trop,
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Vas prévenir, ma chere,
Les bergers d'alentour,
De la jeune bergere
Qu'on inſtalle en ce jour.
Dis, pour ſa bien-venue,
Qu'au plus joli paſteur
Roſette eſt réſolue
De donner cette fleur.

SYLVIE.

Air : *Du chaos.*

Eh, crois-moi, vas, laiſſe faire
L'Amour, ce petit finet, et, et, et, et, et, et, et, et.
Sur la roſe printaniere
Il n'a que trop l'œil au guet, et, et, et, et, et, et,et,et.
Et dans un moment, je gage
Qu'on va tout mettre au pillage,
Dans ton joli joliet,
Qu'on va tout mettre au pillage,
Dans ton joli jardinet.

Mais quand tu parles de choiſir le plus joli berger, ſais-tu ce que c'eſt qu'un joli homme? As-tu des yeux pour en juger?

Air : *Ah, vraiment! je m'y connois bien.*

Tu devrois, pour un choix ſi rare,
T'en remettre à mon goût.

ROSETTE.

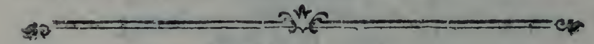
Tarare.

Je ne m'en remettrai qu'au mien ;
Ah, vraiment! je m'y connois bien.

Voici ma mere qui vient voir la rose. Adieu, Laisse-nous.

SYLVIE.

Adieu ; je vais dire à nos bergers les bonnes dispositions où je te vois en leur faveur.



SCENE III.

ROSETTE, SA MERE.

LA MERE.

Air : *Vivons pour ces fillettes.*

Je ne saurois croire cela.
Montrez-moi cette rose.

ROSETTE.

Oui-dà.

Regardez, maman ; la voilà.

LA MERE.

Si-tôt ! quelle merveille !

ROSETTE.

Fraiche, belle & vermeille,
Déjà.
Fraîche, belle & vermeille.

LA MERE.

Air de l'impromptu de la folie: Alte-là.

On ne m'en faisoit point accroire.
Quoi, l'hiver à peine expiré!
Lorsque je le dirai,
On ne m'en pourra croire.

ROSETTE.

Oh bien, quand on la verra,
L'on vous croira.
Voulez-vous qu'on la cueille?

[*Elle appelle.*]

Colin!

LA MERE.

Non, non.

ROSETTE, *courant avertir Colin.*

Rien qu'une feuille!

[*Elle appelle encore.*]

Colin! Colin!

LA MERE, *la retenant.*

Alte-là!

Air: *Joconde.*

Colin ne doit pas toucher là;
Non, ma fille: au contraire,
De votre mieux conservez-la;
Je sors pour cette affaire:
Qu'en mon absence, à double tour
Cette porte soit close;

Que perſonne, avant mon retour,
Ne touche à cette roſe.

ROSETTE.

Et allez-vous bien loin ?

LA MERE.

Non : je vais chercher l'Hymen & l'amener ici, pour la lui préſenter ſur le roſier même, afin qu'il en diſpoſe en faveur du berger dont il aura fait choix pour l'unir à toi.

ROSETTE.

L'Hymen ? Et qui eſt ce perſonnage là ? L'Hymen !

LA MERE.

Air : *J'en ris comme elle.*

Mon enfant, c'eſt le dieu qui fait
Le nœud du mariage :
Mais, pour peu qu'à la fleur on ait
Cauſé quelque dommage ;
S'il y voit le moindre déchet,
Plus de ménage.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Derriere une double grille
L'on vous enferme auſſi-tôt.
Adieu. Songes-y, ma fille.

ROSETTE.

Mais revenez donc bientôt.

Air : *Ton himeur eſt, Catherene.*

Et du jour, à cette quête,

Ne passez pas la moitié ;
Car cette fleur n'est pas faite
Pour être long-tems sur pié.
On n'en voit point de la veille,
C'est leur sort infortuné,
Le matin fraiche & vermeille.
Le soir . . . (*elle souffle.*) autant de fané.

LA MERE.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Allez. Seulement ce matin,
Gardez bien le jardin, *bis.*
Vous me verrez avant le soir.

ROSETTE, *faisant une révérence.*

Je ferai mon devoir. *bis.*

LA MERE.

Rentrez, & faites-moi venir Colin.

SCENE IV.

LA MERE, *seule.*

Air : *Adieu la jupe & la cornette.*

QUE d'inquiétudes secrettes !
Gare certains petits voleurs,
Qui jour & nuit guettent ces fleurs.
Qu'on doit craindre pour les fillettes
Ces... ces... ces jolis petits landerirettes,
Ces jolis petits picoreurs.

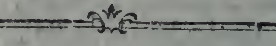
Air : *Lere la*, *lere lanlere.*

Cette porte ne ferme pas ;
Et la folle jeunesse, hélas !
Est si mauvaise géoliere . . .

(*Elle change.*)

Air : *La tampone.*

Quitte, quitte,
Pour aller vite
Chercher qui la gardera.



SCENE V.

L'AMOUR, LA MERE.

L'AMOUR, *regardant la rose à travers la grille, & continuant l'air comme d'un air d'admiration.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
La belle fleur que voilà,
Ha ! ha ! ha ! ha !

LA MERE, *l'appercevant.*

Ne voilà-t-il pas déjà de mes fripons ? Retirez-vous de là, petit drôle.

L'AMOUR.

Petit drôle ! Cette bonne femme ! Ne diriez-vous pas qu'elle croit parler à quelque marmot ?

LA MERE.

Voyez-vous encore ce petit résolu : & qu'êtes-vous donc ?

L'AMOUR.

Allons, allons, ne badinez pas, madame : vous faites l'enfant ; & cela ne vous sied point. Elle ne reconnoit pas l'Amour !

Air : *J'en ferai la folie, ma mie.*

Voilà vos prudes farouches,
Dont les charmes baissent,
Qui font les petites bouches,
Et me méconnoissent :
Parlons pourtant de bonne-foi,
Nous avons jadis, vous & moi,
Fait bien de jolies
Folies,
Fait bien des folies.

Air : *Ma mere étoit bien obligeante.*

Ne faites pas tant la méchante.

LA MERE.

Parlez tout bas ; j'ai près d'ici
Une jeune fille ignorante,
Qui peut-être, écoutant ceci,
Sachant que je fus obligeante,
Pourroit le devenir aussi.

L'AMOUR.

Eh ! pourquoi non ? J'ai droit sur elle : dès que la poule est à moi, le poussin m'appartient.

Air : *Boire à son tirelire.*

Ou le proverbe ment,
Bons chiens chassent de race ;

Ou bien de ſa maman
Elle ſuivra la trace.
En fait d'amour,
Chacun ſon tour:
Chacun ſon tirelirelire,
Chacun ſon toureloureloure,
Chacun ſon tour.

LA MERE, *bas.*

Je ſuis ſur les épines de le voir ici. [*haut.*] Allons, allons, mon ami, c'eſt trop jaſer: dénichez. Je vous défends l'approche de ma maiſon & de ſa banlieue; partez.

L'AMOUR.

Oui-dà: mais auparavant, je veux cueillir cette jolie roſe là, que je vois dans le jardin.

LA MERE, *l'arrêtant.*

Ne vous preſſez pas tant. Que voulez-vous faire?

L'AMOUR.

J'en veux parer ma coëffure, & j'en prétends faire la plus belle roſe de mon bonnet.

LA MERE.

Tout doucement, tout doucement; ce ne ſera pas pour vous, ni pour votre bonnet.

L'AMOUR.

Et pour qui donc?

LA MERE.

Pour l'Hymen.

L'AMOUR.

Pour l'Hymen ?

LA MERE.

Oui, pour l'Hymen.

L'AMOUR.

Vous riez.

LA MERE.

Je ne ris point.

L'AMOUR.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Fi donc, fi donc ! j'apprête
A ce mal-gracieux,
Un ornement de tête,
Qui lui conviendra mieux :
Ce n'eſt pas une roſe
Qu'il faut à ſon bonnet,
Mais bien une autre choſe ;
Que votre époux connoît.

J'en fais mes affaires, allez.

LA MERE.

Mon époux ni moi ne connoiſſons rien à tout cela ; ſuffit que la roſe eſt deſtinée à l'Hymen, & qu'il l'aura.

L'AMOUR.

Vous en parlez bien réſolument. On diroit,

à vous entendre, que le jardin eſt à vous. Il eſt à votre fille, ce me ſemble.

LA MERE.

Air : *Lerela.*

Eh bien, en eſt-il moins à moi ?
Une fille, à ce que je croi,
N'a rien qui ne ſoit à ſa mere.

L'AMOUR.

Lerela, lerelanlere,
Lerela,
Que nenni-dà.

Air : *Du Triolet.*

Cette loi là n'eſt nulle part
Dans le digeſte de Cythere ;
Dans les préceptes de mon art,
Cela ne ſe lit nulle part :
Chacun eſt libre à cet égard ;
Mari, femme, fillette & mere,
Tous ont leur petit fait à part,
Dans la coutume de Cythere.

LA MERE.

Air : *Zon, zon, zon.*

Je conteſte ce point ;
J'ai mes droits ſur ſa roſe :
Sans moi, je ne crains point
Que Roſette en diſpoſe.

L'AMOUR, *ironiquement.*

Et non, non, non,

La pauvre fille n'ose,
Et zon, zon, zon,
Laiſſez faire au tendron.

LA MERE.

En un mot, vous ne l'aurez pas; c'eſt moi qui vous le dis.

L'AMOUR, *bas.*

Il ne s'en faudra donc guere. [*haut.*] Je ne l'aurai pas? Sûrement?

LA MERE.

Très-ſûrement.

L'AMOUR.

En jureriez-vous bien votre foi?

LA MERE.

J'en jure ſur ma foi.

L'AMOUR.

Bon, bon! c'eſt peut-être ſur votre foi conjugale; cela ne m'épouvante pas.

LA MERE.

Que ce ſoit ſur ce qu'il vous plaira: ſa mere lui a défendu d'y laiſſer toucher, c'eſt aſſez; on n'y touchera pas.

L'AMOUR, *contrefaiſant le honteux, & d'un air ironique.*

Ah! ſa mere lui a défendu... Oh! c'eſt une autre affaire: vous avez raiſon; elle n'y laiſſera pas toucher: je me retire.

LA MERE.

Quand l'Hymen y ſera, à la bonne-heure; vous ſerez le bien-venu.

L'AMOUR, *du même ton.*

J'aurai la bonté de l'attendre. Je ſuis ſi patient de mon naturel !

LA MERE.

Ne venez donc que demain, entendez-vous ?

L'AMOUR.

Je vous obéirai; ne craignez rien.

Air : *La jeune Iſabelle.*

Jadis votre mere,
Pleine de ſoupçon,
Pour vous me vint faire
La même leçon.
L'Amour imbécille,
Craignit la maman :
Je fus fort docile,
Souvenez-vous-en.

(Il dit ces vers avec un ris malin, en la regardant ſous le nez, & s'en va, en la menaçant de la tête.)



SCENE

SCENE VI.

LA MERE, *seule.*

CECI ne m'annonce rien de bon. Ah, la maudite peste dans un voisinage ! Resterai-je à la maison ? ou sortirai-je pour aller chercher l'Hymen ? Cela est bien embarrassant.

Air : *Comment faire ?*

Si je reste, tout dépérit ;
La rose tombe & se flétrit :
Si peu de tems en fait l'affaire !
Et si je sors, autre malheur !
Qu'un voleur entre, adieu la fleur,
Comment faire ?

SCENE VII.

LA MERE, COLIN.

LA MERE.

Air : *Grimaudin.*

JE te laisse avec Rosette,
Mon pauvre Colin ;
Avec la jeune fillette,
Garde ce matin,

Son joli landerirette,
Son joli jardin.

COLIN.

Oh, par ſangué, laiſſez faire.

Air: *Des fraiſes.*

De vouloir entrer dedans
Le premier qui s'expoſe,
Aura bian trouvé ſes gens.

LA MERE.

Sur-tout conſerve & défends
La roſe, la roſe, la roſe.

COLIN.

Tatigué, je ſis trop bon ami d'un drôle qui la lorgne de près, pour la laiſſer prendre à d'autres.

LA MERE.

Et qui eſt-il ce drôle là, s'il vous plaît?

COLIN.

C'eſt moi.

LA MERE.

Comment, coquin! c'eſt pour ton nez. Ah! je ſuis bien aiſe de ſavoir cela. Je ſaurai du moins à qui m'en prendre. Eh bien, c'eſt toi qui m'en répondras.

Air: *Joconde.*

Veille, tourne, rode à l'entour,
Je la mets ſur ton compte:
Songe, s'il faut qu'à mon retour

J'y trouve du mécompte,
Que, ſans autre formalité,
Pour exemple authentique,
Je te fais pendre en qualité
De voleur domeſtique.

COLIN.

Air :

Eh quoi, ſi tout bonnement,
Et ſans ſtratagême,
J'allois...

LA MERE.

Pendu ſur-le-champ.

COLIN.

Et ſi queucun l'aime,
Et que ce queucun madré,
Pendant que je m'en tiendrai,
Venoit la la la la la,
Venoit la la la la la la la....

LA MERE.

Pendu tout de même.

Que je la retrouve, en un mot, telle qu'elle eſt; ſinon, que toi ou d'autres y aient touché, pendu, Colin, pendu. Adieu. Fais-y bien réflexion.



SCENE VIII.

COLIN, *ſeul.*

MA foi, je n'y ſavois pas de meilleur ſecret, pour en torcher le bec aux autres, que de la prendre moi-même. Comment diantre défendre l'entrée d'une clôture comme celle-là? Je ne ſaurois être de tous les côtés.

Air : *Ton himeur eſt, Catherene.*

Je m'attends à queuque eſclandre,
Ces murs feront tôt ſautés :
Je ne peux, pour les défendre,
Être de tous les côtés.
Mille gens de toutes ſortes,
Viendront les eſcalader :
Une maiſon à deux portes
Eſt difficile à garder.

SCENE IX.

COLIN, ROSETTE.

ROSETTE *entre en danſant.*

Air : *Plan, plan, plan, place au régiment.*

COLIN, campos! courage, allons,
Ma mere a tourné les talons;

Les chats décampés, les rats danſent :
D'aujourd'hui mes beaux jours commencent.
Ah ! l'on compte que j'aurai donc
Les deux pieds dedans un chauſſon !
Je ne ſuis pas ſi ſotte !
Et plan, plan, plan,
Place au régiment
De la Calotte.

COLIN, *ſe grattant l'oreille.*

Queu petite endêvée ! Pardi, pardi, je n'ai qu'à la laiſſer faire, je ſerai bientôt... (*Il fait le geſte d'un homme qu'on étrangle.*)

ROSETTE.

Oh çà, Colin ; tout-à-l'heure, quand ma mere t'a appellé, tu me demandois cette roſe.

Air : *Ma raiſon s'en va beau train.*

Au berger le plus mignon
Je voulois en faire un don :
Mais on en dira
Tout ce qu'on voudra ;
Je ſuis bonne perſonne,
Puiſque tu la veux, la voilà ;
Cueille, je te la donne,
Prends-la :
Cueille, je te la donne.

COLIN.

Tatigué, je m'en donnerai bien de garde ; votre mere vient de me dire comme ça que...

ROSETTE.

Quoi ?

COLIN.

Qu'elle me feroit enfermer, si l'Hymen ne retrouvoit pas la rose telle qu'elle est.

ROSETTE.

Va, va, je ne crains rien : je viens de consulter des bergeres plus fines que moi.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux.*

Elles m'ont dit qu'en pareil cas,
Une fille ne manque pas
De roses artificielles,
Où les plus fins seroient dupés.
Les yeux de l'Hymen, disent-elles,
Tous les jours même y sont trompés.

COLIN.

Serviteur ; je ne m'y fie pas.

ROSETTE.

Par ma fi, accommode-toi : je te donnois la préférence sur une troupe d'assiégeans qui nous environnent, & qui ne s'en feront pas tant prier.

COLIN, *effrayé.*

Des assiégeans !

ROSETTE.

Oui.

Air :

Et zing, zing, zing,
On sonne à l'assaut,

flon, flon, flon,
Liralironfa, gué, gué, gué,
Le joli rofier va danfer.

COLIN.

Et quelles troupes font-ce? comment font-elles faites? comment font-elles mifes?

ROSETTE.

Le plus joliment du monde.

COLIN.

Mais encore, l'habit d'ordonnance?

ROSETTE.

L'uniforme eft noir.

COLIN.

Ahi, ahi, ahi! Je me doute de ce que c'eft.

ROSETTE.

Un habit court, un petit hauffe-col de linon bien tranfparent.

COLIN.

Cela veut dire un petit collet; juftement. Vlà les abbés: je fuis pendu.

ROSETTE.

J'ai pris d'abord ces meffieurs là pour un détachement du régiment de la Calotte, parce qu'ils en avoient tous une fort jolie fur la tête. Mais quand j'ai crié, qui vive? ils m'ont répondu, grenadiers de Cythere! Je t'avoue, cela m'a fait peur.

COLIN.

Vraiment, vous avez raiſon, Roſette.

Air : *C'eſt un moineau.*

Sous un menton,
Ce morceau mignon,
Fait de toile de linon,
De Cupidon
Eſt l'étendard & le guidon.
Lorſque le petit fripon
Veut vaincre du premier bond,
Pour oriflamme il arbore, dit-on,
Sous ſon menton,
Le morceau mignon,
Fait de toile de linon.
De Cupidon
C'eſt l'étendard & le guidon.

Je cours leur défendre l'entrée.

ROSETTE.

Air : *Comme un coucou que l'amour preſſe.*

Arrête...

COLIN.

Ah, tout ſeroit perdu!

ROSETTE.

Si je veux bien être grondée!

COLIN.

Je ne veux pas être pendu.

[*Il s'en va.*]

SCENE X.

ROSETTE, *ſeule.*

Air : *Il s'y paſſe un combat, titata.*

VOULEZ-VOUS faire ici,
Mon ami,
Le gardien ſévere ?
Ah ! vous le prenez donc
Sur ce ton ?
Vous n'y gagnerez guere.

Air : *La petite Manon.*

J'aurai bien le deſſus :
Ma mere & ſon argus
N'y feront que de l'eau toute claire.
Je veux faire un don
De la roſe & du bouton ;
Je me peux, je me veux ſatisfaire :
Et plus on me défend
De faire ce préſent,
Plus je me ſens d'humeur à le faire.

Ma couſine Sylvie doit avoir averti les bergers du préſent que je deſtine au plus joli d'entr'eux : qu'ils viennent... En voici un juſtement. Voyons d'abord ſi Colin eſt bien occupé de ſon côté ; & revenons vîte ici lui tailler des croupieres.

SCENE XI.

L'AMOUR, UN BERGER BEL-ESPRIT.

L'AMOUR.

COURAGE, mon ami, il y fait bon.

Air : *Dondaine, dondaine.*

Nous arrivons heureusement; *bis.*
C'est moi qui vous en fais serment,
La rose,
La rose,
Ne tient dans ce moment
Pas à grand' chose.

LE BEL-ESPRIT.

Que je sache à quoi vous voyez cela.

L'AMOUR.

Il y a deux raisons pour n'en pas douter.

Air : *Le démon malicieux & fin.*

Une mere défend d'y toucher :
Un argus prend soin d'en empêcher.
De tout tems un soin si ridicule,
Dans mes projets loin de rien déranger,
Fit plus vite avancer ma pendule,
Et mit l'aiguille à l'heure du berger.

Profite bien du tems, tu as de l'esprit, tu en

ſais profeſſion : tu fais des vers ; c'eſt mon langage ; ſéduis, preſſe, perſuade. Mais dépêche-toi, ſi tu veux ; car je t'enverrai des concurrens tout-à-l'heure. L'Hymen approche, & je n'en veux pas avoir le démenti. Adieu.

LE BEL-ESPRIT.

Laiſſez-moi faire ; la choſe eſt en bonnes mains.



SCENE XII.

ROSETTE, LE BEL-ESPRIT.

ROSETTE, *à part.*

TOUT va le mieux du monde. Colin a de l'ouvrage pour du tems : j'aurai le loiſir de faire un choix à mon aiſe. [*haut.*] Que ſouhaitez-vous, beau berger ?

LE BEL-ESPRIT, *d'un ton plein d'emphaſe.*

Tel qu'on vit autrefois de l'Argonaute avide
La nef ambitieuſe aborder la Colchide ;
Tel, & plus empreſſé, je viens pour conquérir
L'ouvrage merveilleux de Flore & de Zéphyr.

ROSETTE.

Je n'entends ni le grec ni le latin. Tenez, je ſuis de ces filles qui veulent qu'on leur parle françois. N'eſt-ce pas à ma roſe que vous en voulez ?

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Lonlanla derirette.*

C'eſt cela même que j'entends :
Je la demande & j'y prétends,
Lonlanla derirette,
En qualité de bel-eſprit,
Lonlanla deriri.

ROSETTE.

Vous êtes un bel-eſprit ! Et quelle bête eſt cela qu'un bel-eſprit ?

LE BEL-ESPRIT.

Diable ! un bel-eſprit n'eſt pas une bête. Malepeſte ! c'eſt la plus rare eſpece d'homme qu'il y ait. J'ai lu même, dans les relations d'un voyage en occident, qu'il y a un royaume là, des plus peuplés, où l'on n'en comptoit que quarante.

ROSETTE.

Que quarante beaux-eſprits dans un royaume ?

LE BEL-ESPRIT.

Non ; & ſi encore il y avoit dans l'*errata* du livre : quarante, *liſez* quatre.

ROSETTE.

Mais, dites-moi donc, qu'ont de ſi rare ces beaux-eſprits ?

LE BEL-ESPRIT.

Eh mais, ce ſont des gens, ſi vous voulez, qui penſent comme tout le monde penſe ; mais

qui parlent, en récompenſe, comme on ne parle point.

ROSETTE.

Si bien donc, monſieur le bel-eſprit, que vous voulez avoir la roſe. Compoſons; voyons, que me donnerez-vous pour cela?

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

Mainte précieuſe fleur,
De bien plus grande valeur,
Qu'on admirera,
Qu'on vous envira.

ROSETTE.

Cette offre eſt magnifique.
Et quelles ſont donc ces fleurs là?

LE BEL-ESPRIT.

Des fleurs de rhétorique,
Lanla,
Des fleurs de rhétorique.

ROSETTE.

Je ne connois point ces fleurs là.

LE BEL-ESPRIT, *d'un air tranſporté.*

Ah, ma divine princeſſe! elles forment le bouquet le plus galant qu'on puiſſe offrir à vos charmes. Bouquet éternel qui les éterniſera, qui vous éterniſera, qui m'éterniſera, qui nous éterniſera tous deux, en s'éterniſant auſſi.

ROSETTE.

Quoi, je ſerai éternellement jeune & jolie comme je le ſuis à cette heure?

LE BEL-ESPRIT.

Oui, vous dis-je; je prétends immortaliſer vos charmes avec ce bouquet-là. Je prétends que votre figure telle qu'elle eſt faſſe mourir de jalouſie les beautés qui naîtront dans mille ans d'ici.

ROSETTE.

Ah! donnez-le moi donc vîte.

LE BEL-ESPRIT, *tirant un papier de ſa poche.*

Le voilà.

ROSETTE *lit.*

Chanſon.... Ce n'eſt qu'une chanſon!

LE BEL-ESPRIT.

Air: *Robin turelurelure.*

Cette immortelle chanſon
Eſt la fatale voiture
Qui charîra votre nom,
Turelure!
Juſqu'à la race future.

ROSETTE.

Robin turelurelure!

Et ſi la voiture alloit s'embourber?

LE BEL-ESPRIT.

Oh que non! elle eſt attelée d'un Pégaſe trop léger & trop vigoureux, pour ne pas rouler gaî-

ment jusqu'à la poſtérité la plus reculée. Ecoutez ; voici ce qu'on chantera de vous d'ici à mille ans.

[*Il chante avec un air fade & minaudier.*]

Air : *Marotte n'eſt pas ſi ſotte.*

Muſette,
Chantez Roſette !
Chantez les graces qu'elle a !
Sa joue à foſſette,
Sa gorge graſſette,
Son beau ceci, ſon beau cela.
Muſette,
Chantez Roſette,
Chantez les graces qu'elle a.

ROSETTE *répete.*

Sa joue à foſſette,
Sa gorge graſſette,
Son beau ceci, ſon beau cela. . . .

Oui-dà ; je trouve cela bien joli.

LE BEL-ESPRIT.

C'eſt quand nous aurons cueilli la roſe, qu'il fera beau nous entendre !

Air : *Du mirliton.*

Je veux que depuis la Seine,
Juſques au Miſſiſſipi,
L'on chante à perte d'haleine,
Nos flons flons, nos biribis,

Et nos mirlitons, mirlitons, mirlitaine ;
Et nos mirlitons dondon.

ROSETTE.

Oui ; je ſens que cela me fera plaiſir qu'on parle de moi dans tout le monde, & dans tous les tems : mais, encore un coup, ſi malheureuſement vos vers n'alloient pas durer plus long-tems que ma roſe, adieu le nom de Roſette.

LE BEL-ESPRIT.

Ne craignez pas cela, vous dis-je : jamais un nom ne ratte avec moi l'immortalité. J'en abandonne un pour vous, mille fois moins beau que le vôtre, & qui pourtant s'immortaliſe tous les jours dans votre bouche, & dans celle de tout le monde.

ROSETTE.

Quel eſt donc ce nom là ?

LE BEL-ESPRIT.

Marguerite, une petite ſouillon que j'honorois de ma divine amitié.

ROSETTE.

Ah, ah ! c'eſt ſur elle que vous avez fait la chanſon !

[*Elle chante.*]

D'une main je tiens mon pot,
Et de l'autre Margot.

Et ce petit branle que nous danſions encore hier. Air :

Air : *Olire, olire, ola.*

L'avez-vous vu paſſer *bis.*
Marguerite, m'amie,
Olire, olire,
Marguerite, m'amie,
Olire, ola ?

LE BEL-ESPRIT.

Voilà Marguerite immortaliſée, comme vous voyez.

ROSETTE.

Et que vous avoit-elle donné pour cela, une roſe ?

LE BEL-ESPRIT.

Non. Une botte de navets, ſi célébrée par ce fameux couplet :

Air :

Que faites-vous, Marguerite ?
Ratiſſez-vous des navets ?

J'achevai le couplet quand je les eus mangés. Tant d'autres noms fameux, dont ma noble muſe a décoré le temple de mémoire. Par exemple, *monſieur de la Paliſſe, qui ſeroit encore en vie, s'il n'étoit pas mort. Mon ami Dupont, qui me venoit voir dans mon lit malade. Pierre Bagnolet, qui couchoit ſur le cul du four, de peur d'avoir froid.* Que ſais-je ! juſqu'à *la vache à Panier*, dont on parlera à jamais, en diſant *qu'il n'en faut plus parler.*

Air : *Nanon dormoit.*

Rosette enfin,
Dans mes vers & ma prose,
Vivra sans fin.

ROSETTE.

Sur vous je m'en repose.

LE BEL-ESPRIT.

Ah, je vous en réponds !

ROSETTE.

Allons, allons,
Allons cueillir la rose, allons.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

Le plaisir me transporte.
Que cet *allons* m'est doux !
Vîte, ouvrez-moi la porte,
La belle, dépêchons-nous.

SCENE XIII.

UN VIEILLARD, LE BEL-ESPRIT, ROSETTE.

LE VIEILLARD, *sur le ton du dernier vers.*

LA, la, mon ami, tout doux.
Vous y perdez vos pas,
Nicolas;

Sont tous pas perdus pour vous.

[*à Rosette.*]

Air : *Ton joli, belle meûniere.*

Laisseriez-vous cueillir la rose
Par ce magot ?
Souffrez qu'à ce choix je m'oppose.

LE BEL-ESPRIT.

Le plaisant sot,
Pour m'oser barrer le chemin !
Retire-toi, vieux roquentin.

LE VIEILLARD.

Je te l'escamoterai.

LE BEL-ESPRIT.

Toi ?

LE VIEILLARD.

Moi-même.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *D'une main je tiens mon pot.*

Il est vieux & radoteur :
Le bel escamoteur !
Je combats avec l'avantage
Du beau discours & du bel âge ;
Par-dessus toi, dans ce conflit,
J'ai le corps & l'esprit.

LE VIEILLARD.

Air : *Vous en venez.*

La belle enfant, je le confesse,
Je n'ai ni grace ni jeunesse,

Mais aussi j'offre à tes beautés. . .

LE BEL-ESPRIT *le repoussant.*

Vous radotez, vous radotez.
Quand on vous dit que vous radotez,
Que vous radotez.

LE VIEILLARD.

Oh ! patience.

[*Il continue où on l'avoit interrompu.*]

Mais aussi j'offre à tes beautés. . .

ROSETTE.

Air : *Tarare, ponpon.*

Bon-homme, il a raison.

LE VIEILLARD.

Comme l'on me rembare !

ROSETTE.

De quelle utilité pourroit m'être un barbon ?

LE VIEILLARD.

Tout défaut se répare.

ROSETTE.

Oh, pour celui-là, non.

LE VIEILLARD.

Ecoute-moi.

ROSETTE.

Tarare,
Ponpon.

Je veux donner cette rose à quelqu'un qui m'en sache long-tems gré. . . . à quelque berger

qui la paie par de longs ſervices ; & vous mourrez demain. Fi donc ! vous êtes ſi vieux que vous n'en pouvez plus : les mains vous tremblent. Dites la vérité, auriez-vous ſeulement la force de la cueillir ?

LE VIEILLARD.

Ne t'embarraſſe pas, mignonne, ce feront mes affaires.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Du cahin, caha.*

L'on vous tient quitte
De cette affaire-là :
Croyez-moi, vieux papa,
Votre petit dada,
Pour aller juſques-là,
Ne court pas aſſez vîte.

LE VIEILLARD.

Le vôtre court deçà, delà,
Jamais ne repoſe,
Ne fait point de pauſe ;
Il outre la doſe :
Mais, en toute choſe,
Le ſage va cahin, caha,
Le ſage va cahin, caha.

LE BEL-ESPRIT.

Fin du même air.

Le ſage ira comme il voudra.
L'Amour veut des ailes :

Je connois les belles,
De vives femelles ;
Et ma foi, près d'elles,
Fi de qui va cahin, caha !
Fi de qui va cahin, caha !

ROSETTE, *le repoussant.*

Fi, de qui va cahin, caha.

LE VIEILLARD, *feignant de s'en aller, & montrant une pomme d'or.*

Eh bien, je m'en vais donc. J'aurois cru pourtant qu'un millier de pommes d'or comme celle-là, valoit bien la rose que je demande.

ROSETTE, *courant après.*

Ah, la jolie pomme ! Montrez-moi, s'il vous plaît, que nous la voyions.

LE VIEILLARD.

Volontiers, ma fille ; tiens, regarde-la bien.

ROSETTE.

Où trouve-t-on des pommiers qui portent des pommes comme cela ?

LE VIEILLARD.

Dans une grande forêt qui m'appartient, & qui est tout pleine d'arbres de la même espece ; le tronc, les rameaux, les feuilles & le fruit, tout est d'or.

ROSETTE.

Tout est d'or ! Ah, la belle forêt !

LE VIEILLARD, *reprenant sa pomme.*

Adieu. J'y vais faire un tour de promenade, & m'y consoler du refus que je viens d'essuyer.

ROSETTE, *pleurant.*

Hom! vous êtes bien méchant t de m'ôter cette pomme là, puisque vous en avez tant d'autres.

LE BEL-ESPRIT, *à part.*

Ahi! ahi! ahi!

Le tems se barbouille, bouille, bouille,
Le tems se barbouillera.

LE VIEILLARD.

Air : *Prête-moi ton panier.*

Il est une maniere
De te faire donner
La forêt toute entiere :
Tu n'as qu'à me mener
Auprès de ton, jeunette bergere,
Auprès de ton rosier.

ROSETTE.

Tenez, monsieur le bel-esprit, voilà votre chanson.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *Des fêtes grecques & romaines.*

Comment donc, petite volage!
Est-ce ainsi, petit cœur de papillon?

ROSETTE.

Oh petite volage! petite tant qu'il vous plaira.

Air : *Je ne ſuis né ni roi ni prince.*

Je fais la choſe en conſcience.
Prenons une juſte balance,
Et vous verrez, ſi nous peſons
Enſemble ſon offre & la vôtre,
De ſon or ou de vos chanſons,
Qui des deux emportera l'autre.

LE BEL-ESPRIT.

La petite maſque! Vas, tu n'as qu'à t'attendre à la gloire que ma muſe te préparoit.

Air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

Crains-en mille ſobriquets :
N'en attends plus de bouquets.
Tu m'ôtes le tien :
N'eſpere plus rien
De ma docte fabrique.

ROSETTE, *lui montrant la pomme d'or.*

De ſemblables fruits valent bien
Des fleurs de rhétorique,
Lon la,
Des fleurs de rhétorique.

LE BEL-ESPRIT *s'écrie, & dit d'un ton menaçant:*

Auri ſacra fames !

Et oui, oui, nous t'immortaliſerons ; mais ce ſera de la bonne maniere.

Air : *Marotte la femme à tretin tretous.*

Ma muſe te promet, *bis.*
De mettre côte-à-côte

Rosette, Madelon Friquet,
Et l'illustre Marotte;
Femelles à tretins,
Femelles à tretous,
A tretins, treti, tretous.

[*Il s'en va d'un air gai.*]

Air : *La tampone.*

La tampone
M'abandonne,
Pour quelques pommes;
Retournons à nos navets,
Et, et, et, et, et, et,
Retournons à nos navets,
Et, et, et.

SCENE XIV.

LE VIEILLARD, ROSETTE.

ROSETTE.

HÉLAS, je suis perdue! Il va me chansonner, & je vais être vilipendée par-tout.

LE VIEILLARD.

Ne crains rien, la belle enfant, ne crains rien. Pour un demi-quarteron de pommes je vais lui faire faire des vers à ta louange, à la mienne même; à celle du diable, si je veux.

Air : *Le gourdin.*

Songe ſeulement au berger
Qui de ſon riche verger
Te donne l'inveſtiture ;
Allons, de cette clôture
Faiſons vîte l'ouverture,
Lure, lure, lure, lure, lure.
Entrons dans le petit jardin,
Guerelindindin, &c.

Allons donc, mon aimable Roſette, allons, que t'amuſes-tu là à regarder?...

ROSETTE.

Ah, je vois le plus joli berger du monde, qui accourt de ce côté-ci!



SCENE XV.

ROSETTE, UN JEUNE BERGER, LE VIEILLARD.

LE JEUNE BERGER.

Air : *Pierrot ſe plaint que ſa femme.*

La belle fille, on publie
Qu'une roſe de primeur,
Chez vous eſt épanouie.
J'aime cette belle fleur
A la folie;

Seroit-elle, par malheur,
Déjà cueillie ?

ROSETTE, *tendrement.*

Fin de l'air : *Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.*

Non, non ! mais je l'offrois à ce barbon,
Par qui je ſuis enrichie.

LE JEUNE BERGER.

Non, non ! c'eſt à moi, non pas au barbon,
Qu'en eſt réſervé le don.

Air : *Le fameux Diogene.*

Je cueille ici les roſes,
Dès qu'elles ſont écloſes ;
C'eſt un emploi que j'ai.

LE VIEILLARD.

Paſſez, paſſez, jeune homme ;
Regardez cette pomme :
Voilà votre congé.

Air : *Que devant lui tout s'abaiſſe & tout tremble.*
De l'opéra d'Atis.

Que devant l'or tout s'abaiſſe & tout tremble !
Tout eſt ſoumis, tout cede à ce métal :
Un homme eût-il tous les défauts enſemble,
Fût-il tortu, vieux, difforme & brutal,
Dès qu'il eſt riche,
Il vous déniche,
Et vous ſupplante auſſi-tôt ſon rival.

LE JEUNE BERGER, *tendrement.*

Air : *Eſt-ce ainſi qu'on prend les belles ?*

O toi, qui de bagatelles
Contentes, & par-delà,
Deux cœurs tendres & fideles,
Amour, que me dit-on là ?
Eſt-ce ainſi qu'on prend les belles,
O gué, lon-la,
O gué, lon-la ?

LE VIEILLARD.

Oui, c'eſt ainſi qu'on prend les belles.

Air : *Voilà comme ça ſe fit.*

Voilà comme ça ſe fait, *bis.*
Mon beau petit muguet :
Auprès d'un bel objet,
Auſſi-tôt l'on met
La main dans le gouſſet.
Ce geſte lui plaît ;
On s'explique net ;
Et voilà comme ça ſe fait.

Oui, beau mignon ; il n'y a rien de ſi méchant ni de ſi laid qu'un ſinge ; rien de ſi doux ni de ſi beau que l'Amour. Eh bien, il eſt tel ſinge d'or plus adoré des belles, que l'Amour tout nu.

LE JEUNE BERGER.

Eh ! qu'eſt-ce qu'un homme d'un âge auſſi ſérieux que le vôtre, voudroit faire de cette roſe ?

ROSETTE *au berger.*

Et vous, qu'en feriez-vous donc plus que lui?

LE JEUNE BERGER.

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*

Moi, j'en ornerois ma houlette,
Ou mon joli hautbois;
Mais pour un vieillard aux abois,
Ce n'eſt qu'une vaine amuſette :
Moi, j'en ornerois ma houlette,
Roſette.

LE VIEILLARD.

C'eſt pour une autre fois.

ROSETTE *au jeune berger.*

Mais auſſi, vous voyez les belles pommes d'or qu'il me donne en échange : que pourriez-vous donner de mieux, vous?

LE JEUNE BERGER.

Air : . . .

Rien de cette eſpece,
Ni de leur valeur;
Pour toute richeſſe,
Hélas ! je n'ai qu'un talalareritatou,
Je n'ai qu'un tendre cœur.

[*Tendrement.*]

Air : *Ce ſont les amours qui ſont les beaux jours.*

Mais de la tendreſſe
Vaut bien un tréſor.

Qu'eſt-ce que de l'or ?
Eſt-ce la richeſſe ?
Ce ſont les amours,
Qui font les beaux jours.

ROSETTE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Qu'il a de douceur dans le chant,
Que tout ce qu'il dit eſt touchant !
J'en ſuis toute. . . Bon-homme,

LE VIEILLARD.

Eh bien ?

ROSETTE.

Reprenez votre pomme ;
Vous m'entendez bien.

LE VIEILLARD.

Quoi, pour une quarantaine d'années de moins !

ROSETTE.

Air : *Chantez, petit Colin.*

J'aime mieux, franchement,
Sous la verte feuillée,
Folâtrer un moment
Avec un berger ſi charmant,
Qu'avec vous égarée
Dans la forêt dorée,
Auprès d'un hibou,
D'un vieux marabou,
Bâiller tout mon ſaou.

LE VIEILLARD.

Air : *Marotte fait bien la fiere.*

Roſette fait bien la fiere
Pour une roſe qu'elle a :
On n'en manque guere,
Quand on fait litiere
D'un métal comme celui-là.

[*Montrant la pomme d'or, en s'en allant.*]

Roſette fait bien la fiere
Pour une roſe qu'elle a. }



SCENE XVI.

ROSETTE, LE BERGER.

ROSETTE.

LA belle affaire que je faiſois, ſi vous ne fuſſiez pas venu!

[*Tendrement.*]

Air : *Goûtons bien les plaiſirs, bergere.*

Mais du moins êtes-vous ſincere ?
Berger, m'aimerez-vous toujours ?

LE BERGER, *tendrement,*

Rien, ma belle bergere,
De nos tendres amours,
Si vous n'êtes légere,
N'interrompra le cours.

ROSETTE.

Air : *Menuet de M. Grandval.*

Que monſieur le cueilleur de roſes
Renonce donc à ſon métier ;
Et me jure, avant toutes choſes,
De n'en cueillir qu'à mon roſier.

LE BERGER, *même air.*

Très-volontiers ; mais que Roſette
Me jure auſſi de bonne-foi,
Et de ſon côté me promette,
De n'en laiſſer cueillir qu'à moi.

ROSETTE.

Air : *Crédit eſt mort.*

Je vous en donne ma parole.

LE BERGER.

Je vous donne la mienne auſſi :
Elle ne ſera point frivole.



SCENE XVII.

L'AMOUR, LE BERGER, ROSETTE.

L'AMOUR, *leur mettant les mains l'une dans l'autre.*

ZISTE & zeſte, fiez-vous y,
Landeriri,
A ce que vous vous jurez ici.

TOUS

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ziste & zeste, fions-nous y,
Landeriri,
A ce que nous nous jurons ici.

L'AMOUR.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Oh çà, finissez votre affaire.
Voici l'Hymen & votre mere.

ROSETTE, *ouvrant la porte du jardin.*

Venez, berger; il a raison.
Terminons vite l'aventure.



SCENE XVIII.

L'HYMEN, L'AMOUR, SA MERE, LE BERGER, ROSETTE.

LA MERE, *à Rosette, en lui ôtant la clef des mains, & continuant l'air.*

Ah, ah, je vous y surprends donc,
Avec la clef dans la serrure!

L'HYMEN.

Air : *Un petit moment plus tard.*

Je reconnois à cet écart
Le dieu de Cythere.

L'AMOUR.

Je ſuis un petit égrillard ;
Eh bien, mon compere,
La roſe, un moment plus tard,
Pour le dieu de l'Hyménée,
Un petit moment plus tard,
Étoit . . . étoit flambée.

[*à la mere.*]

Il faut faire une terrible diligence pour me prévenir, notre bonne maman; qu'en dites-vous ?



SCENE XIX.

L'HYMEN, L'AMOUR, LA MERE, LE BERGER, ROSETTE, COLIN.

COLIN, *accourant tout eſſoufflé, & s'adreſſant à la mere.*

Air : *Voici les dragons qui viennent.*

MAÎTRESSE, faites retraite,
Les voici tretous.
Je ſuis las de faire tête,
Gare la roſe, Roſette,
Et vous itou !
Et vous itou !

LA MERE, *à l'Hymen.*

Air : *Dans notre village.*

Songeons à la rose :
Et vite, de peur
De quelque malheur,
Qu'à son gré l'Hymen en dispose.

L'HYMEN.

Eh bien, à mon gré
J'en disposerai.

L'AMOUR.

Air : *Camarade, prends bien garde.*

Camarade,
Prends bien garde
De faire ici le seigneur.
En faveur de ce jeune homme,
Qu'ici mon suffrage nomme,
Dispose de cette fleur ;

Sinon je crie tout-à-l'heure : à moi, grenadiers ! Au lieu que si vous m'obéissez, je les fais retirer.

L'HYMEN, *à l'Amour.*

Air : *La mirtamplin lantirelarigot.*

Je veux bien vous obliger,

[*à Rosette.*]

Bergere charmante,

Permettez-moi d'adjuger
La roſe à ce gentil joli berger.

ROSETTE, *faiſant une profonde révérence.*

J'en ſuis bien contente !

LE BERGER, *préſentant ſa houlette à Roſette.*

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.*

Et vous, adorable Roſette,
De ma main, pour un bien ſi doux,
Daignez recevoir la houlette.

L'HYMEN.

Bergers, bergeres, venez tous.
Au ſon de la tendre muſette,
Venez l'inſtaller parmi vous.



SCENE XX.

Le théatre change, & représente une grande allée d'arbres d'une extrême hauteur, lesquels mêlant leurs branches les unes avec les autres, forment une voûte de verdure, où plusieurs pasteurs jouent de différens instrumens, célébrant la réception de Rosette.

TOUS LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE, ET TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

Après une musette, & quelques danses légeres & galantes, la troupe se met en rond, & danse le branle suivant.

BRANLE.

UNE BERGERE.

AUJOURD'HUI l'on donne à Rosette,
Et gué, gué, gué, bon, bon, derirette,
La pannetiere & la houlette :
Bergers, enflez vos chalumeaux ;
Pendant que l'Amour sur l'herbette,
Fera bon, bon, bon, bon, derirette,
Fera bon, bondir nos troupeaux.

UN BERGER.

Elle ira maintenant ſeulette,
Et gué, gué, gué, bon, bon, derirette,
Cueillir dans nos bois la noiſette,
Et dormir aux bords des ruiſſeaux ;
Pendant que l'Amour ſur l'herbette,
Fera bon, bon, bon, bon, derirette,
Fera bon, bondir ſes troupeaux.

UNE BERGERE.

Bergers, point d'ardeur indiſcrette,
Et gué, gué, gué, bon, bon derirette,
Laiſſez repoſer la poulette,
Sans l'éveiller mal-à-propos ;
Pendant que l'Amour ſur l'herbette,
Fera bon, bon, bon, bon, derirette,
Fera bon, bondir ſes troupeaux.

ROSETTE.

Non, non, begeres, je ſuis faite
Pour rire & faire la follette,
Bon, bon, bon, bon, bon, derirette ;
Reſterois-je ſeule en repos ?
Pendant que l'Amour ſur l'herbette,
Feroit bon, bon, bon, bon, derirette,
Feroit bon, bondir mes troupeaux.

La danſe galante reprend pour un moment, & eſt ſuivie des vaudevilles ſuivans.

VAUDEVILLE.

UNE BERGERE, *s'adreſſant à Roſette.*

BERGERE, ce n'eſt pas tout
De ſavoir crier au loup,
Quand on ſe met en ménage.
D'autres y font le dégât.
Sachez bien crier au chat,
Au chat, au chat, au chat!
Et ne laiſſez pas aller le chat au fromage.

DES bergers les jeux badins
Favoriſent les deſſeins.
Du chat qui vous endommage
L'on prévient donc l'attentat,
En criant ſans ceſſe au chat,
Au chat, au chat, au chat!
Malheur à qui laiſſe aller le chat au fromage.

LE chat prit un jour ſon tems,
Que d'un berger de vingt ans
J'écoutois le doux langage:
Je criai bien vite au chat,
Au chat, au chat, au chat!
Sans quoi je laiſſois aller le chat au fromage.

UNE muſette joûra,

Sa douceur endormira
Rosette au fond d'un bocage.
On s'expose, en cet état,
A crier bien tard au chat,
Au chat, au chat, au chat !
Voilà comme on laisse aller le chat au fromage.

UN BERGER.

CERTAIN tendron délicat,
Ennemi de tout débat,
Dont on rit dans le village;
De peur de faire un éclat,
A crié si bas au chat,
Au chat, au chat, au chat !
Que le chat n'a pas laissé d'aller au fromage.

VAUDEVILLE.

CLIMENE, avant son mariage,
Masquoit les défauts de son cœur;
On vantoit dans le voisinage
Sa complaisance & sa douceur:
Mais cette gent chérubine
Vient de s'unir à Damon,
Et c'est le diable à la maison:
La rose est changée en épine.

QUOIQUE sur le retour de l'âge,
Philis s'étonnoit l'autre jour,
Qu'on ne lui rendît plus hommage,

Et s'en plaignoit au dieu d'amour.
Il prit d'une main badine
Un miroir au même inſtant :
Voyez, dit-il en s'envolant,
La roſe eſt changée en épine.

HIER, à certaine fillette,
Que par haſard il rencontra,
Damon conta mainte fleurette,
Et même ne s'en tint pas là.
Je gagerois à ſa mine,
Qu'à préſent il s'en repent :
En pareil cas on voit ſouvent
La roſe changée en épine.

JOUISSEZ, aimable jeuneſſe ;
Le tems perdu l'eſt pour toujours :
N'attendez pas dans la vieilleſſe
A faire uſage de vos jours.
Si vous ſuivez ma doctrine,
Cueillez des fleurs au printems :
L'hiver regne-t-il dans nos champs ?
La roſe eſt changée en épine.

AU ſein de la perſévérance,
Tous les amans du bon vieux tems
Se ſoutenoient par l'eſpérance,
Et filoient d'ennuyeux momens.
Fi de ces vieilles routines
Que l'on ſuivoit autrefois :

L'amant, ſous de plus douces loix,
Cueille la roſe ſans épines.

QUAND l'Hymen cueilloit une roſe,
Jadis il s'y piquoit les doigts :
Aujourd'hui c'eſt tout autre choſe,
Il n'eſt plus d'obſtacle à ſes droits.
  Avec ſes fleches badines
  L'Amour épluche un roſier ;
L'Amour fait ſi bien ſon métier,
Qu'Hymen n'y trouve plus d'épines.

LISE, au ſortir de ſa toilette,
Enchante les regards ſurpris ;
Le ſoir, quand la belle en cornette
Quitte ſes roſes & ſes lis,
  N'entrez point à la ſourdine,
  Vous que charmoit ſa beauté !
L'art reprend ce qu'il a prêté ;
La roſe eſt changée en épine.

Fin du troiſieme Volume.

